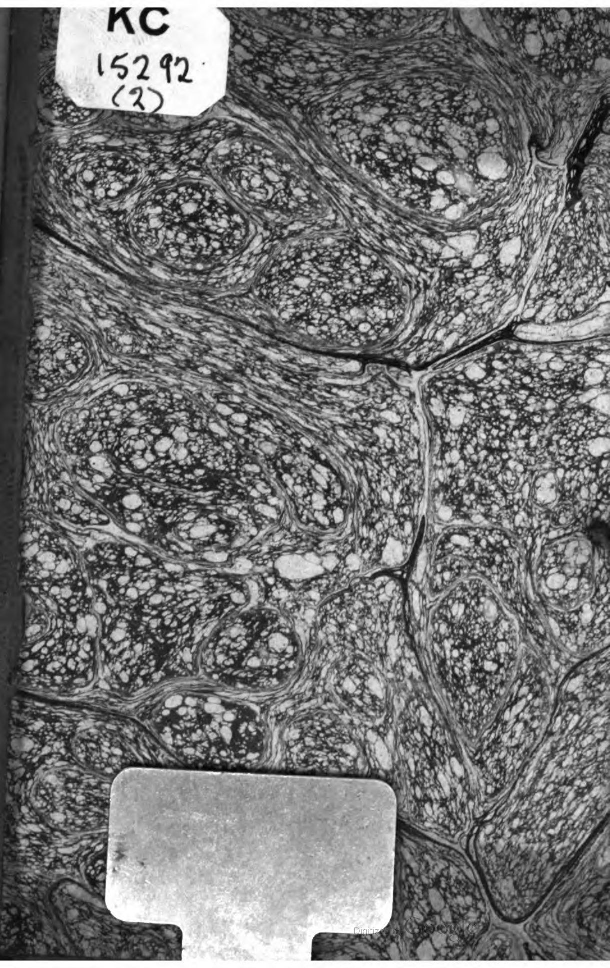
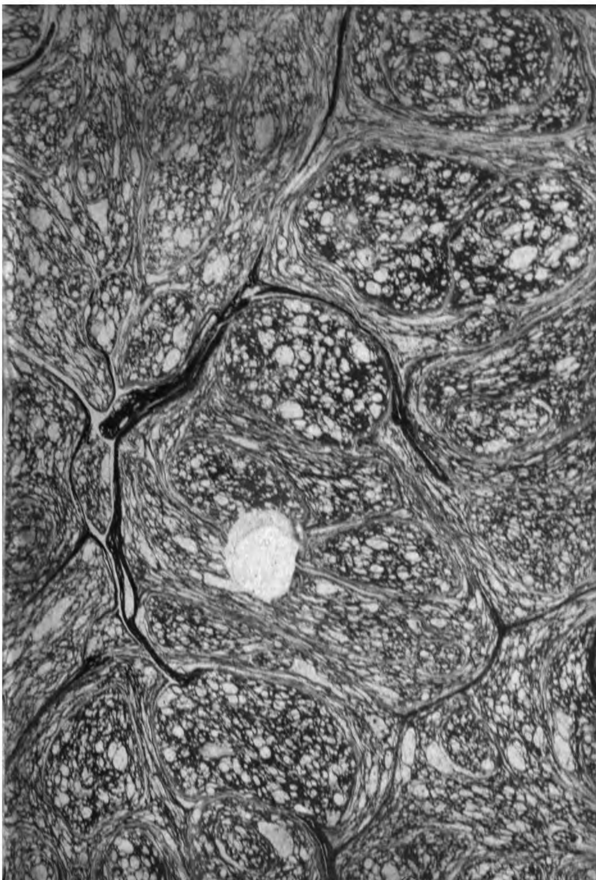

NEDL TRANSFER
HN 3CZG K


KC
15292
(2)
Digitized by Google



# ABRÉGÉ

DE

# L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

## ANCIENNE ET MODERNE.

IV^e LIVRAISON. — TOME XXVII.

IMPRIMERIE DE COSSON, Successeur de M. BOSSANGE,
rue Carencière, n° 5.





*Homme et Femme Gaulois.*

# ABREGÉ

DE

# L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

## A L'USAGE DE LA JEUNESSE;

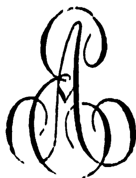
PAR M. LE COMTE DE SÉGUR,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Avec cent cinquante cartes ou gravures.

*Histoire de France.*

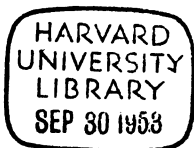
## TOME SECOND.



PARIS.

A la Librairie d'Éducation d'ALEXIS EYMERY,
rue Mazarine, n° 30.

1821.


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
SEP 30 1953

# HISTOIRE DE FRANCE.

## GAULOIS.

### CHAPITRE PREMIER.

SIÉGE DE MARSEILLE. HISTOIRE DES GAULOIS DEPUIS CÉSAR JUSQU'A LA TRANSLATION DU SIÉGE DE L'EMPIRE PAR CONSTANTIN.

Un seul peuple dans la Gaule restait encore libre, puissant et respecté. La république de Marseille, alliée et non sujette de Rome, presqu'aussi riche que Carthage et mieux gouvernée, voyait partout ses droits reconnus, ses lois révérées, son commerce florissant, ses armes redoutées. Ce fut peut-être la seule nation qui sut à la fois se faire craindre comme vaillante et chérir comme pacifique ; elle dut son long repos à sa vertu, et son

sénat força les gouvernemens étrangers les plus ambitieux à ne point lui manquer de foi, parce que jamais il ne viola la sienne.

Lorsque le monde, ébranlé par les querelles sanglantes de César et de Pompée, vit tous les peuples se partager entre ces deux conquérans et verser ainsi leur sang pour le choix d'un maître, Marseille oublia son antique prudence. Ces deux partis sollicitèrent à l'envi son alliance ; les magistrats répondirent d'abord « qu'ils » ne pouvaient décider quelle était celle » des deux factions qui avait la justice de » son côté, et que la reconnaissance leur » faisait un devoir de la neutralité, puisque » Pompée leur avait donné de riches terres » en Languedoc, en Vivarais, et qu'ils » devaient aussi à César un important » accroissement de territoire. En consé» quence ils déclarèrent que, ne voulant » nuire ni à l'un ni à l'autre, ils n'en » secourraient aucun, et qu'ils ne les re» cevraient point dans leurs murs. »

Cette neutralité était sage, mais elle ne fut ni sincère ni durable. César venait d'asservir la Gaule, Pompée affectait un

grand zèle pour la liberté; les Marseillais le favorisèrent : Domitius et la flotte Pompéienne trouvèrent un asile dans leur port. Dès ce moment César les traita en ennemis, investit leur ville avec une partie de ses légions; et tandis qu'elles l'assiégeaient, il courut lui-même en Espagne pour conquérir cette belliqueuse contrée.

Partout la fortune secondait le génie de César; sa flotte livra bataille à celle de Marseille, et la défit après un combat sanglant. Tribonius, lieutenant de César, pressait avec ardeur le siége sans pouvoir triompher de l'opiniâtre résistance des Marseillais. Dignes à leur dernier moment de leur antique renommée, ils opposaient avec succès la science à l'art, la constance à l'impétuosité, et la valeur Gauloise au courage Romain.

L'armée navale de Pompée vint les secourir, et se joignit aux débris de leur flotte; du haut de leurs remparts, ils virent la bataille navale qui devait fixer leur destinée. Après quelques heures d'incertitude, les vaisseaux romains dispersés s'éloignèrent; neuf galères marseillaises

furent prises ; le reste chercha, en fuyant, un asile sur la côte d'Espagne.

Cette défaite répand la consternation dans la ville privée de vivres. Cependant le courage prolonge la résistance ; mais enfin une tour, ruinée par les assiégeans, s'écroule et leur ouvre une large brèche.

Le sénat capitule et obtient une trève jusqu'au retour de César, auquel seul il veut se soumettre. Le siége est suspendu : mais le peuple, entraîné par le désespoir, brave ses magistrats, rompt la trève, sort la nuit en armes, détruit les travaux des Romains, brûle leurs machines, et répand dans leur camp l'incendie et le carnage. Les légions, d'abord surprises, se rallient et repoussent les assaillans dans leurs murs ; le siége recommence, la disette réduit la ville à la plus dure extrémité : en vain les assiégés redemandent à négocier ; leur perte est jurée.

(1) Dans ce moment, César, vainqueur de l'Espagne, et revêtu de la dictature à Rome, paraît sous les murs de

(1) Quarante-neuf ans avant J.-C.

Marseille ; il écoute ses prières et lui accorde la paix : mais elle est obligée de lui livrer ses armes, ses trésors et ses vaisseaux ; ainsi son antique gloire ne la sauva que de la destruction. Deux légions y restèrent en garnison ; on lui laissa ses lois, mais elle perdit sa liberté ; et, sous le nom d'alliée, elle devint sujette.

Cicéron, indigné de voir l'image de cette illustre cité orner le triomphe de César, déplora sa chute, et les larmes de ce grand homme furent l'oraison funèbre de Marseille.

Cette dernière conquête compléta l'asservissement de la Gaule. « Ainsi, dit » saint Jérome, fut vengée la prise de » Rome par Brennus. Pour effacer cette » tache, il avait fallu subjuguer le nord de » l'Italie, soumettre en Orient la Galatie, » s'emparer des rives du Danube, franchir » les Alpes, et conquérir le sol même qui » avait donné naissance aux auteurs de » tant de guerres, d'irruptions, d'invasions et de désastres. »

De ce moment la Gaule soumise s'accoutuma au joug, oublia la liberté, ne chercha que le repos, et son histoire se

confondit avec celle de l'empire romain, dont elle accrut la puissance et la gloire.

Les esprits ardens qui ne pouvaient vivre sans indépendance la cherchèrent en Germanie; les autres trouvèrent dans la tranquillité jusque là inconnue pour eux, le dédommagement des biens qu'ils perdaient. La sage politique de Rome put même faire illusion aux vaincus; huit légions, postées pour les contenir sur les bords du Rhin, ne parurent occupées que du soin de les défendre contre toute invasion des Germains.

Les cités conservèrent leurs princes, leurs chefs, leur sénat, leurs lois, leurs coutumes, le droit d'assembler leurs députés, celui même de se faire quelquefois entre elles la guerre; on n'exigea d'elles dans les premiers temps que de légers tributs; les nobles continuèrent à dominer le peuple. Les levées de troupes auxiliaires que Rome leur demandait, loin de leur déplaire, donnaient un aliment journalier à leur caractère belliqueux, et leur offraient, au milieu des légions romaines, des moyens de gloire et de fortune, des prix

militaires, des grades et des commandemens qui satisfaisaient leur ambition.

Les Druides, soit que la tolérance respectât leur culte, soit qu'ils l'abandonnassent, conservaient leur prééminence; le sacerdoce romain les entoura du même respect, du même éclat, en les affranchissant de beaucoup de privations et d'austérités, et comme la plupart étaient tirés de la noblesse, ils continuèrent à faire partie du patriciat et de l'ordre équestre : aussi lorsque Claude interdit leurs sacrifices, cette révolution s'opéra doucement; ils cédèrent, non sans murmures, mais sans désespoir, à ce grand changement qui ne portait que sur leurs dieux et non sur leurs dignités.

Peu à peu la Gaule se peupla de Romains et Rome de Gaulois; les plus illustres des vaincus reçurent promptement le titre de concitoyens de leurs vainqueurs; enfin la bravoure gauloise rajeunit et fortifia les légions romaines.

La civilisation de Rome répandit dans les Gaules ses lumières, son industrie, son opulence, ses mœurs et son luxe. Partout on vit s'élever des écoles, des

académies, des cirques, des palais, des temples. Plancus (1) fonda, au confluent du Rhône et de la Saône, la ville de Lyon; son nom latin *Lugdunum* était, dit-on, composé de deux mots celtes, *lug*, corbeau, *dune*, colline.

(2) Les Gaulois, adorant le fils adoptif du guerrier contre lequel ils avaient dix ans défendu leur indépendance, érigèrent à Auguste des temples dans plusieurs villes. On citait principalement ceux de Narbonne, Nîmes, et Beziers; le plus fameux fut celui de Lyon; soixante peuples y nommaient chacun un prêtre pour le desservir.

Telle est la rapidité effrayante avec laquelle les nations abattues se précipitent du sommet glorieux de la liberté dans l'idolâtrie de la servitude.

Au reste on doit convenir que le nouveau maître du monde sut parer la dépendance des couleurs de la prospérité. Les marais firent place aux moissons, les forêts aux vignes, les landes à la culture;

(1) Quarante-trois ans avant J.-C.
(2) Douze ans avant J.-C.

des chemins magnifiques, de nombreux canaux versèrent de tous cotés l'abondance, et en peu d'années la Gaule, riche, pacifique, florissante, lettrée, saisissant la nouvelle gloire qui lui était offerte, se montra encore digne rivale d'Athènes, de Rome, et ne devint pas moins illustre par la science de ses magistrats, par l'éloquence de ses orateurs, par le génie de ses écrivains, qu'elle ne l'avait été par l'audace de ses guerriers.

Après la bataille d'Actium, la Gaule jouit long-temps du repos qu'Auguste donna au monde. Quelques peuples des Pyrénées s'agitèrent seuls, Auguste et Agrippa les comprimèrent. Les Sicambres voulurent tenter une invasion, Tibère les vainquit. Lorsque ce prince, pour le malheur de Rome, fut élevé à l'empire, son joug tyrannique n'opprima que l'Italie.

Drusus et Germanicus firent briller dans les Gaules les antiques vertus romaines. Germanicus parcourait ces contrées pour y recueillir les tributs, lorsque son armée se révolta; il apaisa la sédition de ses légions, en les menaçant d'envoyer sa

femme et son fils à Trèves ; « parce qu'ils
» seraient, disait-il, plus en sûreté dans
» une cité étrangère qu'au milieu du camp
» romain. » Ce héros repoussa, poursuivit les Germains, vengea les légions de Varus égorgées, vainquit Arminius, affermit la sécurité de la Gaule, et périt dans l'Orient, victime de la haine de Tibère.

(1) A la mort de ce prince, deux Gaulois téméraires conçurent l'espoir de rendre la liberté à leur patrie. Sacrovir, éduen, et Florus, trévirois, étaient tous deux illustres par leur naissance : leurs aïeux avaient obtenu le titre de citoyen romain dans un temps où, selon Tacite, on ne le donnait qu'au courage et à la vertu.

Ces deux guerriers firent secrètement de grands amas d'armes, enflammèrent le zèle de leurs amis, et cherchèrent dans toutes les cités à rallumer quelques étincelles de liberté. Consultant plus leur courage que leur force, ils oubliaient que les mœurs étaient changées et que la corruption romaine avait déjà amolli les âmes

(1) Vingt-un ans après J.-C.

et énervé les esprits. Ils fomentaient le mécontentement et disposaient les hommes inquiets à la révolte, en leur rappelant l'accroissement des impôts, l'énormité des usures, l'orgueil et la dureté des généraux romains : « Jamais, disaient-ils, » l'occasion ne fut plus favorable pour » recouvrer la liberté : la mort de Germa- » nicus consterne Rome; les factions la » menacent; les légions sont livrées à la » discorde; la Gaule est florissante; l'I- » talie épuisée par le luxe et par la tyran- » nie; les Romains n'offrent plus à nos » regards qu'une race efféminée; et les » étrangers seuls prêtent encore, en s'y » mêlant, quelques forces à leurs ar- » mes. »

Les Gaulois, en perdant leur énergie, avaient conservé leur turbulence. La conspiration éclata dans plusieurs lieux, avant que les chefs eussent rassemblé les moyens de la soutenir. Sans attendre leurs ordres, les peuples de Tours et d'Angers prirent les armes. On envoya contre eux quelques cohortes qui les battirent et les dispersèrent facilement.

Sacrovir, pour masquer ses desseins

marcha lui-même avec les Romains contre les rebelles; mais comme il affectait par bravade de les combattre sans se couvrir de son casque, on avertit Tibère qu'il ne s'était montré aux ennemis la tête nue que pour être reconnu et ménagé par eux.

Pendant ce temps Florus leva dans la Belgique une armée qu'il soumit à la discipline romaine ; mais le plus grand nombre de ses concitoyens refusèrent de joindre ses drapeaux. Varron et Silius lui fermèrent le chemin des Ardennes, et lui livrèrent bataille. Il lutta vaillamment contre eux; mais la destinée des Gaulois était de périr par leur désunion. Julius Indus, compatriote et ennemi personnel de Florus, marche contre lui avec un corps d'élite, attaque en flanc ses concitoyens et leur enlève la victoire. Florus battu échappa au vainqueur en se donnant la mort.

Sacrovir, privé de son appui et apprenant que ses propres desseins n'étaient plus un mystère, se vit forcé de combattre seul. Il arma à la hâte quarante mille hommes dont la principale force était composée d'esclaves destinés au métier de gladiateurs; on les nommait Croupellaires; ilsportaient

une armure de fer d'une seule pièce, impénétrable aux coups de l'ennemi, mais qui en même temps les privait de toute agilité. Les Séquaniens donnèrent quelques secours à Sacrovir, et des aventuriers de tous les pays vinrent le rejoindre.

Cette foule irrégulière, indisciplinée, sans expérience de la guerre, ne semblait redoutable que par sa masse. Cependant le bruit de cette insurrection répandit, en s'exagérant, la terreur dans Rome; on y crut que les soixante-quatre cités de la Gaule s'étaient révoltées, et que les Germains accouraient pour renverser avec elles l'empire romain.

Silius, informé de ces mouvemens, en prévint le progrès par sa célérité; il livra la Séquanie au pillage, pour la punir de sa défection, et atteignit l'armée gauloise à quatre lieues d'Autun, dont elle s'était emparée.

Sacrovir, s'efforçant de communiquer aux siens un espoir qu'il ne conservait plus, leur rappela les exploits de leurs aïeux, la prise de Rome; leur représenta surtout combien la liberté serait glorieuse après

la victoire, et la servitude accablante après la défaite.

Les acclamations tumultueuses qui lui répondirent annonçaient plutôt le désordre que la confiance. Silius dit aux Romains « qu'il serait trop honteux pour les » vainqueurs de la Germanie de considérer » comme des ennemis redoutables ces Gau- » lois tant de fois vaincus ; que Tours, » Angers, Trèves et la Séquanie venaient » de céder à quelques cohortes, et qu'en- » fin ils n'avaient plus devant eux qu'une » troupe d'Eduens, plus connus par leur » luxe et par leur mollesse que par leurs » armes. »

La confusion qui régnait parmi les Gaulois ne leur permit point de lutter contre la tactique romaine ; la cavalerie de Silius tourna rapidement leurs ailes et les mit en fuite; le centre seul résista ; il était composé de la troupe des Croupellaires ; ainsi quelques esclaves furent les derniers qui combattirent alors pour la liberté.

Les Romains, las de voir qu'ils ne pouvaient ni ébranler, ni entamer, ni percer ces masses immobiles, les démolirent,

comme des murailles, à coups de coignée et de hache.

Sacrovir, traversant Autun, s'enferma dans une maison de campagne et s'y poignarda. Fidèles à leur serment, ses soldurii livrèrent la maison aux flammes et s'entretuèrent tous.

Le sénat romain décerna pour cette victoire l'ovation à Tibère, qui dédaigna ce triomphe et le refusa.

Caligula donna aux Gaules qu'il parcourut le spectacle bizarre de ses tyranniques extravagances (1). Voulant triompher de la Germanie qu'il n'avait pas combattue, il fit habiller en captifs germains un grand nombre de Gaulois d'une taille colossale ; de là, accourant sur le rivage de l'Océan, il fit recueillir un grand nombre de coquilles dans les casques de ses soldats, et les emporta comme trophée de ses prétendues victoires sur la mer et sur Albion. Tandis que le sénat de Rome avilie prodiguait ses hommages à cet insensé, un artisan gaulois seul le brava. Caligula, le voyant éclater de rire à sa vue, lui en demanda la

(1) Trente neuf ans après J.-C.

cause. « Je ris, dit le Gaulois, parce que » je vois en toi le plus bizarre modèle de » folie que jamais le ciel ait présenté aux » regards de la terre. »

(1) Claude voulut compléter le sénat romain. Les nobles Gaulois, depuis long-temps alliés de l'empire, aspiraient à l'honneur d'en être citoyens, et prétendaient à toutes les dignités. L'empereur appuyait leurs sollicitations ; leur admission dans le corps illustre des sénateurs y devint le sujet d'une vive contestation. « Eh quoi ! » disait-on, ferons-nous de Rome une ville » captive ? La livrerons-nous à des étran- » gers dont l'opulence insultera la pauvreté » des sénateurs du Latium ? Enfin nom- » merons-nous consuls les chefs de nos » plus opiniâtres ennemis, les descendans » de Brennus, les petits-fils de ceux qui » naguère assiégeaient nos légions et César » dans Alésie ? N'est-ce point assez de les » traiter en Romains, de leur accorder des » droits civiques, et prostituerons-nous la » pourpre romaine en les en décorant ? »

« Je ne vous propose, répondit Claude,

(1) Quarante-huit ans après J.-C.

» que d'imiter nos aïeux ; le premier de » mes ancêtres était Sabin ; Albe donna le » jour à ceux de César. La plupart des » familles sénatoriales tirent leur origine » de citoyens choisis dans toute l'Italie. » Avez-vous jamais regretté le don que » vous a fait l'Espagne des Balbus, et la » Gaule narbonnaise de tant d'hommes fa- » meux ? Athènes et Lacédémone ne sont » tombées que pour avoir rejeté de leur » sein les vaincus qui auraient augmenté » leurs forces. Dédaignerez-vous des alliés » nobles et belliqueux, tandis que de tout » temps Rome n'a point cru s'abaisser en » élevant des affranchis mêmes à la magis- » trature ? Son fondateur Romulus em- » brassait, le soir, comme Romains, ceux » qui, le matin, l'avaient combattu en » ennemis.

» Les Sennonais, en vous faisant vail- » lamment la guerre, ont-ils plus mérité » votre haine que les Volsques et les Eques » menaçant vingt fois vos murailles ; que » les Samnites qui vous ont fait passer sous » le joug ? Croyez-moi donc, et, par une » politique sage, réunissez à vous des peu- » ples qui déjà ont pris vos mœurs et imité

» vos arts. Par cette union vous attirerez » à Rome leurs richesses, qu'une séparation plus longue concentrerait chez eux.

» Les coutumes changent avec le temps; » ce qui est aujourd'hui ancien a été d'abord nouveau. Au commencement Rome » n'accorda ses dignités qu'aux seuls patriciens. Peu de temps après, le peuple parvint à les obtenir ; ensuite on les donna » aux Latins ; enfin à toutes les nations de » l'Italie. Une fois prise, la décision sur laquelle vous délibérez aujourd'hui deviendra également un usage et servira » d'exemple dans l'avenir. »

On accueillit en partie la proposition de l'empereur, et un sénatus-consulte accorda l'entrée du sénat aux plus anciens alliés de Rome, aux Éduens, qu'on appelait les frères du peuple romain. Cet acte de Claude parut dans la suite si sage à Vespasien, qu'il en fit un titre d'honneur pour ce prince, et voulut, pour en éterniser la mémoire, qu'on lui donnât le nom de père du sénat.

(1) La Gaule supporta moins patiemment

(1) Soixante-huit ans après J.-C.

que l'Italie la tyrannie du successeur de Claude, de l'Infâme Néron; et ce fut un Gaulois qui le premier donna au monde le signal de sa chute. Il se nommait Vindex: plusieurs de ses aïeux étaient parvenus au pouvoir suprême dans l'Aquitaine; il était lui-même membre du sénat romain et propréteur en Celtique, où il commandait une armée.

Vindex aimait trop la gloire pour ne pas détester Néron; indigné des ordres tyranniques dont ce monstre voulait le faire l'instrument, il excite et décide ses légions à la révolte: les Gaulois en foule se rangent sous son étendard. Alors Néron, qui n'osait opposer à ses armes que des poignards, mit sa tête à prix pour dix millions.

Lorsque Vindex lut cet édit, il s'écria: « On demande ma tête; eh bien! je la li- » vrerai à celui qui m'apportera celle de » Néron ». L'armée romaine et les Gaulois proclamèrent Vindex empereur; il refusa le sceptre et le fit donner à Galba.

Cependant le sénat, décimé par Néron, et qui rampait encore en frémissant aux pieds du tyran qu'il détestait, déclara lâche-

ment Vindex ennemi de la patrie, et envoya aux légions de Germanie, commandées par Virginius, l'ordre d'entrer dans la Gaule pour y réprimer l'insurrection. Virginius obéit; mais son intention secrète était de se joindre à Vindex au lieu de le combattre; déjà rapprochés l'un de l'autre ils s'écrivaient, s'entendaient, se concertaient; malheureusement les légions de Germanie, qui n'avaient pu encore être instruites des projets de leur général, attaquèrent impétueusement, sans ordre et sans signal, l'armée des Gaules; la bataille se donna ainsi malgré les deux chefs.

Comme la science et le courage étaient égaux des deux côtés, le combat fut long, opiniâtre, et sanglant. Enfin les légions germaines l'emportèrent, et l'armée gauloise, qui ne voulait pas fuir, fut presque tout entière détruite. Vindex ne survécut que peu d'instans à ses compagnons d'armes, il se tua de désespoir.

Les vainqueurs proposèrent la couronne à Virginius; mais il dédaigna de l'accepter, trouvant sans doute que la pourpre impériale était trop souillée par Néron pour que la vertu voulût s'en revêtir. Il déféra,

comme il le devait, le choix d'un empereur au sénat.

La mort de Néron vengea le monde et délivra Rome. Les sénateurs donnèrent la couronne à Galba ; Virginius le reconnut : les légions qui défendaient le Haut-Rhin, et qui avaient autrefois dépendu de Vindex, se rallièrent en apparence à Virginius ; mais leur ressentiment et celui des Gaulois devinrent des semences de discorde et de rébellion, que d'autres circonstances ne tardèrent pas à faire éclater.

(1) Après un règne court et plus sévère que glorieux, Galba fut tué dans Rome et remplacé par Othon, jeune favori de Néron. L'Italie se soumit à lui ; l'Orient, dont les vœux appelaient déjà Vespasien au trône, ne montra au nouvel empereur qu'une obéissance contrainte. Les légions de Germanie proclamèrent empereur Vitellius ; Galba venait de lui donner le commandement de la Gaule ; elle embrassa vivement sa cause. Lyon seul, favorisé par Néron, inclinait pour

(1) Soixante-huit ans après J.-C.

Othon ; mais la crainte l'empêcha de se déclarer.

Malgré le courage des légions gauloises et germaines, les Vitelliens perdirent d'abord deux batailles en Italie ; mais enfin leurs forces réunies triomphèrent à Bébriac de celles d'Othon ; il fut vaincu et se tua.

Vitellius n'avait point encore franchi les Alpes ; et tandis que ses généraux lui achetaient le trône de leur sang, traversant lentement la Gaule, il la livrait au pillage.

Cette malheureuse contrée éprouvait à la fois tous les maux de la dépendance, de la discorde et de la guerre civile : les lois étaient muettes, les concussionnaires n'avaient plus de frein ; l'impunité multipliait les crimes : les Gaulois qui avaient suivi les drapeaux de Virginius traitaient en ennemis leurs compatriotes attachés à la mémoire de Vindex, et les nommaient avec mépris Galbiens : jaloux de l'opulence des Séquaniens et des Eduens que Galba avait par reconnaissance affranchis d'un quart de leurs tributs, ils dévastèrent ces riches contrées.

Les cités tiraient parti de la guerre civile

pour satisfaire leurs mutuelles rivalités. Trèves et Langres, traitées sévèrement par Galba, se joignirent aux légions disposées à la sédition par l'indiscipline. Partout on s'assemblait de nuit, on formait des associations secrètes, et, suivant l'antique usage de la Gaule, on s'envoyait en présent et en signe de fraternité deux mains d'argent entrelacées.

Bientôt la révolte éclata dans quelques légions. Vitellius fit mettre à mort tous ceux qui n'avaient pas voulu se rallier à lui contre Othon. Civilis seul échappa à son courroux; le tyran n'osa frapper un guerrier si renommé parmi les Bataves; il commandait huit cohortes gauloises auxiliaires de la quatorzième légion. Vitellius, redoutant son crédit sur les troupes et leur vengeance, le laissa fuir.

Enfin la Gaule se vit délivrée des orgies du nouvel empereur et du brigandage de son armée. Après avoir incendié Metz, exercé partout d'affreuses rapines, désarmé et pillé Vienne en Dauphiné, contre laquelle Lyon sa rivale avait enflammé sa haine, Vitellius traversa l'Italie en ennemi,

et entra dans Rome comme dans une ville prise d'assaut.

Tout le règne de ce prince ne fut qu'une suite continuelle d'injustices, de crimes, de débauches, de factions. L'empire romain allait périr dans l'opprobre : Vespasien prit les armes pour le délivrer; l'Orient suivit ses enseignes ; et dans le nord de la Gaule, Civilis, qui parut d'abord combattre pour sa cause, prouva bientôt qu'il marchait à une autre but, et qu'il ne prenait parti dans les dissensions de Rome que pour affranchir totalement les Gaules de son joug.

Quelques tribus de Cattes, forcées par des dissensions civiles de quitter leur pays, étaient venues habiter une contrée marécageuse située près de la mer entre deux bras du Rhin ; on l'appelait l'île des Bataves, et les Cattes qui s'y établirent en prirent le nom. Cette colonie guerrière s'allia bientôt à plusieurs peuples de la Belgique, peuples que César regardait comme les plus vaillans de tous les Gaulois.

Julius Civilis et Paulus étaient tous deux chefs des Bataves ; ils avaient combattu avec

gloire dans les armées romaines. Paulus périt à Rome, dans un temps où le courage conduisait au supplice. Civilis se sauva; emprisonné ensuite par Vitellius, il ne dut la vie qu'à la peur qu'il inspirait à ce lâche tyran. Il avait vu de près les monstres vils et féroces auxquels le sort aveugle livrait le monde; le souvenir de ses chaînes pesait sur son âme: impatient de se venger, il méditait l'affranchissement des Gaules, et partout ses émissaires s'efforcaient de déterminer les cités à la révolte.

Dans un autre temps il eût réussi; mais les courages étaient abattus, les mœurs amollies, les peuples divisés. Civilis était plus grand que son siècle; doué d'un esprit actif et fécond en ressources, il saisissait rapidement la fortune quand elle le favorisait, et savait encore la poursuivre lorsqu'elle lui échappait: il se comparait lui-même au fameux Annibal et à Sertorius, non sans quelque raison, car il était vaillant, habile, et privé d'un œil comme eux.

(1) Dissimulant d'abord sa haine géné-

(1) Soixante-neuf ans après J.-C.

rale contre les Romains, il parut ne s'armer que pour embrasser la cause de Vespasien contre Vitellius, et conserva même encore dans les premiers momens d'hostilité l'apparence de la soumission. Il fomentait en différens lieux des soulèvemens sans qu'on pût le soupçonner d'en être l'auteur : enfin lorsque le moment lui parut favorable pour agir, il donna la nuit un festin au fond d'un bois sacré, aux Gaulois les plus audacieux. « Vous
» voyez, leur dit-il, que l'empereur ne
» nous traite plus en alliés, mais en es-
» claves ; chaque jour appesantit notre
» servitude ; la Gaule est une proie tou-
» jours tentante et toujours nouvelle pour
» ses oppresseurs ; ils se succèdent rapi-
» dement sans nous laisser aucun repos.
» Dès que l'un d'eux est gorgé de ri-
» chesses, il nous en arrive un autre :
» leur insatiable avidité est un gouffre
» éternel qui engloutit tout et qu'on ne
» peut remplir.

» Non moins prodigues de notre sang
» que de nos biens, ils nous épuisent par
» de nombreuses levées d'hommes ; et
» tandis qu'ils se livrent à la mollesse,

» nous supportons seuls pour eux les tra-
» vaux de la guerre. Tournez vos regards
» sur le camp romain, vous n'y verrez
» que des vieillards, des soldats débiles
» enrichis des dépouilles de la Gaule.
» Ce vain nom de légion dont ils se
» parent encore pourrait-il vous intimider?
» Je n'y aperçois de forces réelles que les
» nôtres, que l'infanterie, que la cavalerie
» bataves. Notre séparation seule enlevera
» tout le nerf de leur armée. Nous pou-
» vons compter sur les Bretons et sur les
» Germains; les uns sont nos alliés, les
» autres nos frères : enfin, pour vous ras-
» surer, il vous suffit de regarder vos
» ennemis, et pour les vaincre, de saisir
» vos armes. »

Tous les chefs bataves et gaulois, enflammés par ces paroles, se dispersèrent, et coururent partout exciter les peuples à la guerre. Les hostilités commencèrent sur les bords de l'Océan. Les Caninefates, alliés des Bataves, surprirent plusieurs cohortes, les égorgèrent, brulèrent quelques forts et s'emparèrent de vingt-quatre vaisseaux romains.

Civilis, qui n'avait point levé le masque

conseilla aux généraux de l'empereur de disséminer leurs forces pour comprimer l'esprit de sédition qui éclatait en différens lieux. Hordéonius, chef de l'armée, ne suivit pas ce conseil perfide, mais son indolence et sa faiblesse encouragèrent la rébellion.

La division régnait dans les légions; la plupart des officiers inclinaient secrètement pour Vespasien, les soldats pour Vitellius. Civilis, ayant trouvé le moyen de faire sortir de Mayence ses cohortes bataves, se révolta ouvertement; il fit venir dans son camp sa mère, ses sœurs, les femmes et les enfans de chaque soldat, afin que leur présence ne laissât à ses troupes d'autre espoir de salut que la victoire.

Hordéonius envoya de Cologne et de Trèves deux légions contre lui; Lupercus qui les commandait ne put résister à l'impétuosité des Bataves; les Romains, abandonnés par les auxiliaires, furent vaincus, et se retirèrent dans une forte position nommée Vetera Castra.

Civilis investit ce camp: Hordéonius voulait s'y tenir renfermé; les légionnaires

l'accusent de lâcheté, méprisent ses ordres, sortent de leurs retranchemens, et livrent bataille à Civilis. Au milieu de l'action, la cavalerie belge abandonne les Romains et passe du côté des Bataves. Cette défection décide la victoire, les légions fuient en désordre. Civilis les poursuit vivement, comble avec leurs morts les fossés de leur camp : les retranchemens sont un moment forcés, et ne peuvent être repris qu'après une longue lutte et un grand carnage. Les Teuctères et les Bructères accourent sous les drapeaux de Civilis, la Germanie s'ébranle, et le Rhin ne lui oppose plus qu'une faible barrière.

Hordéonius, qui n'était parvenu qu'après une grande perte d'hommes à faire sortir l'ennemi de son camp, demandait partout des secours. Vocula, à la tête d'un corps d'élite, arrive de Rome pour combattre Civilis ; mais les légions indisciplinées secondent mal ses efforts ; il livre une bataille et la perd. Civilis, après avoir tenté vainement de profiter de cette victoire pour prendre le camp d'assaut, tourna le siége en blocus.

Dans ce moment on apprit que le lâche

Vitellius, perdant honteusement l'Italie, avait capitulé dans Rome; que, rompant ensuite la capitulation, sa garde avait livré le Capitole aux flammes, et qu'enfin le peuple romain indigné venait d'enlever à ce tyran la couronne et la vie.

Un envoyé de Vespasien vint ordonner au général des Bataves de poser les armes, puisqu'il ne les avait prises que pour sa cause, et que son triomphe rendait désormais la guerre inutile.

(1) Civilis feignit d'obéir; mais, rassemblant en secret ses compagnons d'armes et ses alliés, « Perdrons-nous » ainsi, leur dit-il, le fruit de nos tra- » vaux, le prix de nos succès? J'ai servi » vingt-cinq ans dans les camps romains; » quelles ont été mes récompenses? la » mort de mon frère et une honteuse » captivité. Comment a-t-on payé votre » sang versé pour ces maîtres orgueilleux? » par de lourds impôts, par des coups de » verges, par la hache des licteurs: et » voyez cependant combien il serait fa- » cile de secouer un joug si honteux!

(1) Soixante-dix ans après J.-C.

» Nous qui ne formons qu'une faible por-
» tion des Gaules, nous avons déjà seuls
» bravé les forces de l'empire et menacé
» ses camps nombreux : les uns sont pris,
» les autres investis. Cessons donc de
» risquer sans honneur nôtre vie, pour
» servir une de leurs factions ; osons
» combattre pour nous-mêmes. Qu'avons-
» nous à redouter ? La victoire nous ren-
» dra libres et la défaite ne peut empirer
» notre sort. »

Les Bataves et leurs alliés répondirent à ce discours par de vives acclamations, et la guerre contre Rome fut unanimement résolue.

Bientôt l'armée batave attaqua impétueusement le camp de Vocula ; il allait être forcé, lorsque soudain quelques cohortes, arrivant d'Aquitaine, chargent les Gaulois en queue et les forcent à la retraite. Peu de jours après Civilis livre une nouvelle bataille ; la victoire se déclarait pour lui, mais, au milieu de la mêlée, il tombe de cheval ; on le croit mort, et ses troupes prennent la fuite. Les Romains, heureux d'échapper, par cet accident, à une défaite presque certaine, n'osèrent poursuivre les Bataves.

Hordéonius avait péri victime d'une sédition ; Vocula, malgré sa fermeté, contenait difficilement dans ses légions l'esprit de révolte; il livra encore plusieurs combats dont les succès furent balancés et indécis.

Cependant la nouvelle de l'incendie du Capitole réveillait parmi les Gaulois l'espoir de la liberté. Les Druides disaient hautement « que si jadis Rome avait » survécu à Brennus, on ne devait at- » tribuer son salut qu'à la conservation » du Capitole; que l'existence de cette » ville était attachée à celle de ce mo- » nument, et qu'ainsi sa destruction de- » venait aujourd'hui pour les Romains » le signal de la colère des dieux, et » pour les Gaulois le présage de la » victoire. »

La superstition appuyait alors la politique de Civilis. Classicus, chef des peuples de Trèves, et Tutor, commandant de la garde du Rhin, se joignirent à lui. Enfin la cité de Langres s'arma pour l'indépendance gauloise, et ses troupes marchèrent sous les ordres de Julius Sabinus, noble gaulois qui se prétendait

descendre de Jules César, avec lequel sa bisaïeule avait formé une liaison secrète.

Tous ces chefs s'assemblent à Cologne; ils espèrent que les dissensions des Romains donneront aux Gaulois le temps de s'affranchir, de chasser les étrangers de leur territoire et de fortifier les Alpes. Leurs émissaires parcourent les cités de la Gaule et appellent tous les peuples aux armes.

L'intrépide Vocula, s'efforçant de résister à la fois aux attaques de l'ennemi et aux trahisons des siens, était campé à Nuits. Civilis et Tutor s'approchèrent de lui avec leur armée. Bientôt, au lieu de combattre, les avant-postes gaulois et romains parlementèrent; les émissaires de Civilis parvinrent à séduire les soldats. Enfin, ce qu'on n'avait jamais encore vu, deux légions, abandonnant leurs aigles, se soulèvent contre leur patrie, et déclarent qu'elles veulent prêter serment au chef des Gaulois: en vain Vocula leur reproche avec force cette lâcheté, en vain il leur représente la honte de jurer obéissance à des étrangers. On l'écoute

avec colère ; on lui répond par des murmures. « Eh quoi, dit-il, en bravant leurs
» menaces, on verra les vainqueurs servir
» les vaincus, des Romains obéir à des
» barbares ; les figures sauvages et bi-
» zarres de leurs enseignes remplaceront
» vos nobles aigles ; vous recevrez l'ordre
» d'un Tutor, d'un Sabinus ? Est-ce
» leur nombre qui vous effraie ? N'avez-
» vous plus vos glaives pour les braver ?
» Et quand même vos armes ne vous
» offriraient qu'une trop faible espérance
» de victoire, ne devriez-vous pas en-
» core imiter vos aïeux qui préféraient la
» mort au déshonneur ? »

Ces paroles vraiment romaines firent peu d'impression sur des esprits séduits et sur des courages abattus. Quelques Gaulois, envoyés par Classicus, poignardèrent Vocula, que ses coupables soldats livrèrent sans défense à ses meurtriers. Les légions alors prêtèrent serment au nouvel empire des Gaules.

Le camp de Vétéra résista plus longtemps aux armes et aux séductions de Civilis ; mais enfin les troupes qui le défendaient, vaincues par la famine, se rendi-

rent, et jurèrent aussi obéissance à l'empire des Gaules. Cette soumission forcée fit leur honte et non leur salut, car, au mépris de la capitulation, les Bataves commencèrent par les dépouiller et finirent par les massacrer.

Ce fut alors que Civilis fit couper sa longue chevelure blonde, qu'il avait juré de laisser croître jusqu'au moment où il se serait vengé des Romains; l'humiliation des légions lui parut une vengeance plus complète que la victoire.

Ce guerrier ambitieux fut le seul des chefs insurgés qui ne prêta pas serment à l'empire des Gaules, parce que dès lors il méditait de concert avec les Germains la conquête de ces belles contrées.

Les alliés se partagèrent les captifs, et réservèrent le chef d'une légion pour en faire hommage à Véléda, vierge germaine, respectée alors comme prophétesse, vénérée comme fée, et même adorée comme déesse: cette femme avait, disait-on, prédit la victoire des Bataves et le désastre des Romains.

Les légions rebelles ne tardèrent pas à sentir la honte de leur défection; elles

virent en frémissant leurs aigles arrachées, et sous leurs yeux les Gaulois, livrant Cologne au pillage, égorgèrent les Romains qui s'y trouvaient.

(1) Civilis et Classicus vainqueurs reçurent dans cette ville une ambassade de la nation des Teuctères. Les propositions et le langage des députés peignaient avec énergie la grossièreté sauvage de ces Germains, et leur haine implacable contre Rome. « Nous félicitons les Gaulois, » disaient-ils, et nous remercions Mars, » puisque ce dieu nous ramène dans » les rangs des enfans de la guerre et » des peuples libres. Jusqu'à présent » l'eau, la terre et l'air n'étaient pour » vous que de vastes cachots. Vos corps » subissaient l'inspection des Romains; » vos biens leurs taxes; ils se faisaient » des trophées de vos vêtemens et même » de vos armes. Montrez-vous donc » dignes de nous, en nous imitant; » abattez les murs de vos villes; les » animaux sauvages eux-mêmes perdent » leurs forces dans ces prisons de pierres,

(1) Soixante-dix ans après J.-C.

» vrais remparts de la tyrannie. Égorgez
» sans pitié tous les Romains ; la liberté
» ne peut exister avec eux : reprenez-leur
» vos biens, et désormais jouissez-en
» tous en commun, car les dieux ont
» destiné la terre à tous les braves,
» comme la lumière à tous les hommes.
» Quant à nous, effaçons les limites
» qui nous séparent, et habitons indis-
» tinctement les uns chez les autres,
» comme nos pères. Ce que nous vous
» conseillons surtout, c'est d'abjurer ce
» luxe et ces voluptés dont Rome se
» sert plus habilement que de ses armes
» pour subjuguer les peuples. Notre
» alliance et notre amitié sont à ce
» prix. »

Les chefs de la Gaule répondirent qu'ils accepteraient avec joie l'alliance proposée. « Cependant, dirent-ils, au
» lieu de détruire nos remparts, nous
» en construirons de nouveaux pour dé-
» fendre notre indépendance. Nous avons
» chassé les Romains qui nous combat-
» taient, mais nous devons épargner
» les autres qui, depuis un grand nom-
» bre d'années, nous sont unis par les

» liens du sang ; leur mort jetterait le » deuil dans nos propres familles. Pour » vous, Germains, l'entrée des Gaules » vous sera ouverte toutes les fois que » vous y viendrez sans armes. Civilis » et Véléda seront nos arbitres ; ils ré» digeront notre traité. »

Ce traité fut conclu. Cependant les députés gaulois ne purent parler à Véléda : cette prophétesse restait invisible au fond d'une tour isolée ; un de ses parens, seul admis près d'elle, recevait les demandes qu'on lui adressait et rapportait ses réponses.

Civilis employa le reste de l'année à étendre ses conquêtes : une armée romaine vint encore le combattre ; Labéon la commandait. Les Germains et les Gaulois remportèrent la victoire. Ce succès décida la cité de Tongres et les Nerviens à se ranger sous les drapeaux de Civilis.

Les peuples de Langres élurent alors pour empereur des Gaules Julius Sabinus, et le proclamèrent César. Sabinus, illustre par ses malheurs plus que par ses talens, ne justifia point le choix de ses concitoyens. Marchant en Séquanie sans

ordre et sans précaution, il fut enveloppé, battu, et ne sauva sa vie qu'en répandant le bruit de sa mort.

L'incendie de sa maison et la profonde douleur de sa femme Eponine, en apprenant cette nouvelle, parurent la confirmer. (1) Sabinus s'était caché dans le fond d'une caverne ; il y vécut neuf années, nourri et consolé par les soins de sa courageuse épouse : deux enfans même y devinrent les fruits de leur amour ; mais enfin la trahison d'un vil esclave découvrit leur retraite ; ils furent arrêtés et envoyés à Rome.

La fière Eponine se jeta aux pieds de l'empereur, dans l'espoir de conserver le seul objet qui l'attachait à la vie ; mais Sabinus avait porté le titre de César : la politique rendit l'empereur inflexible, il ordonna la mort de cette famille infortunée.

Sa rigueur rendit à Eponine son noble courage : « Je reçois la mort, dit-elle, » comme un bienfait des dieux ; mon vé- » ritable supplice serait de te voir heureux » et vainqueur. Long-temps enfermée dans

(1) Soixante-dix-neuf ans après J.-C.

» le sein de la terre, ses ténèbres me con-
» solaient parce qu'elles éloignaient de mes
» yeux le spectacle de ta fortune. » Le trépas de cette femme héroïque éternisa sa gloire et souilla celle de Vespasien.

La défaite de Sabinus fut un grand malheur pour la Gaule. Les Séquaniens, les Rémois, les Eduens persistèrent dans l'alliance de Rome, et perpétuèrent ainsi l'asservissement de leur patrie.

Cependant Cérialis, général expérimenté, fut envoyé par Vespasien dans la Gaule, à la tête d'une forte armée. Les députés de toutes les cités s'assemblèrent à Reims pour décider si elles continueraient à combattre ou si elles se soumettraient. En pareil cas le doute est une faiblesse, et dès qu'on délibère entre la liberté ou la servitude, la honte est déjà résolue.

Valentin, noble trévirois, soutint alors avec éloquence la cause de la guerre et de l'indépendance. Julius Asper vanta la protection de Rome et les douceurs de la paix. Son opinion entraîna la majorité des avis qui depuis long-temps n'étaient que trop partagés. Langres et Trèves avaient

précédemment pris parti pour Néron et contre Vindex : dès lors une profonde haine avait aigri les autres peuples de la Gaule contre ces deux cités : la jalousie des chefs s'opposait à la réunion des forces. « Qui, disait-on, conduira la guerre ? » qui donnera les auspices ? et même après » le succès, où placer la capitale de l'em- » pire ? La victoire augmenterait nos divi- » sions au lieu de les terminer, et la » guerre civile succéderait à la guerre » extérieure, car aucune cité ne veut céder » la prééminence à l'autre : chacune fait » valoir sa force, son antiquité ou ses » alliances : notre désunion rend la guerre » impossible, et la paix indispensable. »

Ainsi fut abandonnée la plus noble cause. Langres, Trèves, avec les Bataves et les Nerviens, restèrent seuls sous les armes. Peut-être cependant les choses eussent-elles encore changé de face, si les généraux gaulois, profitant de leurs premiers succès, eussent marché promptement sur les Alpes ; mais ils prodiguèrent sans fruit un temps précieux, Civilis à poursuivre Labéon dans la Belgique, et Classicus à partager entre ses troupes les dépouille

romaines ; Tutor borna ses exploits au massacre d'une cohorte. Sur ces entrefaites Cérialis parut : il défit Tutor. Les légions qui avaient déserté rentrèrent dans le camp romain. L'adroite clémence de Cérialis effaça leur honte, et les enflamma du désir d'expier leur faute.

Les Trévirois combattirent vaillamment, mais ils furent vaincus ; leur chef Valentin expia dans les fers le crime de fidélité à sa patrie.

Cérialis, aussi ferme pour maintenir la discipline qu'intrépide dans les combats, sauva Trèves du pillage ; rassemblant dans cette ville les états des peuples insurgés, il leur rappela les invasions des Cimbres et des Teutons, que d'autres peuples germains menaçaient de renouveler. « On cherche » à vous éblouir, disait-il, par un faux » prestige de liberté. Que voyait-on dans » la Gaule avant César ? La tyrannie de » quelques chefs ; des factions qui vous » déchiraient ; un état de guerre perpé- » tuelle : les lois romaines seules ont fait » connaître le repos et la paix. Il est vrai » que, pour maintenir cette paix, il faut » lever des soldats et payer des tributs :

» mais existe-t-il à cet égard quelque dis-
» tinction injuste ou humiliante entre les
» Romains et les Gaulois ? ceux-ci com-
» mandent, comme nous, les légions ; ils
» gouvernent les provinces ; ils sont appe-
» lés à toutes les dignités. Lorsque l'em-
» pire est gouverné par un bon prince,
» la Gaule partage le bonheur de Rome,
» et lorsque nous gémissons sous quelque
» tyran, l'Italie, plus proche de son joug,
» en sent plus que vous la pesanteur. Le
» jour où vous expulserez les Romains de
» la Gaule, vous y introduirez la discorde
» et toutes les calamités qu'elle enfante.
» Enfin, réfléchissez-y mûrement ; ce n'est
» point Rome qui vous prend, c'est Rome
» qui se donne à vous. »

Les Gaulois, surpris de la modération de ce discours, l'applaudirent, parce qu'ils avaient craint, étant vaincus, d'entendre un langage plus menaçant ; ils se soumirent.

Les Bataves restaient seuls à vaincre. Civilis essaya de séduire Cérialis, en lui offrant l'empire des Gaules : mais, ne pouvant le corrompre, il osa le combattre. Ces deux généraux déployèrent dans cette

guerre un talent et une activité qui les rendirent également célèbres, et la fortune même se plut à favoriser alternativement leurs armes.

Cérialis fut d'abord surpris près de la Moselle ; mais, calme dans le péril, il rallia bientôt ses troupes et livra une nouvelle bataille ; la victoire se déclara pour lui, et il brûla le camp des Gaulois. Civilis, non moins prompt à se relever que son rival, se retrouva bientôt en sa présence. Après différens combats un transfuge, trahissant Civilis, indique aux Romains un chemin pour traverser un marais qu'on croyait impraticable. Le général gaulois, enveloppé et battu, s'échappe, reparaît encore ; ses troupes le même jour livrent quatre combats en quatre lieux différens ; les succès partout sont balancés.

Un jour Civilis, se hasardant trop témérairement, est reconnu et entouré ; tous les traits des Romains sont dirigés contre lui ; alors, descendant de cheval, il s'élance dans un fleuve et le traverse à la nage : mais peu de temps après il surprend à son tour Cérialis dans les bras d'une Gauloise, met ses troupes en fuite et s'empare d'une

partie de sa flotte; Cérialis rallie ses débris et poursuit Civilis, qui se retira enfin dans l'île des Bataves.

Là, les deux généraux avaient à braver de nouveaux dangers; le terrain marécageux de cette contrée menaçait à chaque pas les légions d'une ruine totale. D'un autre côté les Bataves, las d'une si longue guerre, faisaient craindre à leur chef une prochaine révolte; Civilis, aussi adroit en politique qu'ardent au milieu des batailles, demanda une entrevue à Cérialis. Là, rejetant tous les maux de la guerre sur Vitellius, il rappela son attachement à Vespasien: « C'était, disait-il, ce prince, son ancien » ami, qui lui avait fait le premier prendre » les armes; mais une fois la guerre commencée, la volonté des peuples l'avait » forcé à la continuer. »

Le général romain ne désirait pas moins que lui la fin de cette lutte sanglante. Civilis, pour prix de son courage et de son adresse, obtint un traité honorable qui assura l'indépendance des Bataves. La crainte de leurs armes réunies à celles des Romains contint la Germanie, et la paix fut ainsi totalement rétablie dans les Gaules.

Tel fut le dernier effort que tenta cette contrée belliqueuse pour recouvrer son indépendance ; comme il n'était que partiel, il ne pouvait avoir un grand succès : un esprit public vigoureux peut seul défendre ou reconquérir la liberté ; mais quand les mœurs sont amollies et les esprits abattus, si quelques hommes de courage se montrent encore, ils n'entraînent dans leur mouvement qu'un petit nombre de citoyens : la peur, déguisée sous le nom de prudence et d'amour du repos, contient les autres; et le pouvoir, au lieu de trouver une forte résistance et une volonté énergique, ne rencontre que de faibles souvenirs et d'impuissantes velléités d'indépendance.

La soumission de la plus grande partie des Gaulois était déjà si généralement établie et connue avant même l'élévation de Vespasien au trône, que, selon le récit de l'historien Josèphe, le roi Agrippa les citait comme exemple aux Juifs, lorsqu'il voulut leur persuader de se soumettre aux Romains. « Les Gaulois, leur disait-il, » habitant un vaste pays peuplé par trois » cents nations confédérées, défendu par » le Rhin, les Alpes, les Pyrénées;

» illustré par sept siècles de victoires et de » conquêtes, et jouissant de toute la félicité que peuvent donner un sol fertile, » une active industrie, n'ont pas cru s'avilir en devenant tributaires du peuple » romain et en lui confiant le soin d'assurer leur repos et leur prospérité; ce » n'est point une lâche crainte qui les a » fait plier sous ce joug; ils ont combattu » près d'un siècle pour défendre leur liberté; mais ils ont sagement cédé à la » fortune de Rome, objet du respect et de » l'admiration du monde. Aussi voyons-nous dans cette contrée belliqueuse » douze cents soldats romains maintenir » facilement la paix dans plus de douze » cents villes gauloises. »

Pendant tout le règne de Vespasien la plus profonde tranquillité régna dans la Gaule : elle jouit d'un bonheur plus doux sous l'empire trop court de Titus, si justement nommé *les délices du monde*. Mais la tyrannie, les délateurs, les concussionnaires reparurent dans Rome avec Domitien. (1) Ce prince, aussi absurde que

(1) Quatre-vingt-douze ans après J.-C.

cruel, effrayé de l'esprit de révolte que suscitait dans l'empire une grande disette de blé, fit arracher toutes les vignes de la Gaule. Sous le despotisme les épigrammes, les satires sont les dernières armes dont la faiblesse des peuples se sert dans l'ombre contre leur tyran. On fit, à l'occasion de cet édit de Domitien, un distique dans lequel la vigne lui parle ainsi : « Quand tu m'arracherais jusqu'à » la racine, je produirais encore assez de » vin pour les libations du sacrifice où » César sera immolé. »

Cette prophétie s'accomplit; le vertueux, mais trop faible Nerva, succédant à ce monstre, s'associa Trajan, et se donnant ainsi la force qui lui manquait, releva pour quelque temps la gloire de l'empire. Sous le règne de Trajan, la Gaule fut paisible; les barbares respectèrent le Rhin; les armes romaines délivrèrent le Danube des Daces, et Rome fit revivre dans l'Orient un nouvel Alexandre.

Le siècle des Antonins devint l'unique et fameuse époque du règne de la philosophie assise sur le trône : elle donna un second âge d'or au monde, et la Gaule

étonnée jouit sous un monarque d'une liberté plus entière et plus fortunée que dans le temps de sa sauvage indépendance.

Le fils de Marc-Aurèle, l'infâme Commode, ressuscita Néron ; il parcourut comme un fléau les Gaules, la Grèce et l'Asie. Rome, en tranchant ses jours, reprit un moment sa liberté, mais ce poids glorieux était devenu trop pesant pour elle ; sa faiblesse avait besoin d'un maître ; le sénat choisit Pertinax, guerrier vertueux ; les soldats voulaient un tyran ; ils vendirent l'empire à l'encan ; Julianus l'acheta.

Sévère, qui défendait alors les frontières de la Gaule, indigné de cet opprobre de Rome, vengea Pertinax, et donna aux Romains, en montant sur le trône, un général habile, mais un maître dur et cruel.

Deux compétiteurs lui disputèrent l'empire. (1) Albinus, l'un deux, entraîna sous ses étendards les Bretons et une grande partie des Gaulois ; ainsi la Gaule devint encore le sanglant théâtre d'une guerre civile. (2) Elle fut terminée par une longue

(1) Cent quatre-vingt-treize ans après J.-C.
(2) Cent quatre-vingt-dix-sept ans après J.-C.

et meurtrière bataille qui se donna près de Lyon : Albinus battu se tua; Sévère vainqueur foula aux pieds avec bassesse le corps de son ennemi, et ne traita pas moins cruellement les Gaulois qui avaient embrassé la cause de son rival.

Lyon fut livré aux flammes ; il inonda les campagnes de sang, accabla les peuples d'impôts, et se rendit aussi tristement fameux par ses rigueurs qu'il l'avait été noblement par ses victoires. Un Gaulois, envoyé par lui au supplice, lui dit : « J'ai » suivi les drapeaux d'Albinus par néces- » sité et non par choix. Ses armes m'y ont » forcé, qu'auriez-vous fait à ma place? » Sévère répondit froidement : « Je souf- » frirais ce que tu vas souffrir. »

(1) Ce prince mourut en Bretagne. Caracalla son fils lui succéda ; héritier des vices et non des talens de son père, il assassina son frère Géta, et donna au monde le spectacle d'un tyran aussi lâche que cruel, aussi ridicule qu'odieux. Payant des tributs aux barbares qu'il menaçait, mais qu'il n'osait combattre, il usurpa dans l'Orient

(1) Deux cent douze ans après J.-C.

une lâche victoire par une trahison, et périt sous le poignard de Macrin, l'un de ses généraux.

La Gaule s'était illustrée en donnant à Rome le vertueux Antonin, né d'une famille dont Nîmes fut le berceau. L'infâme tyran qui venait de périr devait son nom à un vêtement gaulois qu'il avait coutume de porter, et que de ce moment les Gaulois ne durent regarder qu'avec horreur.

Un insensé détrôna Macrin, et l'empire romain gémit quelques années sous le joug du méprisable Héliogabale, le plus efféminé des monstres qui déshonorèrent la pourpre romaine. On eût dit qu'alors la fortune voulait humilier Rome, et se venger de ce peuple qu'elle avait fait roi du monde, en le rendant esclave des maîtres les plus abjects. Le temple du Soleil avait élevé son enfance, un poignard trancha son sceptre, un égoût fût son tombeau.

Alexandre Sévère, qui lui succéda, fit reparaître sur le trône et dans les camps la vertu et la gloire romaine; après avoir pacifié l'Orient, il revint défendre la Gaule contre les Germains; mais là, se montrant observateur trop rigide d'une discipline

inconnue à la licence de son siècle, il périt victime d'une trahison (1).

Depuis quelque temps Rome, par une imprudence qui dans la suite causa sa ruine, recevait dans ses légions un grand nombre d'officiers barbares, et formait ainsi ses ennemis éternels à la science de la guerre, que jusque là elle seule avait connue. Maximin, goth de naissance, parvenu aux honneurs militaires par sa force et par sa bravoure, poignarda Sévère dans sa tente, et se fit proclamer empereur.

Ce Scandinave féroce parut d'abord servir de rempart aux Gaulois; il passa le Rhin, écrasa tout ce qui s'opposait à sa marche, et comme un torrent parcourut la Germanie en vainqueur. Mais ce soldat sauvage ne traitait en hommes que les soldats; le reste du monde ne lui semblait qu'un vil troupeau destiné à nourrir ses camps. Il ne connaissait de droit que la force; la Germanie avait été sa première victime, la Gaule fut sa seconde proie; il la livra au pillage, et l'inonda de sang. La richesse des cités et celle des champs furent données en butin aux soldats.

(1) Deux cent trente-cinq ans après J.-C.

Une tyrannie si violente ne pouvait durer. Après la mort des deux Gordiens, qui s'étaient révoltés en Afrique sans succès, Rome, retrouvant dans l'excès de ses maux un reste d'énergie, élut pour empereurs Balbe, Maxime et le jeune Gordien. Maximin, accourant pour les combattre avec plus de rapidité que de prudence, vint assiéger Aquilée, ville d'Italie. Mais comme il avait négligé d'assurer les subsistances des nombreuses légions qui le suivaient, la famine engendra la révolte, et le tyran périt.

Le jeune Gordien restait seul maître du trône; il porta ses armes dans l'Orient. Vertueux, mais imprévoyant, et victime d'une trahison que sa vertu ne pouvait soupçonner, il fut assassiné par l'Arabe Philippe, auquel il avait confié le commandement de la garde. Cependant Rome n'eut pas long-temps à rougir du joug de cet empereur sorti des déserts de l'Arabie; il fut détrôné par un général romain digne du sceptre, par Décius.

Pendant tous les troubles qui déchiraient l'empire, la défense de la Gaule n'était devenue pour les empereurs qu'un objet

secondaire. Les forces romaines se portaient toutes dans l'Orient contre les Perses, et sur le Danube contre les Daces, qui deux fois avaient rendu Rome tributaire. La garde du Rhin, autrefois confiée à huit légions, n'en avait plus que trois insuffisantes pour la sûreté d'une ligne si étendue. Les Gaulois amollis étaient devenus incapables de se défendre eux-mêmes; le luxe et l'oisiveté de Rome s'étaient répandus dans leurs cités; et semblable à la Grèce conquise, cette Gaule, autrefois si belliqueuse, ne connaissait plus d'autre occupation que le plaisir, et d'autre gloire que celle des arts et des lettres.

(1) Dans le même temps la Germanie offrait au monde un spectacle tout contraire. Les anciens Suèves et plusieurs nations voisines s'étaient confédérées sous le nom d'Allemands. Une ligue encore plus formidable se composait des Bructères, des Chamaves, des Sicambres, des Frisons, des Cauques, des Teuctères, qui marchaient réunis sous le nom de Francs, nom qui prouvait leur amour pour la liberté.

(1) Deux cent quarante-un ans après J.-C.

Ces deux ligues résistaient à la fois aux Scandinaves, aux Saxons, aux Goths, aux Vandales, Marcomans, Quades et Daces, qui les pressaient au nord et à l'orient, ainsi qu'aux Romains, dont elles n'avaient jamais voulu reconnaître la domination. Enhardies par la lâcheté ou par l'incurie de cette foule d'empereurs éphémères qui depuis quelques années ensanglantaient et déshonoraient la capitale du monde, elles tournaient leurs regards avides sur la Gaule, sur ses riches cités, sur ses champs fertiles, proie doublement tentante pour leurs deux passions favorites, l'amour de la guerre et la haine contre les Romains.

Ce fut sous le règne du jeune Gordien que pour la première fois Rome entendit prononcer le nom des Francs. L'historien Vopiscus rend compte d'une invasion qu'ils firent en Gaule à cette époque. Ils livraient au pillage les contrées voisines de Mayence. Aurélien, depuis empereur, commandait alors une légion dans les Gaules; il marcha contre les Francs, les combattit, leur tua sept mille hommes et en prit trois cents : ses soldats, appelés depuis dans

l'Orient, célébrèrent cet exploit par des couplets militaires qu'ils chantaient dans leur route, et dont le refrain disait : « Nous » avons tué une fois mille Francs, une » autre fois mille Sarmates, et nous allons » chercher à présent mille, mille, mille, » mille, et mille Perses. »

(1) Le règne de Décius fut trop court pour assurer la tranquillité de la Gaule. La Grèce attaquée attira son attention et ses forces contre les Goths ; il les battit : mais ensuite, lâchement trahi par un de ses lieutenans, il fût enveloppé et périt les armes à la main, digne de son nom et de sa patrie.

Le prince qui lui succéda, Valérien, était désigné au sénat par l'opinion publique comme citoyen vertueux et général expérimenté ; mais l'âge avait épuisé sa vigueur : ses choix furent sages, et sa conduite faible ; tous les généraux qu'il nomma cueillirent des lauriers dans la suite et parvinrent au trône. (2) Son fils Gallien fut chargé par lui de la défense des Gaules,

(1) Deux cent cinquante ans après J.-C.

(2) Deux cent cinquante-quatre ans après J.-C.

et l'empereur plaça sa jeune vaillance sous la direction d'un Gaulois nommé Posthumius, général habile, mais ambitieux.

Valérien conduisit ses légions en Orient, se laissa tromper par le roi de Perse, qui l'enchaîna et le fit périr après lui avoir fait subir une outrageante captivité.

Gallien, dont la bravoure avait donné quelques espérances, ne montra sur le trône qu'une honteuse indolence; sous le règne de ce tyran voluptueux tous les ressorts de l'état se détendirent, et trente usurpateurs se partagèrent l'empire romain.

(1) La Gaule sans défense allait devenir la proie des barbares. Posthumius la sauva en s'emparant du sceptre. Les Gaulois le proclamèrent empereur. Les Francs avaient livré ces belles contrées au pillage, et leurs dévastations s'étaient étendues jusqu'en Espagne. Posthumius les battit, résista ensuite aux efforts de Gallien, et illustra par de grands exploits un règne de sept ans.

L'empereur romain, forcé de céder la Gaule à ce collègue belliqueux, répondit

(1) Deux cent soixante ans après J.-C.

aux plaintes du sénat avec la lâcheté qui le caractérisait : « La république sera-t-elle » ruinée, parce que nous n'aurons plus » d'étoffes de la fabrique d'Arras ? » La licence fut dans tous les temps pour les Gaulois le plus grand écueil de leur liberté ; (1) Posthumius périt dans une sédition : après sa mort une Gauloise disposa du trône.

Ce siècle était l'époque des femmes célèbres : Zénobie gouvernait l'Orient ; Victorine domina dans l'Occident ; elle ne régna pas, mais elle donna trois fois le trône. Son mari Victorin, élevé par ses intrigues à l'empire, se montra indigne de le conserver. Avide de richesses, il voulait livrer Mayence au pillage ; les Gaulois le tuèrent. Victorin son fils lui succéda, et peu de temps après périt à Cologne sous le poignard d'un greffier dont il avait outragé la femme. Les Gaulois enfermèrent les corps de ces deux princes dans un même tombeau, sur lequel on lisait cette courte et sévère inscription :

*Ci-gisent les deux Victorins, tyrans.*

(1) Deux cent soixante-sept ans après J.-C.

Pendant ces troubles, les Allemands avaient franchi le Rhin. Marius, simple armurier gaulois, parvenu aux grades militaires par sa valeur, battit les Germains et tua leur roi Crocus. Cet exploit lui valut l'estime de Victorine, dont le suffrage créait les princes; elle le fit proclamer empereur des Gaules.

Ce monarque parvenu, plus fait pour combattre que pour régner, révolta par sa dureté une nation que son élévation humiliait. Ses troupes se soulevèrent, et un soldat, en le frappant de son glaive, lui dit: « Reconnais cette épée qui te tue, elle fut » l'ouvrage de tes mains. »

Victorine, toujours puissante quoique malheureuse dans ses choix, fit donner la couronne à l'un de ses parens, Tétricus, sénateur romain qui gouvernait alors l'Aquitaine. Tétricus porta dignement le sceptre pendant six années. Sous son règne, Victorine conserva le titre d'Augusta; elle battait monnaie dans la ville de Trèves, et jusqu'à sa mort elle fut l'oracle et la conciliatrice des Gaulois.

(1) Ce peuple turbulent, qui ne pou-

(1) Deux cent soixante-neuf ans après J.-C.

vait souffrir, comme le dit César, ni une sage liberté, ni une pesante servitude, voulut dans ce temps s'affranchir du joug sous lequel il était opprimé par l'orgueil des patriciens, par la dureté du fisc, par l'indiscipline des légions. De tous côtés les paysans se révoltèrent, et sous le nom de Bagaudes inondèrent la Gaule de sang. L'atrocité de leur vengeance fut proportionnée à la longueur de leur oppression; après six mois de siége ils s'emparèrent d'Autun, et livrèrent au pillage cette ville, regardée alors comme l'asile des sciences et des arts.

Cependant Rome qu'on avait crue si près de sa chute, se relevait, et sortait brillante de ses ruines. Claude II, dans un règne de peu de durée, venait de lui rendre sa gloire et sa liberté. Les Goths, battus par lui, avaient laissé trois cent mille cadavres sur le théâtre de leur défaite.

Aurélien, non moins belliqueux et plus favorisé encore par la fortune, redonna aux Romains un second Trajan. Tous les usurpateurs tombèrent sous ses coups; il vainquit les Perses, détruisit Palmyre, enchaîna Zénobie, pacifia l'Afrique, délivra

le Danube, affranchit l'Illyrie, et rassembla enfin sous son sceptre puissant tous les membres épars de l'empire.

La Gaule seule restait encore séparée ; il y marcha : cette guerre donna au monde un spectacle nouveau. Tétricus, plus fatigué de la pesanteur du sceptre qu'ébloui de son éclat, appelait son rival par ses vœux secrets. Las des séditions que son courage comprimait, mais que l'impatience gauloise renouvelait sans cesse, il écrivait à Aurélien : « Venez, prince invincible, » me délivrer d'une grandeur qui me pèse. » Lorsque les armées furent en présence, Tétricus déposa la couronne, et s'efforça vainement de faire accepter à ses peuples son abdication et la paix. Les Gaulois voulurent le contraindre à combattre et à régner. Il échappa au trône par la fuite, et se réfugia dans le camp d'Aurélien. Les Gaulois, privés de chef, n'en persistèrent pas moins à défendre leur indépendance ; ils livrèrent bataille avec désordre, mais avec furie, et vendirent chèrement leur liberté. Cette bataille sanglante dans laquelle périrent les derniers émules de Brennus et

de Vercingétorix, remit sous le joug de Rome la Gaule et l'Espagne.

Les Romains dans ce siècle de corruption se montrèrent encore moins dignes que les Gaulois d'être gouvernés par de bons princes. Aurélien mourut victime d'une conspiration tramée au milieu de ses camps où il avait ramené la victoire; il venait de rebâtir dans les Gaules la ville de Genabum, qui prit le nom d'Aurélianum, depuis Orléans; et Dijon fut fondée par lui.

Le sénat, profitant de la consternation qui suivit le crime des légions, se ressaisit un moment du droit de donner un chef à l'empire; et remplaçant la gloire par la vertu, il proclama Tacite empereur. Ce prince, étranger à son siècle, et qui ressemblait à un antique Romain sortant du tombeau pour étonner le monde, en faisant apparaître avec lui dans Rome quelques jours de liberté, régna moins de temps encore que Titus.

Probus, son successeur, était un de ces guerriers que la fortune élevait de temps en temps pour soutenir l'empire dans sa

décadence, et pour retarder sa chute. Les Francs, les Bourguignons, les Vandales, profitant de la mort d'Aurélien, des dissensions des Gaulois, et de la révolte des Bagaudes, avaient franchi le Rhin en foule. Soixante-dix villes de la Gaule étaient tombées en leur pouvoir; ils dévastaient toutes les campagnes, et pillaient toutes les cités; Probus, résolu de se venger de ces outrages, traverse les Alpes à la tête de ses légions, entre dans la Gaule, défait les barbares en trois batailles, reprend sur eux les villes conquises, poursuit sans relâche les vaincus, les rejette au-delà de l'Elbe, saccage leur pays, et leur tue quatre cent mille hommes (1).

Pour encourager l'avidité au carnage, il payait une pièce d'or à ses soldats pour chaque tête de Germain qu'ils lui apportaient. Cet abus cruel de la victoire produisit l'effet ordinaire de l'injustice triomphante; il répandit dans la Germanie une terreur momentanée, mais il y jeta en même temps les semences de cette haine

(1) Deux cent soixante-dix-sept ans après J.-C.

profonde, qui ne s'apaisa peu de siècles après que sur les derniers débris du monde romain.

Le vainqueur, non content d'avoir ruiné et décimé les Germains, ne leur accorda la paix qu'après avoir exigé d'eux le plus humiliant des tributs, un tribut d'hommes. Ils furent forcés de lui donner seize mille guerriers qu'il fit entrer dans ses légions. Ces auxiliaires dangereux apprirent dans les camps romains l'art d'en triompher.

L'empereur en peu de mots fit connaître au sénat de Rome l'étendue et le résultat de ses victoires. « Nous n'avons, dit-
» il, laissé aux barbares que leur sol. Tous
» leurs biens sont à nous; la Gaule est la-
» bourée par des bœufs germains; leurs
» blés remplissent nos granges; leurs
» troupeaux nous nourrissent; leurs haras
» nous remontent : les dieux ont con-
» firmé votre choix; la Gaule est délivrée;
» la Germanie subjuguée; neuf rois sont
» venus se prosterner à mes pieds, ou
» plutôt aux vôtres; ordonnez donc des
» actions de grâces aux Dieux. »

L'empereur traînait à sa suite une foule innombrable de captifs; il en transplanta

une partie dans la Grande-Bretagne. Vandelbourg près de Cambridge rappelle encore par son nom celui des Vandales qui formèrent cette colonie.

(1) De tous les barbares, les Francs étaient alors les plus belliqueux. Probus, désespérant de les soumettre, transporta dans l'Orient, près du Pont-Euxin, une tribu de ce peuple guerrier. Il croyait l'accoutumer au joug, et changer ses mœurs en l'éloignant ainsi de ses foyers; son espoir fut trompé. Cette poignée de Francs qui préféraient la mort à la servitude se révolte, s'empare de quelques vaisseaux, traverse le Bosphore de Thrace, la Propontide, l'Hellespont, ravage les côtes de la Grèce, pille Syracuse, éprouve un échec près de Carthage, franchit le détroit de Cadix, côtoie l'Espagne et la Gaule, rentre dans sa patrie par les bouches du Rhin, et revient animer à la vengeance ses concitoyens par le récit de ce voyage héroïque.

(2) Le repos rendu aux Gaulois n'éteignait point dans leurs âmes le regret de

(1) Deux cent soixante-dix-sept ans après J.-C.

(2) Deux cent quatre-vingts ans après J.-C.

leur indépendance ; ils proclamèrent à Cologne un empereur nommé Proculus : toute la Gaule le reconnut avec précipitation, et le défendit avec faiblesse. Battu par Probus, il se réfugia chez les Francs, dont il prétendait tirer son origine ; mais ceux-ci le livrèrent au vainqueur.

(1) Un autre Gaulois nommé Saturnin commandait plusieurs légions en Egypte. Ces légions voulurent malgré lui le revêtir de la pourpre ; vainement il prit la fuite, on l'atteignit et on le couronna. Probus qui l'estimait le combattit, le défit, sacrifia l'amitié à la politique, ordonna son supplice et pleura sa mort.

(2) La Gaule dut à Probus la liberté de replanter les vignes que le farouche Domitien avait fait arracher. On ne connaissait plus à cette époque ni les vertus qui rendent libre, ni celles qui rendent fidèle. Probus périt dans une sédition, et les Romains donnèrent le sceptre à un Gaulois. Carus, né à Narbonne, fut proclamé empereur dans Rome. Sa vertu l'avait déjà élevé au consu-

(1) Deux cent quatre-vingts ans après J.-C.

(2) Deux cent quatre-vingt-un ans après J.-C.

lat. Un poète du temps dit de lui : « Ce prince
» semble avoir été choisi par les dieux
» pour que le poids de l'empire pût tom-
» ber sans secousse sur ses bras vigoureux,
» et sans que le monde ressentît la moin-
» dre émotion de ce grand changement. »

Carus ne régna pas assez pour remplir l'espoir que son élection avait donné. Son fils Numérien lui succéda, porta ses armes dans l'Orient, et y fut assassiné par Aper. Dioclétien, chef de sa garde, tua le meurtrier, monta au trône, et en demeura seul possesseur par la mort de Carinus, second fils de Carus, qui dans sa jeunesse avait déjà effrayé Rome, en y montrant les vices d'un vieux tyran ; ses propres soldats l'assassinèrent.

Sous le règne de Dioclétien, le gouvernement romain éprouva l'un de ces changemens remarquables qui font époque dans les empires. Pour résister aux peuples du Nord qui menaçaient le Rhin et le Danube, à ceux d'Afrique qui se révoltaient sans cesse, aux Perses dont les armes envahissaient l'Orient, et dans le dessein surtout de prévenir les usurpations fréquentes d'une foule de généraux que les légions indisci-

phinées revêtaient à leur gré de la pourpre, ce prince partagea l'empire d'abord avec un collègue nommé Maximien Hercule et puis avec deux Césars, Constance Chlore et Galère. Par ce moyen chaque partie des états romains eut un défenseur, et chaque armée un surveillant.

Maximien Hercule, justifiant son surnom, défit si complètement les Francs, qu'un de leurs rois vint dans son camp lui demander la paix. Il permit à quelques-unes de leurs tribus d'occuper et de cultiver comme tenanciers les terres des Nerviens et des Trévirois, que de fréquentes guerres avaient changées en déserts. Après avoir ainsi mis les Gaules à l'abri des invasions étrangères, il les délivra de la fureur des Bagaudes. (1) Ceux-ci, ayant étendu leurs ravages du Rhin jusqu'à l'Océan, et des côtes de la Méditerranée jusqu'à la Seine, s'étaient emparés de plusieurs forteresses : les débris de l'une d'elles se voyaient encore plusieurs siècles après dans l'abbaye de Saint-Maur, près de Vincennes, qu'on

(1) Deux cent quatre-vingt-cinq ans après J.-C.

appela long-temps le château des Bagaudes. Enhardis par le succès de leurs armes, ils avaient proclamé empereurs deux de leurs chefs, Ælianus et Amandus. Maximien les défit, les poursuivit, les envoya au supplice, et termina ainsi cette sanglante rébellion qui avait duré seize années.

Ce guerrier, non moins farouche que les barbares dont il avait triomphé, combattait en héros, et gouvernait en tyran. Heureusement pour la Gaule, elle ne resta que peu de temps sous le joug de ce prince féroce. Constance Chlore, nommé César, eut en partage cette fertile contrée, ainsi que l'Espagne et la Bretagne. La justice et la liberté y rentrèrent avec lui, et ce nouveau César soumit la Gaule par ses vertus, comme le premier qui porta ce nom l'avait conquise par ses armes.

Depuis près de deux siècles le christianisme croissant au milieu des persécutions, et fortifié par le sang des martyrs, avait presque partout chassé les faux dieux de leurs temples, et vaincu jusque dans les forêts gauloises le culte sauvage des Druides.

Dioclétien, trompé ou dominé par

Galère et par les pontifes de l'idolâtrie, inonda l'empire du sang des chrétiens, et le couvrit des débris de leurs autels.

Cette persécution fut la grande tache de son règne. Son abdication, qui la suivit de près, lui fit retrouver dans la retraite la gloire qu'il avait perdue sur le trône.

Le vertueux Constance fut le seul qui n'exécuta point ses ordres sanguinaires, et par sa tolérance la Gaule vit en paix l'Évangile s'étendre et multiplier ses racines.

Le génie belliqueux de Maximien avait échoué contre un rebelle qui s'était fait proclamer empereur dans la Bretagne; Constance, plus heureux, recouvra cette île, et détrôna Carausius, héritier de l'usurpateur. Aussi redoutable aux ennemis que cher à ses peuples, il combattit les Germains, les vainquit, et les poursuivit au-delà du Veser; mais ces tribus belliqueuses, semblables à l'hydre de la fable, montraient sans cesse de nouvelles têtes menaçantes prêtes à venger celles qu'on venait d'abattre. Les Allemands franchirent encore le Rhin; ils surprirent l'empereur près de Langres. Entouré d'enne-

mis, ce prince ne dut la vie qu'à son courage ; il se fit jour avec son épée au milieu de la foule des barbares, regagna les portes de la ville, et, les trouvant fermées, se fit hisser par une corde que les habitans de Langres lui jetèrent du haut des remparts : son intrépidité réveilla celle des légions romaines et gauloises ; elles se rallièrent, et Constance à leur tête triompha des Allemands et en tua soixante mille.

(1) Délivré de cette guerre, il ne s'occupa plus qu'à faire fleurir dans les Gaules la justice, les arts et les lettres. Par ses soins, les écoles célèbres d'Autun se relevèrent ; un professeur renommé, Eumène, leur donna par son éloquence un nouveau lustre.

Avant son abdication, Dioclétien, qui craignait que la douceur de son collègue ne dégénérât en faiblesse, lui envoya des officiers qui parurent surpris de trouver son trésor vide. Constance, leur ayant fixé un jour pour expliquer sa conduite,

(1) Deux cent quatre-vingt-treize ans après J.-C.

les frappa d'un plus grand étonnement en leur montrant, lorsqu'il les revit, un prodigieux amas d'or que de toutes parts on s'était empressé de lui apporter. « Vous
» pourrez, dit-il alors, apprendre à Dio-
» clétien que je ne manque point d'argent
» lorsqu'il m'est nécessaire, et que j'aime
» mieux laisser mes richesses en garde à
» mes sujets qu'aux agens du fisc. L'af-
» fection des peuples est un trésor inépui-
» sable pour les princes. »

Galère, tyran des Romains, haïssait Constance. Il était jaloux d'une gloire dont ses vices le rendaient indigne, et n'enviait pas moins une puissance fondée sur la vertu. Le jeune Constantin, fils de Constance, retenu en otage par Galère, échappa au péril qui le menaçait, et vint retrouver son père ; mais il jouit peu de temps de sa tendresse et de ses sages leçons. Constance mourut en Bretagne et lui laissa un trône que ce prince illustra depuis par sa gloire et qu'il souilla par ses rigueurs. Héritier de la plupart des qualités de son père et d'un plus vaste génie, il eût été le plus grand des monarques, si l'intolérance et

la cruauté n'avaient pas taché quelques pages de sa vie glorieuse.

(1) Les Francs ne pouvaient renoncer à l'espoir de conquérir les Gaules; ils semblaient pressentir leurs futures destinées; leurs défaites ne faisaient que les exciter à la vengeance; ils regardaient la paix comme une trève et le repos comme une servitude. Leurs bandes guerrières vinrent bientôt essayer leurs armes contre celles du successeur de Constance. Le jeune César court au-devant d'eux, leur livre bataille, remporte sur eux une victoire complète, prélude ainsi à la gloire de son règne, et déshonore son triomphe par un barbare abus de la victoire.

Deux rois des Francs, Ascaric et Radagaise, étaient tombés dans les fers de Constantin; il donna leur mort en spectacle aux Romains. Ces princes et les autres captifs furent exposés aux bêtes dans les arènes de Trèves. Eumène, en faisant au milieu du sénat de Rome le panégyrique de cet acte féroce, immortalisa sa honte et celle de Constantin.

Ce supplice d'une foule de prisonniers

(1) Trois cent cinq ans après J.-C.

n'assouvit point le courroux du vainqueur ; il franchit le Rhin et livra aux flammes le pays des Bructères. Si les Germains furent victimes de la violence de Constantin, les Gaulois n'éprouvèrent que sa justice : il les défendit en barbare et les gouverna en père.

Le reste de l'empire, livré aux caprices sanguinaires de Galère, de Licinius, de Maximien et de Maxence son fils, croyait voir renaître le siècle des Caligula et des Néron. La Gaule seule resta paisible et heureuse ; tous ces tyrans divisés se détruisirent mutuellement. (1) Maximien Hercule, chassé de Rome par son fils Maxence, chercha un asile près de Constantin qui avait épousé sa fille ; l'âge épuisait les forces de ce vieillard, sans éteindre son ambition ; il conspira deux fois contre son gendre. Constantin pardonna le premier complot, échappa au second que sa femme lui découvrit, trancha les jours de son cruel beau-père, et réunit toutes ses forces contre Maxence qui s'armait, plutôt pour détruire un rival que pour venger son père.

(1) Trois cent dix ans après J.-C.

Avant que son armée fût réunie, Constantin se vit encore obligé de combattre avec un corps peu nombreux toute la ligue des Francs qui de nouveau envahissaient la Gaule. Cette fois il dut autant ses succès à sa ruse qu'à son intrépidité. Comme il avait appris la langue des barbares, il osa, revêtu de l'habit et de l'armure d'un Franc, pénétrer seul dans leur camp, en examina la position, en reconnut les points mal gardés, rejoignit sa troupe, trompa les barbares par une feinte retraite, tomba sur eux pendant la nuit, s'empara de leur camp et les tailla en pièces.

Avant de quitter la Gaule, l'empereur laissa aux Gaulois de nobles souvenirs de sa munificence; il embellit leurs cités; Trèves lui dut un cirque et un palais magnifique; il remit aux Eduens cinq ans de tributs qu'ils lui devaient: le sénat et les nobles de cette cité se jetèrent à ses pieds pour lui exprimer leur reconnaissance; tant la Gaule était changée! Un peuple qui se prosterne même devant un bienfaiteur ne pourra plus se relever contre un tyran.

Autun voulut alors prendre un des no-

de Constantin, et s'appeler *Flavia;* mais le temps lui a conservé celui d'*Augustodunum*, qu'elle tenait d'Auguste.

Les rivaux de Constantin soutenaient avec une moitié de l'empire le culte des faux dieux ; ce prince réunit à son parti l'autre moitié du monde romain, en embrassant la cause de l'évangile. Comme il marchait à la tête des Bretons, des Espagnols et des Gaulois, il vit, dit-on, apparaître dans les cieux le signe mystérieux de la rédemption, le donna pour enseigne à ses légions sous le nom de *Labarum*, arbora la croix par conviction ou par politique, franchit les Alpes, battit Maxence, le tua, et rentra triomphant dans Rome avec les Gaulois.

Depuis il vainquit Licinius qui lui disputait encore le trône, et ne pouvant résider avec sécurité dans cette Rome où le gênaient les monumens de la liberté et les temples du culte antique, il changea le sort du monde en transférant le siége de l'empire à Bizance.

Une révolution complète se fit alors dans l'administration et dans les mœurs. Jusque là, malgré la tyrannie d'un grand

nombre d'empereurs, les formes antiques subsistaient encore, et le gouvernement était toujours la chose publique; sous Constantin il devint chose privée. Le changement de *Res publica* en *Res privata* marque la grande limite qui sépare l'histoire ancienne de l'histoire moderne.

De ce moment les princes furent tout et le peuple rien, la cour remplaça la nation; l'obéissance passive devint sous le nom de fidélité la première vertu; l'empire, au lieu de grands citoyens, eut de grands dignitaires; les patrices, les grands domestiques, les préfets du prétoire, les maîtres de la cavalerie et de l'infanterie firent oublier les consuls; la tribune resta muette; la chaire seule résista au trône; la jeunesse déserta les camps et peupla les monastères; le luxe laissa les cités et les frontières sans défense, les champs sans culture; on préféra les fonctions domestiques aux emplois publics; enfin on regarda le service de la patrie comme un fardeau, et celui du prince comme un honneur.

Tant que Constantin vécut, la force et la gloire cachèrent ces chaînes sous de

lauriers ; mais, peu de temps après sa mort, l'empire, par une rapide décadence, prouva la dégradation dans laquelle cette révolution asiatique avait précipité les Romains.

---

## CHAPITRE SECOND.

### HISTOIRE DES GAULOIS DEPUIS LA MORT DE CONSTANTIN JUSQU'A CELLE DE THÉODOSE.

Les victoires de Constantin sur les Francs et sur les Allemands avaient épouvanté ces tribus guerrières ; elles n'osèrent depuis reprendre les armes qu'une seule fois. (1) Crispus César, fils aîné de Constantin, les défit et les chassa de la Gaule. Ce jeune prince jouit peu de sa gloire ; nouvel Hyppolite, il périt victime des calomnies de sa belle-mère et de la funeste crédulité de son père.

Les enfans de Constantin se partagèrent son immense héritage. Constant, l'un d'eux, après avoir vaincu Constantin le jeune, son frère, devint maître de tout l'Occident. (1) Mais un usurpateur né gaulois, Magnence, souleva les troupes, se fit

(1) Trois cent dix-neuf ans après J.-C.
(2) Trois cent cinquante ans après J.-C.

proclamer empereur à Autun, poursuivit son rival près des Pyrénées, le fit périr, et fut reconnu par l'Italie, l'Afrique, l'Espagne et la Gaule. Il s'associa son frère Décence, et à la tête d'une immense armée de Gaulois, de Francs et de Saxons, il marcha contre Constance, empereur d'Orient, et le seul des enfans de Constantin qui eût encore conservé la vie et le trône. Julien, en parlant de la marche de Magnence, dit, « Que la Gaule tout entière » semblait rassemblée dans son camp, et » que cette innombrable foule de guerriers » s'avancait pareille à la foudre lancée du » haut des Alpes. »

(1) Constance accourut d'Asie avec ses légions pour opposer une digue à ce torrent : les champs de Murse et les rives de la Drave furent le théâtre sanglant de la bataille que se livrèrent les deux armées. Tandis que le faible Constance, fuyant le péril, attendait dans une église l'issue du combat, ses généraux tournèrent et vainquirent Magnence. (2) Cet usurpateur,

(1) Trois cent cinquante-un ans après J.-C.
(2) Trois cent cinquante-trois ans après J.-C.

battu une seconde fois près des Alpes, fut poursuivi dans la Gaule, et se donna la mort à Lyon, après avoir poignardé sa mère et l'un de ses frères. L'autre, nommé Décence, imita sa fureur, et s'étrangla près de Sens; ainsi l'heureux Constance réunit sous son sceptre toutes les parties de l'empire.

Mais pendant le cours de cette guerre civile, le Rhin, laissé sans défense, n'opposa plus de barrières à l'avidité des Germains; ils envahirent et dévastèrent la Gaule. Les Francs surtout inondèrent et pillèrent avec impunité cette malheureuse contrée. Plusieurs de leurs chefs, élevés aux premières dignités de la cour impériale, protégeaient ces désordres. L'un d'eux, nommé Sylvain (1), d'abord favorisé et ensuite menacé par Constance, se fit proclamer empereur, et se revêtit dans Paris de la pourpre romaine. Constance, qui n'aurait osé le combattre, le fit assassiner.

Les Francs, répandus dans toutes les provinces, s'emparèrent d'un grand nom-

(1) Trois cent cinquante-cinq ans après J.-C.

bre de forts, afin de trouver un asile, si la fortune leur devenait contraire. Cologne même tomba en leur pouvoir. La Gaule était livrée sans défense à l'avidité de tous les peuples de la Germanie ; sa ruine semblait certaine : un grand homme parut et la sauva.

Julien, neveu de Constance, appelé au trône par sa naissance, et destiné à la mort par la jalousie de son oncle, dut son salut au danger public. L'empereur effrayé suspendit sa haine, et confia le commandement des Gaules au jeune César. La victoire y reparut avec lui. Etranger à son siècle, il se montrait passionné pour la philosophie, pour la liberté, pour la gloire, pour le culte de l'antique Rome ; le Capitole tressaillit en voyant un nouveau Scipion, l'Allemagne un nouveau Germanicus, et la Gaule un nouveau César.

Tout semblait se réunir pour rendre les succès de Julien impossibles. Quarante-cinq forteresses qui défendaient autrefois le Rhin venaient de tomber au pouvoir des barbares ; la plupart des légions romaines restaient dans l'Orient, et soutenaient pé-

niblement la guerre contre les Perses ; d'autres défendaient le Danube contre la fureur des Goths, des Quades et des Marcomans. Les cités de la Gaule, amollies par le luxe, ruinées par l'avidité des agens de Constance, épuisées d'hommes, et épouvantées par les invasions des Allemands et des Francs, rendaient les nouvelles levées lentes et difficiles. Enfin le jeune César, au moment de combattre des ennemis formidables par leur nombre et par leur vaillance, en laissait encore derrière lui de plus dangereux.

La cour de Constance, loin de désirer ses triomphes, travaillait à sa perte ; préfets du prétoire, questeurs chargés des finances, agens subalternes, tous conspiraient contre le défenseur de la Gaule, et redoutaient moins la présence des ennemis dans l'empire, que celle de la philosophie sur le trône.

Julien surmonta tous ces obstacles ; il sut à la fois inspirer aux peuples l'amour et le respect, aux soldats le courage, aux délateurs, aux courtisans, aux concussionnaires et aux ennemis une crainte salutaire. Son génie suppléa à la faiblesse de

ses moyens ; son activité et sa célérité semblèrent multiplier ses troupes.

(1) Après avoir chassé des provinces les tribus germaines qui s'occupaient à les piller, et qui ne s'attendaient plus à combattre, il rétablit l'ordre dans l'administration, car le succès donne le droit de se faire obéir. (2) Bientôt les Germains revinrent en foule l'attaquer ; ils le surprirent et l'enfermèrent dans la ville de Sens. Julien, au lieu de se borner à la défense, qui finit toujours par la reddition des places, sortit impétueusement de ses remparts, et remporta sur les barbares une victoire complète.

Profitant de ce succès, il courut en Alsace, dans le dessein de reprendre Strasbourg, tombé au pouvoir des ennemis. Là, il eut à combattre une ligue de sept rois allemands réunis pour tenter un dernier effort contre la fortune romaine. La bataille fut long-temps disputée ; la cavalerie batave, qui couvrait la droite des Romains, plia ; cette aile, malgré les ef-

(1) Trois cent cinquante-six ans après J.-C.
(2) Trois cent cinquante-sept ans après J.-C.

forts de Julien, fut mise en déroute; alors toute l'armée allemande, se croyant sûre de la victoire, tomba en masse sur le centre des légions; mais ses attaques redoublées ne purent l'entamer. Cette résistance, retardant la défaite sans donner encore l'espérance de la victoire, Julien la décida en chargeant les barbares à la tête de sa réserve. Les ennemis, fatigués de tant d'assauts, cédèrent à cette dernière attaque; bientôt leur retraite devint une déroute; les rois prirent la fuite, une partie de leurs troupes fut taillée en pièces, l'autre se noya dans le Rhin.

Chnodomare, chef de la ligue, poursuivi et atteint, perdit à la fois la victoire et la liberté. Amené devant Julien, au lieu de montrer la fierté qui relève le malheur, il se prosterna aux pieds de son vainqueur, et lui demanda lâchement la vie. Julien, respectant son rang et méprisant son caractère, épargna ses jours, et l'envoya en présent à Constance, qui peut-être eût mieux aimé voir dans ses fers le vainqueur que le vaincu.

Le jeune César reprit toutes les forteresses du Rhin, et poursuivit les Alle-

mands au-delà de ce fleuve ; mais apprenant qu'ils s'étaient retranchés derrière de nombreux abatis dans leurs forêts profondes, il se contenta de les avoir épouvantés, et revint dans la Gaule. (1) Là, il combattit de nouveau une tribu de Francs, qui avaient profité de son absence pour tenter une invasion ; la fortune lui fut encore fidèle ; après une longue et sanglante mêlée, ces Francs, vaincus et enveloppés, rendirent les armes. Leur vaillance opiniâtre était depuis long-temps si connue, que Julien lui-même regarda son succès comme un prodige, car jusque là on avait toujours vu ce peuple belliqueux préférer la mort à la captivité.

Lorsque ces Francs captifs furent envoyés en Italie, leur taille colossale étonna la cour de Constance. Libanius, dans son récit, compare « ces gigantesques guer-» riers à de hautes tours placées au milieu » des lignes romaines. »

Julien, dans ce dernier combat, fut puissamment secondé par la valeur de ces mêmes Bataves que les champs de Stras-

(1) Trois cent cinquante-huit ans après J.-C.

bourg avaient vu fuir. Le jeune César les en avait punis, en leur faisant traverser le camp habillés en femme, et les Gaulois humiliés expièrent leur faiblesse par le courage qu'ils déployèrent contre les Francs.

Ce prince habile prouva dans cette circonstance à quel point il connaissait le caractère des Gaulois, dont l'honneur fut dans tous les siècles le plus puissant mobile. Le libérateur de la Gaule établit sa résidence à Paris. Ceux de ses ouvrages qui nous sont parvenus nous apprennent que Lutèce lui était chère; il se complaît à en décrire la position, à vanter la douceur de sa température, la fertilité de son sol, la salubrité de ses eaux. Il habitait un palais bâti sur le terrain qu'on nomme aujourd'hui *la Cité*. Lutèce était renfermée dans l'île qui porte ce nom : environnée de murailles, on y entrait des deux côtés par deux ponts défendus par des tours.

Le jeune César entreprit alors une guerre plus périlleuse que celle qu'il venait de terminer avec tant de succès; il attaqua les agens du fisc, et voulut soulager la Gaule du poids des impôts dont elle était

accablée. Le préfet du prétoire, Florentius, forcé de céder comme administrateur, se vengea comme délateur, il aigrit la défiance de l'empereur, alimenta sa haine par des calomnies; et Constance, écoutant des avis perfides qui flattaient ses passions, rappela près de lui Salluste, le plus dévoué, le plus utile et le plus vertueux des ministres de Julien. (1)

Ce jeune prince reprit encore les armes contre les Francs Chamaves; il les vainquit, et, après les avoir effrayés par sa victoire, il les soumit par sa générosité. Le roi des Chamaves pleurait la perte de son fils, tombé en captivité au commencement de la guerre; il le croyait mort : Julien l'offrit à ses regards, l'assura qu'il en avait pris soin comme s'il lui eût donné le jour, et le rendit à sa tendresse.

Tandis que ce prince inspirait à la Gaule un juste enthousiasme par ses exploits et par sa sagesse, les courtisans de Constance s'efforçaient d'atténuer ses triomphes et de ridiculiser son caractère; ils lui donnaient en raillant le nom de Victorin, pour rap-

(1) Trois cent cinquante-huit ans après J.-C.

peler au souvenir de Constance le nom du guerrier gaulois qui, sous le règne de Gallien, avait usurpé l'empire.

Constance prodigua à son neveu autant de reproches qu'il méritait d'éloges, lui ordonna de rétablir les impôts supprimés, et exigea qu'il suivît en tout les conseils de Florentius.

Julien ne se laissa pas plus vaincre par la cour que par les Allemands ; il répondit : « que l'empereur devait se trouver fort heu-» reux que des provinces qui s'étaient vues » si long-temps la proie des barbares et des » concussionnaires payassent si religieuse-» ment les taxes accoutumées ; la modéra-» tion, disait-il, ranimera la confiance, et » remplira le trésor ; la rigueur et l'injustice » exciteront le désespoir et produiront l'in-» digence. »

Ces remontrances l'emportèrent ; les vexations cessèrent. Julien se chargea lui-même, sans frais, du recouvrement des impôts ; son humanité lui attira l'affection des peuples ; ils payèrent les tributs avec zèle, sans contrainte, et sans attendre de sommation. Le jeune César prouva au tyran de l'empire que l'amour des

ples est la plus solide base de la puissance et de la richesse des trônes.

Le génie peut seul triompher de toutes les erreurs, mais non de l'envie; en l'éclairant, il l'enflamme : la Gaule heureuse, et Julien puissant, étaient deux tourmens pour Constance. Au risque de perdre une des plus belles parties de l'empire, il résolut d'enlever aux Gaulois et à son neveu tous leurs moyens de défense; en conséquence, sous prétexte de fortifier l'armée d'Asie, il donna l'ordre formel à Julien de lui envoyer les troupes qui composaient la force de son armée, c'est-à-dire les Hérules, les Bataves, et deux légions gauloises renommées par leur vaillance.

Décentius, ministre de Constance, fut chargé de porter et de faire exécuter ces ordres funestes. On lui adjoignit Lupicinius que Julien avait envoyé dans la Grande-Bretagne pour combattre les Pictes. Ce prince, voyant que sa perte était résolue, ne résista ni n'agit; le refus d'obéir l'aurait constitué en rébellion, l'obéissance le livrait sans défense ainsi que la Gaule aux barbares : sa prudence habile

confia sa destinée à l'affection des Gaulois, et ils ne trompèrent point son espérance.

Dès que les légions furent informées de l'ordre qui les appelait au fond de l'Orient, elles s'indignèrent de se voir exilées de leur patrie, comme si leurs exploits eussent été des crimes. « Nous allons donc, disaient-
» elles dans un écrit qui circulait dans tous
» les rangs de l'armée, exposer à une nou-
» velle captivité nos pères, nos femmes,
» nos enfans, dont le salut nous a coûté
» tant de sang. » Ces murmures décidèrent les officiers de l'empereur à presser l'exécution des ordres dont ils étaient chargés.

Malgré les représentations de Julien, ils commandèrent aux différens corps de se rassembler à Paris. Les légions gauloises obéissent; elles se mettent en marche, et leurs premiers pas ébranlent la Gaule. Tout le peuple s'alarme, toutes les cités gémissent; l'air retentit de plaintes et de cris. Chacun croit déjà voir les Francs et les Germains revenir altérés de vengeance et renouveler dans les provinces les désastres dont Julien venait à peine d'effacer les traces; les vieillards désolés, les femmes éperdues arrêtent les soldats, les en-

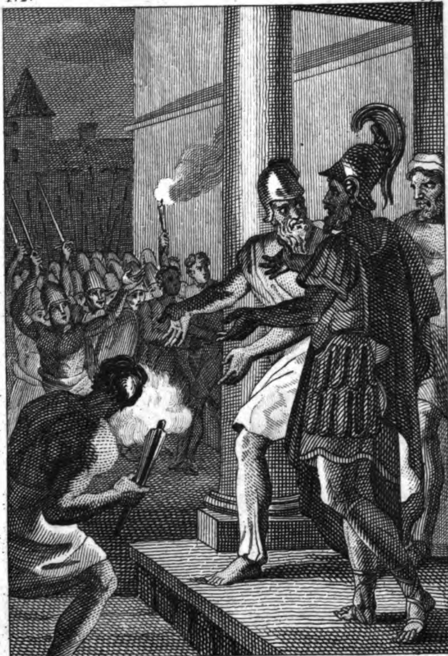
fans embrassent leurs genoux ; tous les conjurent de ne point les abandonner à la fureur des barbares.

Les légions indignées traversent lentement cette foule gémissante qui borde leur route ; la discipline contient encore leur courroux, mais il se lit dans leurs regards.

Julien vient les recevoir aux portes de la capitale ; après avoir rappelé leurs exploits et retracé leurs titres à la reconnaissance publique, « Soldats, leur dit-il, » nous devons obéir et non délibérer ; » vous allez combattre sous les yeux de » l'empereur : là, vos actions recevront » un digne prix de votre vaillance et pro- » portionné à la puissance du prince. Rési- » gnez-vous donc à un voyage dont le but » est la gloire. »

On écouta ces paroles en silence, et ce silence fut sans doute cette fois plus agréable à Julien que les vives acclamations qui répondaient ordinairement à ses harangues.

Jusque là ce prince, par la circonspection de sa conduite, n'avait donné à ses ennemis aucun prétexte pour l'accuser



Julien proclamé Empereur.

Mais alors, soit par affection, soit par un calcul que le succès seul pouvait justifier, il combla de présens les officiers, les principaux légionnaires, et rendit ainsi leur douleur plus vive et leur obéissance plus douteuse; enfin, au lieu de hâter leur départ, on leur permit vingt-quatre heures de séjour; ils les employèrent à se concerter; et ce temps si court leur suffit pour opérer une révolution dans l'empire.

Au milieu de la nuit, les soldats prennent les armes, et entourent en tumulte le palais du prince, qu'on nomma depuis le *palais des Thermes*; leurs cris redoublés proclament Julien Auguste, et demandent violemment sa présence.

(1) Julien, si l'on en croit son récit, ignorait tous ces mouvemens; réveillé en sursaut par ces acclamations séditieuses, il montre d'abord autant d'incertitude que de surprise, consulte Jupiter qu'il adorait alors en secret, et résiste quelque temps aux signes favorables qu'il croit lire dans les cieux. Son hésitation augmente l'ar-

(1) Trois cent soixante ans après J.-C.

deur des soldats rebelles, ils enfoncent enfin les portes du palais, y pénètrent le glaive à la main, et forcent le prince à les suivre dans le camp.

Là, de toutes parts, les Gaulois le pressent d'accepter la couronne. Julien, les yeux remplis de larmes feintes ou véritables, les conjure vainement de ne point souiller leurs victoires par une rébellion. « J'espère, dit-il, vous satis-
» faire sans déchirer l'état par une guerre
» civile ; et puisque vous ne voulez point
» consentir à vous éloigner de votre patrie,
» retournez dans vos quartiers. Fiez-vous
» à ma foi, vous ne franchirez pas les
» Alpes. Je prendrai votre défense près de
» l'empereur. Sa justice punirait votre ré-
» volte, sa bonté écoutera vos remon-
» trances. »

Ces paroles, au lieu de calmer les esprits, les embrasent; l'amour se change en colère, les murmures en menaces. Julien cède; on l'élève sur un pavois; le collier d'un officier, noble prix du courage, lui sert de diadême, et le nouvel Auguste, vaincu et couronné, récompense la révolte dont il profite, en distribuant cinq

pièces d'or et une livre d'argent à chaque soldat.

Si le nouvel Auguste avait montré une prudente hésitation avant de s'emparer du pouvoir suprême, il déploya pour s'y maintenir toute la force et l'activité de son caractère. Après avoir vainement cherché à obtenir de Constance son consentement au partage de l'empire, il réunit contre lui toutes les forces de la Gaule, et l'affection des peuples le seconda tellement que bientôt il se vit en état non-seulement de se défendre, mais d'attaquer.

Constance, dans l'espoir d'occuper par une diversion ce rival redoutable, prit le parti honteux d'exciter les Allemands à tenter une nouvelle invasion dans les Gaules ; mais il ne retira de cette trahison que la honte qui flétrit la mémoire de tous ceux qui appellent dans leurs états les armes étrangères.

(1) Julien vainquit encore les Allemands, et, marchant ensuite le long du Danube avec une célérité digne du nom de César qu'il portait, il arriva en Thrace, lorsque

(1) Trois cent soixante-un ans après J.-C.

son ennemi le croyait encore dans les Gaules. Constance rassemblait alors près d'Antioche toutes les forces de l'Orient, mais la mort qui le frappa termina heureusement la guerre civile, et rendit sans combat l'heureux Julien maître paisible de tout l'empire.

Le règne de ce prince fut glorieux, mais court; les humiliations, car on ne peut pas dire précisément la persécution, qu'il fit éprouver aux Chrétiens, furent la seule tache de sa vie illustre. La passion de la gloire et le désir de réparer l'honneur des armes romaines le conduisirent au-delà de l'Euphrate. Il vainquit les Perses; mais, trop ardent à les poursuivre, il se vit bientôt, comme Crassus et comme Antoine, environné d'une foule d'ennemis dans des plaines arides, et menacé par la famine d'une destruction totale; il ne fit pas moins éclater de courage dans ses revers que dans ses triomphes; la victoire illustra sa retraite: (1) dans un dernier combat, blessé mortellement, ses derniers regards virent fuir les Perses; il périt en héros et en philosophe.

(1) Trois cent soixante-trois ans après J.-C.

Pendant son règne, quoiqu'il fût aux extrémités de l'Orient, la terreur de son nom contint les Allemands et les Francs ; et la Gaule, qui pleurait sa mort, dut encore quelques années de calme au souvenir de ses trophées et au respect porté à son ombre.

Jovien son successeur donna le gouvernement des Gaules à Lucilien son beau-père ; l'affection des Gaulois pour Julien était encore si forte chez ce peuple qui lui avait dû sa délivrance, que son nom seul excita une révolte générale. Un agent du fisc, accusé d'infidélité par Lucilien, persuada aux soldats gaulois que Julien vivait encore et que Jovien était un rebelle ; ils coururent aux armes, Lucilien fut massacré. Valentinien, depuis empereur, échappa à la mort par la fuite, courut en Asie, et dut peut-être son élévation à ce péril passager. Le temps put seul éclairer les Gaulois sur leur erreur, et les ramener à la soumission.

Jovien ne régna qu'une année. (1) Valentinien, qui le remplaça, céda l'Orient

(1) Trois cent soixante-cinq ans après J.-C.

à son frère Valens, se chargea de gouverner l'Occident, et, après être resté quelque temps à Milan, fixa sa résidence dans les Gaules qu'on regardait alors comme la principale force de l'empire, et comme la barrière la plus importante à sa conservation.

Depuis quelque temps les Romains avaient contracté la honteuse habitude de payer aux peuples barbares un tribut mal déguisé sous le nom de présent annuel. Le préfet des offices, homme impérieux et brutal, négligea d'envoyer aux Allemands les sommes réglées par le dernier traité, et il accompagna d'injures le refus de satisfaire à leurs réclamations; ils prirent les armes, passèrent le Rhin, et recommencèrent leurs dévastations.

Valentinien, qui se trouvait alors à Paris, fit réparer les forteresses de la frontière, et ordonna dans toutes les provinces de nombreuses levées. Pour rendre cette opération plus prompte et plus régulière, l'empereur jugea convenable de faire une nouvelle division du territoire gaulois. Auguste l'avait partagé en six provinces, ce qui donnait trop de puissance aux gou-

verneurs. Valentinien porta le nombre des provinces jusqu'à quatorze, et depuis son fils Gratien en ajouta trois autres.

Cette division en dix-sept provinces dura jusqu'au temps de la conquête des Francs. Ces dix-sept provinces étaient les quatre Lyonnaises, les deux Belgiques, les deux Germanies, la Séquanie, les Alpes grecques et pennines, la Viennoise, les deux Aquitaines, la Novempopulanie, lés deux Narbonnaises et les Alpes maritimes. L'église chrétienne se conforma pour l'établissement des métropoles à cette division.

La Gaule ainsi partagée conservait encore plus que toute autre partie de l'empire des vestiges de l'antique liberté; chaque cité était administrée par un sénat supérieur, composé de membres tirés des familles patriciennes, et les différentes villes ou bourgs compris dans le territoire de chaque cité avaient un conseil municipal formé d'hommes libres, propriétaires, issus de familles qu'on appelait curiales. Ces conseils se nommaient quelquefois sénat inférieur.

Indépendamment des légions levées d'après les décrets impériaux pour la défense

de la Gaule, chaque cité avait ses propres troupes, et nous avons vu dans les guerres de Vitellius, de Civilis, de Sévère, qu'il est souvent fait mention des cohortes auxiliaires que les cités gauloises envoyaient aux armées romaines. Lorsque Sabinus usurpa l'empire, il combattit à la tête des troupes de la cité des Eduens.

Souvent on rassemblait sous la présidence du préfet du prétoire ou de son vicaire les députés de toutes les cités de la Gaule ; on y réglait les affaires intérieures : le préfet du prétoire, chargé du gouvernement général de l'Espagne, des Gaules et de la Bretagne, était remplacé, dans chacun de ces pays, par un vicaire sous l'autorité duquel des ducs et des comtes commandaient et rendaient la justice dans chaque cité. Les légions marchaient sous les ordres de deux maîtres de la milice, et le pouvoir de ces chefs militaires affaiblit graduellement celui des magistrats civils.

Quatre questeurs étaient chargés du recouvrement des impôts. Ainsi les agens du prince administraient tout ce qui concernait l'intérêt général de l'empire ; mais les intérêts locaux restaient confiés à la li-

bre administration des sénateurs gaulois et des décurions des villes. On réglait les affaires ecclésiastiques dans les assemblées fréquentes du clergé. Chaque ville, indépendamment des familles patriciennes et curiales, contenait encore une autre sorte d'hommes libres : c'étaient les artisans, pour la plupart tirés de la servitude par l'affranchissement. Le reste de la population vivait dans l'esclavage.

Il existait alors dans la Gaule deux classes de serfs ; les uns, tout-à-fait esclaves, habitaient la maison de leur maître, et ne possédaient rien; les autres, beaucoup plus nombreux, cultivaient des terrains qu'ils tenaient à charge de payer un tribut, et auquel leur personne restait attachée : ils ne pouvaient ni aliéner ni quitter le sol qu'ils labouraient : jusqu'à nos jours ce servage a été connu sous le nom de servage de la glèbe.

Lorsque les cités de la Gaule se trouvaient opprimées par la tyrannie des commandans militaires, et lésées par les magistrats civils dans leurs droits, dans leurs biens individuels ou communaux, elles envoyaient des députés pour porter leurs

plaintes au sénat de Rome. Ce corps illustre, après avoir perdu la plupart de ses droits, conservait toujours l'usage antique et glorieux du patronage. Chaque peuple comptait ses patrons dans le sénat, et peu de temps même avant la conquête de Clovis, on vit, suivant le récit de Sidonius Apollinaris, les députés et les patrons de la Gaule poursuivre devant le sénat le préfet du prétoire, Amandus, qui fut dégradé et condamné à mort.

Valentinien, habile général, prince juste pour les peuples, mais cruel et terrible pour les grands, maintint pendant son règne les lois en vigueur. Sa sévérité prévint les factions; il persécuta d'abord les païens, mais depuis, par une sage tolérance, il rétablit la paix des cultes; son courage repoussa les barbares, et il aurait mérité l'honneur d'être compté au nombre des plus grands empereurs, si sa violence et les actes cruels de ses ministres n'eussent souillé sa gloire par quelques taches ineffaçables.

Au moment où l'empereur se disposait à marcher sur le Rhin, il apprit qu'une révolution éclatait dans l'Orient, et que Procope, soutenu par deux cohortes gau-

loises, venait de s'emparer de Constantinople; dans le même temps d'autres troubles agitaient l'Illyrie. Valentinien, incertain du parti qu'il devait prendre, était appelé par son frère dans l'Orient; mais les députés réunis de toutes les cités gauloises le conjurant de ne pas les abandonner à la fureur des barbares, il laissa la fortune décider du sort de l'Asie, et ne s'occupa plus qu'à défendre la Gaule.

Bientôt ses inquiétudes furent dissipées par un message de son frère Valens, qui lui envoya la tête de Procope vaincu, détrôné et poignardé (1). Cependant les Allemands commencèrent la guerre par des succès; les comtes Severien et Charieton, chefs d'un corps d'armée romaine, furent battus par les barbares, et périrent dans le combat; la fuite de la cavalerie batave avait été la cause de cette défaite. L'empereur irrité condamna à l'esclavage tous ceux qui avaient fui; mais il leur pardonna ensuite, après leur avoir fait jurer qu'ils répareraient leur honte. Les Allemands vainqueurs se livraient en désordre

(1) Trois cent soixante-trois ans après J.-C.

au pillage et à la débauche ; Jovin, lieutenant de l'empereur, marcha contre eux, les surprit près de Châlons et les tailla en pièces. Leur roi fut pendu par les soldats romains, dont les chefs ne purent contenir la furie.

Cette victoire effraya la Germanie et ramena la sécurité dans les Gaules ; mais elle fut un moment troublée par une maladie grave de Valentinien. Déjà l'ambition armait quelques personnagés puissans qui aspiraient à lui succéder, lorsque le rétablissement de l'empereur fit cesser ces agitations.

(1) Valentinien, pour enlever toute espérance aux factieux, rassembla ses légions dans une plaine près d'Amiens, et fit proclamer par elles son fils Gratien, Auguste. Lorsque cet enfant fut couronné, l'empereur lui dit en présence de l'armée qui l'entourait : « Le suffrage des soldats et la » volonté de votre père sont les auspices » heureux sous lesquels vous montez au » trône. Montrez-vous digne de soutenir » le poids de l'empire ; apprenez à fran-

(1) Trois cent soixante-sept ans après J.-C.

» chir sans crainte, en présence des bar-
» bares, les glaces du Rhin et du Danube.
» Animez vos soldats en marchant à leur
» tête; épargnez leur sang avec prudence;
» versez le vôtre avec courage pour les
» défendre, et regardez tous les biens et
» tous les maux du peuple comme s'ils vous
» étaient personnels : le reste de ma vie
» sera consacré à former la vôtre. Vous,
» guerriers, dont la vaillance est le plus
» ferme rempart de l'empire, attachez-vous
» à ce jeune prince qui se fie à votre fidé-
» lité, et qui va croître à l'ombre de vos
» lauriers. »

L'empereur, qui se chargeait du soin de fortifier par ses leçons et par ses exemples le courage de son fils, choisit pour éclairer son esprit un Gaulois illustre, Ausonne, né à Bordeaux, orateur éloquent, poète harmonieux, et que ses talens élevèrent dans la suite au consulat.

La victoire accompagna constamment les armes de Valentinien et de ses généraux. Théodose, père de celui qui parvint à l'empire, délivra la Grande-Bretagne des incursions des Pictes; il vainquit ensuite les Saxons et les Francs, dont les flottes inf

taient les côtes de la Gaule et de la Grande-Bretagne. Valentinien conduisit encore lui-même une armée contre les Allemands qui voulaient démolir les forteresses construites par ses ordres pour défendre la frontière. Au moment où ce prince s'efforçait de s'emparer d'une montagne sur laquelle les ennemis s'étaient retranchés, il fut entouré par eux, et ne dut son salut qu'à son intrépidité ; elle enflamma le courage des Gaulois et des Romains, et lui valut la victoire.

(1) Dans ce temps, les Bourguignons commençaient à s'acquérir une formidable renommée. Ces peuples, issus des Vandales, habitèrent long-temps les rives de la Warta et de la Vistule. Chassés par les Gépides, ils furent vaincus par Aurélien et par Probus ; marchant ensuite vers le Rhin, ils se joignirent aux Allemands pour envahir la Gaule. Maximien Hercule les repoussa, et pour se dédommager du peu de succès de cette expédition, ils enlevèrent aux Allemands, leurs alliés, une partie de leurs possessions et s'y fixèrent.

(1) Trois cent soixante-treize ans après J.-C.

De là une violente haine divisa les deux nations, et les rives de la Sala devinrent le théâtre de leurs combats perpétuels.

Ce peuple, commandé par un chef sans pouvoir, sous le titre de *Heindinas*, et gouverné réellement par un pontife qu'ils appelaient *Sinistus*, dont l'autorité n'avait pas de bornes, sollicita l'alliance des Romains; Valentinien accueillit leur demande dans l'espoir de se servir de leurs armes contre les Allemands.

Une fable répandue en Germanie faisait croire aux Bourguignons qu'ils devaient leur origine à quelques garnisons romaines abandonnées en Allemagne par les successeurs d'Auguste, et que leur nom venait de l'usage anciennement établi chez eux de vivre dans des maisons réunies, qu'ils appelaient *Bourgs*. Valentinien flatta leur orgueil pour exciter leur zèle. Rassemblés par ses ordres, ils parurent sur les bords du Rhin au nombre de quatre-vingt mille hommes. Cette armée ne semblait pas moins dangereuse aux Gaulois qu'aux Allemands. L'empereur, effrayé de leurs forces, viola le traité qu'il avait conclu avec eux, et ne leur donna ni vivres ni secours. Indignés

de cette infraction à la foi jurée, ils ravagèrent les frontières de la Gaule, ainsi que le territoire des Allemands, et devinrent dès ce moment les ennemis implacables d'un empire dont ils hâtèrent peu de temps après le démembrement.

La fin du règne de Valentinien fut troublée par de continuelles révoltes; ses armes les comprimaient, mais ses rigueurs les faisaient renaître. La Gaule, défendue par son courage contre les barbares, gémissait sous la tyrannie de ses ministres, et la violence de ses arrêts démentit trop souvent la sagesse de ses lois; sa politique même, en voulant s'assurer un repos passager, devint aussi funeste à la Gaule que l'aurait été une sanglante défaite. Il céda des terres en Alsace à ces mêmes Bourguignons qui, moins d'un siècle après, se rendirent maîtres du pays où on les avait reçus comme tributaires.

L'empereur ayant pacifié la Bretagne, vaincu les Allemands, appaisé les Bourguignons, et chargé Théodose de rétablir l'ordre dans l'Afrique soulevée, s'éloigna des Gaules pour n'y plus revenir et porta ses armes en Pannonie contre les Quades.

Là il mourut d'un coup de sang à la suite d'un accès de colère ; la même violence qui avait souillé son règne termina sa vie.

(1) Son fils Gratien, l'espoir des Gaules, lui succéda ; et son instituteur Ausonne devint encore plus illustre par les vertus de son élève que par ses propres talens.

Le nouvel empereur apprit à Trèves la mort de son père et la révolte de l'armée de Pannonie qui avait revêtu de la pourpre son jeune frère Valentinien II. Gratien, plus occupé du repos public que de sa grandeur personnelle, confirma cette élection et partagea le trône qu'il n'aurait pu conserver seul qu'en exposant l'empire au malheur d'une guerre civile. Il se montra par cette modération digne du vertueux saint Ambroise qui avait formé son cœur comme Ausonne avait formé son esprit.

Sous son règne trop court, la Gaule fut soulagée du poids des impôts ; les proscrits y rentrèrent ; les délateurs en sortirent ; on vit renaître partout la sécurité ; la justice remplaça la force, et on vit succéder l'amour à la crainte.

(1) Trois cent soixante-quinze ans après J.-C.

(1) Gratien prouva bientôt que s'il différait de son père par sa douceur, il lui ressemblait par son courage. Les Allemands avaient repris les armes; Gratien marcha contre eux, et, secondé par le vaillant Mellobaude, roi des Francs et commandant de sa garde, il remporta sur les Germains une victoire complète. Dans cette bataille, livrée près de Colmar, Priarius, roi des Allemands, se donna la mort pour échapper au ressentiment de son peuple qui pardonnait rarement à ses chefs la honte d'une défaite.

Tandis que l'Occident voyait ce jeune prince illustrer les armes romaines, l'Orient, ouvert aux barbares, s'écroulait sous le sceptre de Valens, monarque aussi méprisé de ses ennemis que haï de ses sujets. Les Goths dont la puissance s'était étendue par les exploits de leur prince Hermanric des rives de la Baltique à celle du Pont-Euxin, venaient d'être vaincus et poursuivis par les Huns, peuple barbare sorti du fond de la Scythie : Les Goths, arrivés en foule sur les bords du Danube,

(1) Trois cent soixante-dix-sept ans après J.-C.

avaient demandé un asile et des terres à l'empereur d'Orient ; Valens, n'osant les combattre et craignant de les accueillir, les trompa par de fausses promesses, excita leur vengeance, défendit faiblement contre eux la Grèce et la Thrace, et périt enfin dans une bataille qu'il leur livra près d'Andrinople. Aussi présomptueux qu'inexpérimenté, il s'était hâté de combattre dans la crainte de partager l'honneur d'une victoire avec Gratien qui amenait à son secours les armées d'Occident.

La défaite d'Andrinople, aussi funeste pour les Romains que celle de Cannes, eut à peu près les mêmes résultats ; les vainqueurs ravagèrent l'empire, mais ils échouèrent devant les murs de la capitale et ne purent s'emparer de Constantinople.

Gratien, après avoir une seconde fois vaincu les Allemands, arriva en Thrace à la tête de ses légions triomphantes, et rassembla les débris de l'armée vaincue.

Par ses ordres un nouveau Scipion, le jeune Théodose, fils du guerrier célèbre qui avait défendu la Gaule, soumis l'Écosse et pacifié l'Afrique, ranima le courage des légions de l'Orient, marcha contre les Goths,

les tailla en pièces et les poursuivit au-delà du Danube. Son père était mort victime de la jalousie de Valentinien et de la cruauté de ses ministres. Gratien, réparant l'injustice commise envers le père et récompensant les exploits du fils, donna le trône d'Orient à Théodose. Par ce partage avec un héros, Gratien retarda de plusieurs siècles la chute de l'empire.

Les hommes trop séduits par les illusions de la gloire et de la puissance prodiguent les louanges à l'ambition couronnée de succès, et en sont trop avares pour la sagesse; l'histoire ne donne point assez d'éloges à un jeune empereur qui sut, à vingt ans, sacrifier son intérêt à l'intérêt général, l'ambition à la vertu, et sa famille à l'Etat.

Gratien, retournant dans l'Occident, défit en chemin les Quades et d'autres peuples barbares; après quelque séjour à Milan, une nouvelle invasion des Allemands le rappela dans les Gaules; il les repoussa et, pour les contenir, s'établit à Trèves.

Ce jeune empereur, entraîné par les conseils de saint Ambroise, défendit dans tout l'empire et dans Rome le même culte des

idoles que jusque-là ses prédécesseurs avaient plus ou moins toléré : la ville de Mars vit renverser l'autel de la victoire. Gratien refusa le sacerdoce que, par égard pour les païens, les princes n'avaient pas osé dédaigner. On lui prédit qu'un autre grand pontife ne tarderait pas à le punir de ce refus. En effet la proscription de l'ancien culte pour lequel une grande partie des peuples conservait encore une vénération secrète, lui suscita partout et particulièrement dans la Gaule ainsi que dans la Bretagne une foule d'ennemis.

Clémens Maximus, partisan zélé du paganisme, se trouvait alors à la tête de plusieurs légions envoyées par Gratien en Bretagne ; il les souleva, les ramena dans la Gaule et persuada aux Gaulois que Théodose appuyait sa rébellion ; les suffrages des troupes et des cités le proclamèrent empereur.

Gratien s'avança pour le combattre et le rencontra à peu de distance de Paris. La défection de Mellobaude avec ses Francs et celle de la cavalerie africaine contraignirent Gratien à fuir. Ce prince qui na-

guère disposait de l'empire du monde, ne garda auprès de lui dans ce désastre que trois cents hommes : Ceux-ci restèrent même peu de jours fidèles au malheur, et l'empereur vaincu erra seul, sans secours et sans asile, dans cette Gaule défendue par son courage et pacifiée par sa bonté. Il périt près de Lyon par le glaive d'un ennemi ou par le poignard d'un sujet ingrat.

Maxime régna quelque temps sans obstacle en Bretagne, en Espagne et dans la Gaule ; bientôt, méprisant l'enfance du jeune Valentinien, il menaça l'Italie, franchit les Alpes, parut aux portes de Milan, s'en empara, entra triomphant dans Rome et releva les autels de Mars. Valentinien courut chercher un asile dans l'Orient ; Théodose prit sa défense et marcha contre l'usurpateur.

A cette époque de décadence on ne voyait presque plus de Romains dans les armées romaines, et au milieu de cette lutte qui armait la moitié du monde contre l'autre, le trône de Rome n'était attaqué et défendu que par des barbares.

L'armée de Maxime n'était formée que

de Germains et de Gaulois. Les Huns, les Alains et les Goths composaient en grande partie les forces de celle de Théodose. Une bataille sanglante qui dura depuis le point du jour jusqu'à la nuit sur les rives de la Save, décida le sort des deux empires et des deux cultes. Maxime vaincu prit la fuite ; atteint aux portes d'Aquilée, il perdit la couronne et la vie.

(1) Arbogaste, Franc de nation, parvenu dans l'armée de Théodose à une grande fortune par un grand courage, poursuivit les restes de l'armée d'Occident et termina la guerre civile en tuant le fils de Maxime.

Théodose, vainqueur, proscrivit le paganisme, et força son jeune collègue Valentinien d'abjurer la secte arienne dont sa mère et lui avaient embrassé la cause.

Ce jeune prince, ainsi rétabli sur le trône d'Occident, laissa régner sous son nom l'ambitieux Arbogaste, qui écarta les Romains de tous les emplois pour les prodiguer sans mesure aux Francs et aux Allemands qui lui étaient dévoués.

(1) Trois cent quatre-vingt douze ans après J.-C.

L'empereur, entouré d'une garde étrangère, s'aperçut tardivement que, par sa faiblesse, son diadême était devenu une chaîne et son palais une prison. Captif au milieu de la Gaule, il tenta vainement de ressaisir son autorité; rassemblant autour de lui une cour peuplée de lâches ou de traîtres, il appelle en sa présence l'orgueilleux Arbogaste, l'accable de reproches et lui lit l'ordre de sa destitution. Le guerrier rebelle sourit avec dédain et foule aux pieds l'arrêt impérial. Valentinien, irrité, tire son glaive; on le lui arrache; le fier Arbogaste, après l'avoir désarmé, l'enferme, le fait étrangler, méprise le trône romain sur lequel on le presse de monter, et y place un rhéteur, Eugène, qui le servait comme secrétaire. Ainsi, pour la première fois, la Gaule se trouva sous l'empire des Francs (1).

Avant de souiller par un crime l'élévation où sa vaillance l'avait porté, Arbogaste s'était attiré le respect et la reconnaissance de la Gaule en la défendant avec

(1) Trois cent quatre-vingt-douze ans après J.-C.

valeur contre les Allemands, et même contre quelques tribus de Francs qui ravageaient les rives du Rhin. (1) Marcomir et Sunnon, princes ou chefs de ces tribus, furent vaincus par lui, et ses armes dévastèrent le territoire des Chamaves et des Bructères ; mais sa fortune ne put résister au génie de Théodose. L'empereur d'Orient l'attaqua, le vainquit, et termina par un supplice le régne éphémère de son vassal couronné. Arbogaste évita le même sort en se poignardant. Ainsi l'heureux Théodose resta seul maître des deux empires.

Ce prince, célèbre par ses lois comme par ses victoires, fut le dernier rayon de la gloire romaine, et la lueur passagère qu'il répandit, ne fit qu'éclairer l'abîme dans lequel les fils de ce monarque se précipitèrent avec le monde entier.

(1) Trois cent quatre-vingt-dix-sept ans après J.-C.

## CHAPITRE TROISIÈME.

INVASION DES BARBARES DANS LES GAULES; DÉMEMBREMENT DE L'EMPIRE; ÉTABLISSEMENT DES VISIGOTHS, DES BOURGUIGNONS ET DES FRANCS DANS LES GAULES; CHUTE DE ROME; CONQUÊTE DES ARMORIQUES PAR CLOVIS; FIN DE L'HISTOIRE DES GAULES.

Le colosse romain, usé par le temps, corrompu par le luxe, amolli par la servitude, tomba en poudre dès que le génie de Théodose eût cessé de le soutenir. Autrefois, lorsqu'on voulut faire sortir du Capitole les statues des dieux, celle de la Jeunesse, dit-on, et le dieu Therme, résistèrent et demeurèrent immobiles. Mais lorsque Théodose, arrachant ces mêmes dieux du Panthéon, traîna dans Rome, à la suite de son char de triomphe, ces mêmes divinités, tous les derniers symboles de la vigueur et de la gloire de Rome disparurent. L'idolâtrie, rendant son dernier oracle, parut alors annoncer la chute

de l'empire, au bruit de ces statues brisées, de *Mars* anéanti, du *Therme* démoli, de la *Fortune* en débris, et de l'autel de la Victoire renversé.

Des présages plus certains rendaient ce grand désastre évident aux yeux de la raison : tandis que cet empire immense, gouverné par de faibles despotes, par de lâches eunuques, par des patriciens corrompus, dépeuplé par le luxe, opprimé par le fisc, déchiré par les discordes religieuses, comptait plus de monastères que de forteresses, plus de domestiques que de citoyens, plus d'ermites et de moines que de guerriers, n'opposait à ses ennemis que des légions composées d'étrangers; une foule innombrable de barbares, se rassemblant depuis les frontières de la Chine jusqu'aux rivages du Pont-Euxin, de la mer du Nord, du Danube et du Rhin, se préparait à fondre en masse sur l'Occident, à détruire la civilisation du monde, et à plonger dans les ténèbres de la barbarie la Grèce, l'Italie, l'Afrique, l'Espagne et la Gaule.

C'était un nouveau monde dans sa vigueur, se précipitant sur l'ancien mond

dans sa décrépitude; c'était l'ordre attaqué de toutes parts par le chaos, c'était le jour tombant menacé par les ombres croissantes et gigantesques de la nuit.

Depuis long-temps la science militaire avait seule suppléé au courage, résisté au nombre, et retardé la décadence; mais les empereurs, par une imprévoyante politique, formant à l'art de la guerre les hordes barbares, et confiant leur défense aux chefs les plus distingués de ces tribus, il ne fut plus possible à Rome de résister à ces héros sauvages, qu'elle même venait d'instruire dans l'art de vaincre.

Les deux fils de Théodose, incapables par leur faiblesse de soutenir le fardeau qu'un grand homme déposait dans leurs débiles mains, ne surent ni le porter ni le défendre. Ce fut sous leur règne honteux qu'on vit la Grèce dévastée, l'Italie conquise, Rome saccagée, et la Gaule en proie aux fureurs des Bourguignons, des Vandales, des Francs, des Alains, des Visigoths.

La fortune prolongea quelque temps encore les débris de la puissance romaine dans l'Orient, malgré l'inepte tyrannie des

princes qui le gouvernaient. La politique éclairée du monarque des Goths laissa aussi, pendant plusieurs années, quelqu'ombre d'existence à Rome ; mais la Gaule malheureuse fut livrée sans défense à la rage des barbares qui déchiraient son sein, et qui se disputaient ses débris.

Pour mieux juger l'excès des malheurs qu'elle éprouva, il est utile de connaître le dégré de civilisation et de prospérité auquel elle se trouvait élevée, lorsqu'un déluge de barbares détruisit en peu de jours l'ouvrage de quatre siècles.

Du temps de César, on comptait dans la Gaule trois millions de combattans ; ce qui doit faire supposer que la population entière montait à neuf ou dix millions d'individus. Cette population, depuis la conquête, dut probablement doubler par les progrès de la civilisation, de la culture, de l'industrie, et par la sécurité que lui donnait la protection de Rome. Si les frontières du nord et de l'est éprouvaient de temps en temps les maux de la guerre, l'ouest, le midi et l'intérieur vivaient dans une paix profonde. Dans le temps de Vespasien nous avons vu, par la réponse des

Trévirois aux Bructères, que des liens nombreux avaient déjà uni et confondu les familles romaines et gauloises.

La Gaule, couverte de cités populeuses, était ornée de riches palais, de maisons opulentes, de temples magnifiques; des routes superbes facilitaient partout les communications; on voyait dans toutes les provinces fleurir un grand nombre d'écoles et d'académies illustrées par des talens célèbres. Le luxe de Rome, répandu dans la Gaule, rassemblait dans de vastes cirques toutes les productions des arts; on y représentait les chefs-d'œuvre de la Grèce et de l'Italie; les patriciens gaulois remplissaient le sénat de Rome; plusieurs princes, nés dans la Gaule, portèrent le sceptre impérial; et l'un d'eux, Antonin, donna par ses vertus son nom à son siècle.

La philosophie, les arts, les talens qui depuis firent, dans cet heureux pays, de si rapides progrès, n'y semblaient pas même tout-à-fait étrangers lorsque Rome, triomphante des Gaulois, les nommait encore barbares. Gniphon, célèbre grammairien qui avait enseigné la rhétorique à César, était né dans la Gaule: Cicéron ra-

conte qu'il avait assisté à ses leçons. Le druide Divitiac mérita, par son instruction autant que par son caractère, l'amitié de ce même Cicéron. Caton disait que les Gaulois excellaient dans deux arts, la guerre et l'éloquence. Cette assertion paraît justifiée par les discours que César place dans la bouche de Vercingétorix et de plusieurs autres chefs gaulois. Quintilien appelait Julius Florus le prince de l'éloquence ; le philosophe gaulois, Favorin, obtint dans l'esprit d'Adrien une estime qui survécut à son crédit. Les poètes Pétrone, Ausonne, Sidonius Apollinaris, illustrèrent leur patrie dans différens siècles.

On citait avec honneur, comme historiens, Trogue Pompée, Sulpice-Sévére ; Salvien et Cassien, nés dans la Gaule, furent comptés parmi les plus savans jurisconsultes ; on décora Toulouse du nom de ville de Pallas. L'éloquence de la chaire et les fastes de l'église ont immortalisé les noms de saint Ambroise, de saint Hilaire, de saint Paulin, de saint Prosper, d'Alcime, d'Avitus et de Grégoire de Tours.

Les dieux des Romains occupèrent, peu

de temps dans la Gaule, la place qu'ils avaient usurpée sur les dieux gaulois; leur triomphe même n'y fut qu'apparent et partiel. Vainement l'empereur Claude proscrivit le culte druidique : il régna longtemps dans les forêts et dans les campagnes; les villes seules et les riches qui les habitaient, se soumirent à la religion du vainqueur. Ceux des Druides qui écoutaient plus la voix de l'ambition que celle de leur conscience, donnèrent à leurs divinités les noms de celles qu'on adorait à Rome, et ils se décorèrent du sacerdoce romain, qui les maintint ainsi en dignité et en puissance; les autres, se réfugiant dans leurs bois sacrés, conservèrent longtemps, sur le bas peuple, leur ancienne influence; nous avons vu avec quelle ardeur leur fanatisme seconda les efforts de Civilis pour soulever la Gaule contre les Romains.

Dès le second siècle de l'ère chrétienne, le culte de l'évangile s'était déjà répandu dans la Gaule; les chrétiens y éprouvèrent, l'an 177, une première persécution que la vertu de Marc-Aurèle fit cesser. Mais, si l'on en croit Grégoire de Tours, le chris-

tianisme ne fut véritablement établi dans ces contrées que vers l'an 250, à l'époque où Toulouse eut pour évêque saint Saturnin, que le même Grégoire de Tours regarde comme l'apôtre de la Gaule. Cependant, selon l'opinion générale, saint Denys y porta le premier les lumières de la foi.

Au reste, chaque cité attribuait cet honneur au saint qu'elle révérait le plus : Lyon le décernait à saint Pothin ; Arles à Trophime ; Clermont à Austrémonius ; Tours à Gatien ; Limoges à Martial.

Comme dans ces premiers temps, le peuple choisissait ses évêques, et ne donnait ses suffrages qu'aux hommes dont le caractère répondait à la difficulté des circonstances ; tous ces pontifes firent respecter leur courage autant que leur sainteté, et ils s'assurèrent par leurs vertus un pouvoir plus durable et plus étendu que celui des Druides, qui ne le devaient qu'à leur redoutable et sanguinaire superstition.

Tous ces pontifes méritèrent, par la simplicité de leurs mœurs et par la sagesse de leur conduite, une juste vénération ; Mais, dès que cessant d'être persécutés, ils devinrent puissans et quelquefois per-

sécuteurs, l'ambition corrompit les mœurs du plus grand nombre; l'ignorance fit dégénérer le culte en superstition; plusieurs s'écartèrent de la route de l'évangile pour suivre celle de la fortune, et la discorde, excitée par les passions des sectes, troubla la paix de l'Occident comme elle avait détruit celle de l'Orient: une partie même de la Gaule devint arienne.

Cependant plusieurs évêques célèbres, tel que saint Hilaire, opposèrent un courage inébranlable aux erreurs, aux dissentions religieuses, et ne montrèrent pas moins de fermeté dans leur résistance aux farouches tyrans qui opprimaient la Gaule. Heureux! si toujours leur zèle, contenu dans de justes bornes, ne fut pas tombé dans des excès de fanatisme que leurs successeurs n'imitèrent que trop souvent; mais, en parcourant nos annales, nous aurons fréquemment à déplorer des fureurs qu'on ne peut nommer religieuses, puisque la religion les désavoue, et qu'il faut bien appeler sacerdotales, puisque les prêtres s'en souillèrent et ne rougirent point d'imiter, dans leurs cruautés, les tyrans idolâtres qui s'étaient flétris en persécutant les chrétiens.

Malgré la sévérité des empereurs, la puissance des évêques et la rigueur des lois, l'idolâtrie comptait encore au cinquième siècle, dans la Gaule, un grand nombre de partisans. Au lieu de se borner à opposer la lumière à l'erreur, beaucoup de prêtres voulurent détruire une superstition par l'autre, et des fables anciennes par des fables nouvelles. Grégoire de Tours raconte que, de son temps, « les prières de l'évêque » d'Autun, Sulpicius, firent tomber de son » char la statue de Bérécynthie qu'on pro- » menait, et rendirent immobiles les bœufs » qui la traînaient. »

La Gaule devenue chrétienne contenait, sous le règne de Théodose, dix-sept métropoles et cent quinze évêchés. Depuis Constantin, les empereurs avaient donné successivement un grand nombre de terres à ces églises; les lois impériales, effaçant les limites salutaires qui devaient séparer le pouvoir spirituel de la puissance temporelle, accordèrent aux criminels un asile dans les temples, conférèrent aux évêques la tutelle des veuves et des orphelins, et leur concédèrent enfin le droit dangereux de réformer les jugemens des tribunaux. Par là,

le clergé, détournant ses yeux du ciel pour les fixer sur la terre, ne fut que trop entraîné à s'enrichir et à dominer. Quelques vénérables prélats, préférant la pauvreté au luxe, et l'humilité à la puissance, ne s'occupèrent, il est vrai, que du soin d'adoucir les mœurs barbares de leur siècle, et de conserver quelques rayons de lumières au milieu des ténèbres; mais le plus grand nombre, marchant sur les traces des Druides, ne songea qu'à faire du sacerdoce, le premier, le plus opulent et le plus puissant ordre de l'état.

A l'époque où les fils de Théodose montèrent sur le trône, chaque évêque, dans la Gaule, était déjà considéré comme le chef, comme le protecteur de sa cité; et son pouvoir, supérieur à celui des magistrats romains, parce qu'il gouvernait la conscience des peuples, était encore, comme on le verra bientôt, la seule digue que la fureur des barbares parut quelquefois respecter.

Tel est enfin le tableau qu'on peut se faire de la Gaule au moment qui précéda sa chute : dix-huit millions d'hommes industrieux et paisibles l'habitaient; dix-sept

capitales et plus de trois cents villes y faisaient briller les lumières des sciences, tous les chefs-d'œuvre des arts, tout le luxe d'une noblesse opulente, d'un patriciat orgueilleux, d'un clergé puissant. Un commerce actif portait sur les grandes routes et sur les fleuves, les nombreux tributs d'un sol fertile et d'une féconde industrie. Les navires de tous les peuples du monde faisaient flotter dans les ports leurs pavillons divers. Les revenus de l'empire, bornés à quelques fonds de terres réservés dans la conquête, à un faible impôt sur les possessions privées, à une capitation légère, à quelques droits de péages et de douanes, et à une dîme sur les tributaires ou tenanciers, ne pesaient gravement ni sur l'agriculture ni sur le commerce. Le sénat de chaque cité veillait à sa tranquillité, et administrait les intérêts locaux. Une assemblée des députés de la Gaule, qui se tenait ordinairement à Trèves, et qu'Honorius transféra dans la ville d'Arles, délibérait sur les intérêts généraux, et sur les demandes ou plaintes qu'elle croyait convenable d'adresser à l'empereur; enfin, tandis que plusieurs légions et plus de

soixante forteresses défendaient les frontières contre les invasions des barbares, la plus profonde paix régnait dans le reste de la Gaule.

Les campagnes retentissaient du chant des laboureurs; l'encens brûlait dans les temples au milieu de pompeux sacrifices, et partout une jeunesse brillante et nombreuse, déshabituée des combats, se livrait avec une molle incurie aux jeux du cirque, aux courses des chars, aux plaisirs du théâtre et à toutes ces voluptés qui, du sein de Rome corrompue, avaient répandu dans la Gaule leurs poisons contagieux.

Ce fut à l'instant où cette riante contrée, semblable aux jardins d'Armide, jouissait sans prévoyance du calme le plus doux, que tout à coup le bruit effrayant des trompettes guerrières et les hurlemens des enfans du nord se firent entendre; le fer et le feu dévorent les campagnes, les moissons sont détruites, les fleuves sont teints de sang, l'incendie éclate dans les villes, les palais sont livrés au pillage, les cirques démolis, les temples profanés. Le courage n'a pas le temps de saisir ses armes; l'innocence est outragée; la misère et l'opu-

lence tombent confondues dans un même esclavage ; les arts et les sciences disparaissent. Un voile de ténèbres se répand partout, et ne laisse briller que la couleur du sang et l'éclat des armes ; enfin, depuis les bords du Rhin jusqu'à l'Océan et aux Pyrénées, la Gaule, naguère si florissante, n'est plus qu'un vaste théâtre de désolation et de carnage.

Jamais peut-être dans l'histoire du genre humain on ne vit une plus désastreuse époque, que celle dont nous allons retracer avec douleur le peu de faits échappés à cette longue nuit de ravages et de destruction.

Arcadius, après la mort de Théodose, vit ses faibles mains chargées du sceptre de l'Orient. Il épousa Eudoxie, fille de Baudon, l'un de ses généraux, né parmi les Francs. Ce jeune prince livra les rênes du gouvernement à un Gaulois appelé Rufin, ministre ambitieux, injuste, sanguinaire, qui par ses talens avait surpris la confiance de Théodose. Sous le règne de son fils, ce ministre, se trouvant sans frein, ne montra plus que les vices qui souillaient son caractère.

Dans le même temps Honorius, héritier du trône d'Occident, y porta la même faiblesse; il confia son pouvoir et ses armées à Stilicon, général Vandale, dont le génie justifiait au moins l'élévation. Stilicon s'était rendu fameux, pendant la vie de Théodose, par plusieurs victoires remportées sur les ennemis de l'empire. Cependant rien ne prouvait mieux la décadence de cet empire, et les progrès de la puissance et de la renommée des barbares, que de voir l'Orient et l'Occident gouvernés par un Gaulois et par un Vandale, tandis que la fille d'un Franc partageait le lit et le trône d'un empereur.

De tous les peuples barbares qui s'armaient alors pour venger l'univers et pour démolir le colosse romain, les Goths furent long-temps les plus fameux, les plus redoutables; et comme ils fondèrent les premiers une nouvelle puissance en Italie et dans la Gaule, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur leur origine, et sur les événemens qui les firent descendre des contrées du nord dans celles du midi et de l'occident.

Leur berceau, enveloppé des brouillards

glacés du septentrion et couvert de la nuit des temps, fut toujours peu connu ; plusieurs auteurs les confondaient avec les Scythes et les Sarmates. Tacite les nomme Gothons, et les dit originaires du territoire de Dantzick, à l'embouchure de la Vistule. D'autres, avec plus de fondement, prétendent qu'ils étaient sortis de la Scandinavie ; le nom actuel d'une province de Suède, la Gothie, justifie cette opinion.

L'île de Rugen fut leur première conquête. On a généralement regardé les Ruges, les Vandales, les Lombards, les Hérules comme des ramifications de la nation des Goths, comme des tribus détachées de ce peuple belliqueux qui s'étendit rapidement des bords de la Vistule jusqu'aux rivages des Palus Méotides.

S'avançant ensuite jusqu'au Danube, ils vainquirent les Marcomans, les Quades, les Bourguignons, et refoulèrent tous ces peuples vers l'Occident. Une de leurs tribus moins belliqueuse prit le nom de Gépides, qui, dans leur langue, exprimait la paresse et l'indolence. La partie de la nation des Goths qui s'établit près du Pont-Euxin au nord de la Thrace, reçut le nom

de Goths orientaux ou Ostrogoths; l'autre qui porta les armes le long du Danube, forma le peuple des Visigoths ou Goths occidentaux. Cette division se perpétua, et elle subsistait encore, lorsqu'après la ruine de Rome les Ostrogoths régnèrent en Italie, et les Visigoths dans le midi de la Gaule.

Long-temps avant l'époque dont nous parlons, le courage des Goths les avait rendus célèbres; leurs armes humilièrent Caracalla et l'assujétirent à un tribut. Décius périt en combattant contre eux; Claude, Aurélien, Tacite, Probus, remportèrent sur eux de sanglantes victoires et les soumirent; sous Dioclétien ils se relevèrent. On les vit tantôt ennemis tantôt auxiliaires des successeurs de Constantin et souvent quarante mille de leurs guerriers soutinrent par leurs exploits les forces de l'empire qu'ils devaient un jour renverser.

Si les Goths avaient cultivé les lettres et produit des historiens, ils auraient pu nous faire admirer les exploits héroïques et les folies sanglantes d'un nouvel Alexandre. Le célèbre Hermanrick fut le leur; ce conquérant sauvage réunit sous sa puissance toutes les tribus des Goths et domina

sans rivaux, les vastes contrées qui s'étendent de la mer du nord aux rives du Danube. Mais si son règne marqua l'époque de la plus grande puissance des Goths, il devint aussi celle de leur ruine, et la première cause de la chute de l'empire romain, sur lequel les débris du peuple des Goths se précipitèrent pour échapper à leur vainqueur.

Une nation jusque là inconnue, sortie des extrémités de l'Asie, les Huns, s'étendant comme un torrent dévastateur depuis les frontières de la Chine jusqu'au bords de la Vistule, franchirent ce fleuve, attaquèrent Hermanrick, défirent son armée, effacèrent sa gloire, terminèrent son règne et sa vie, renversèrent son trône et poursuivirent les vaincus jusqu'au Danube.

Les Goths demandèrent à l'empereur Valens son appui, un asile, des vivres et une patrie. Valens les trompa et fut puni de sa perfidie. La bataille d'Andrinople où périt ce prince, détruisit la fleur de l'armée romaine. Constantinople vit les Goths à ses portes, et l'empire d'Orient aurait succombé sous la masse guerrière de ce peuple fugitif, si le bras de Théodose n'eût encore soutenu et sauvé le trône de Constantin.

Théodose vainquit les Goths ; il fit plus, il conquit leur amitié comme leur estime : Ces ennemis redoutables servirent sous ses drapeaux et, malheureusement pour Rome, le génie de ce grand prince instruisit dans l'art de la guerre un jeune chef des Goths, cet Alaric qui depuis, profitant trop bien des leçons d'un si grand capitaine, entra le premier en triomphe à la tête des Goths victorieux dans la capitale du monde, et disposa à son gré du trône d'Honorius.

La main ferme de Théodose avait seule contraint les sectes religieuses au silence, les Romains à la discipline et les barbares au repos. Dès que ce grand homme eût cessé de régner, les troubles et les périls reparurent. Rufin rendit Arcadius odieux à ses peuples et méprisable à ses ennemis. Les Goths entrèrent dans la Grèce et la dévastèrent. Le vaillant Stilicon accourut au secours de l'Orient, défit les Goths et les aurait totalement chassés, si la jalousie de Rufin n'eût arrêté le cours de ses triomphes. Le faible Arcadius força son libérateur à se retirer et Stilicon rentra dans l'Italie, dont il prévit que la vengeance des Goths allait bientôt troubler la sécurité.

Le lâche Rufin voulait monter au trône

du maître qu'il venait de trahir ; un coup de poignard punit son ambition et sa perfidie. Après sa mort, Arcadius, n'osant combattre les barbares, se laissa gouverner par eux et leur prodigua les trésors de l'empire ainsi que les grandes dignités de la couronne.

Le ressentiment des Goths ne tarda pas à se tourner contre Stilicon ; ce guerrier, aussi ambitieux qu'habile, excita parmi les Romains autant de haine que d'admiration. Les légions le regardaient comme leur appui, comme le guide qui les conduisait toujours à la victoire ; les courtisans enviaient son crédit et détestaient son mérite ; enfin le clergé et les chrétiens le haïssaient, parce qu'il avait fait élever son fils dans les principes du paganisme, espérant par-là s'attirer l'affection de la nombreuse partie du peuple encore attachée au culte des idoles.

Stilicon, menacé à la fois par tant d'ennemis intérieurs et extérieurs, ne s'occupait qu'à fortifier contre eux sa puissance ; il épousa Sérène, nièce de Théodose, et fit promettre au jeune Honorius de prendre son fils pour gendre. Ainsi ce Vandale

ambitieux se rapprochait peu à peu du trône et ne voyait plus entre ce trône et lui qu'un faible degré.

Soit qu'il s'apprêtât à le franchir, soit que la lâcheté des Romains, l'épuisement de l'Italie et les menaces des Goths l'effrayassent, il commit l'énorme faute de rappeler près de lui les troupes aguerries qui défendaient la Gaule. Par ses ordres les forteresses du Rhin furent évacuées et le fleuve n'opposa plus aux barbares qu'une impuissante barrière.

La haine du clergé fit de cette faute, le texte des accusations les plus violentes contre Stilicon, et ce guerrier, qui seul alors osait combattre et savait vaincre les ennemis de l'empire, fut accusé généralement d'avoir voulu le leur livrer. L'ambition de Stilicon suffit plus encore que ses triomphes pour justifier sa mémoire; on ne peut croire qu'il méditât le renversement d'un trône sur lequel il voulait monter.

Alaric se précipita bientôt sur l'Italie. Honorius tremblant prit la fuite; déjà il se montrait prêt à capituler honteusement derrière les remparts qui lui servaient d'asile, lorsque Stilicon, paraissant à la tête

des troupes venues de la Gaule, fondit sur les Goths, les tailla en pièces, les poursuivit, remporta sur eux une autre victoire et contraignit le fier Alaric à chercher à son tour son salut dans la fuite. Cependant la haine n'en persista moins à accuser le vainqueur de trahison, et la bassesse romaine décerna les honneurs du triomphe à Honorius.

La détresse de l'empire, l'attaque des Goths, l'évacuation des forteresses du Rhin furent le signal de la ruine des Gaules et de l'horrible invasion des barbares qui dévastèrent pendant quatre ans cette malheureuse contrée. Les Suèves, les Bourguignons, les Vandales, les Allemands, les Quades, les Marcomans, les Saxons, refoulés et resserrés vers l'Occident par les Goths et par les Huns, tournaient depuis long-temps leurs regards avides sur les vignes fécondes et sur les champs fertiles de la Gaule. Ces peuples, méprisant l'agriculture, ne trouvaient de charmes que dans la vie errante; le repos et la paix étaient pour eux des tourmens: aussi toujours on les vit, pour échapper à l'ennui et à la disette, s'attaquer, s'envahir, s'exter-

mutuellement et ensanglanter par leurs perpétuels combats tous les pays situés entre le Danube, le Rhin, la Vistule et la mer du nord.

A tous momens ils changeaient de lieu, de sort, de nom; et il serait aussi inutile de vouloir suivre la marche, connaître la généalogie et éclaircir l'histoire de cette foule de hordes sauvages que de compter et de chercher à distinguer l'un de l'autre, les flots tumultueux et les vagues roulantes d'une mer en furie.

Dans le temps de la puissance de Rome, ces peuples, souvent vaincus et jamais soumis, bravant tous les périls, franchissaient fréquemment le Rhin, leurs incursions n'avaient d'autre objet que le pillage; aucune idée d'établissement n'entrait dans leurs vues; et, après avoir dévasté quelques cantons, ils se hâtaient de rentrer dans leurs forêts avec de nombreux esclaves, et chargés d'un riche butin.

Quelques chants militaires rappelaient leurs exploits et le nom de leurs plus braves guerriers, mais aucun burin n'écrivait leur l'histoire; ils méprisaient la culture de l'esprit encore plus que celle de la

terre, et ils attribuaient l'asservissement de la Grèce, l'assujettissement de la Gaule, la mollesse de l'Italie et la corruption de Rome, à l'amour des sciences et des lettres.

A l'époque dont nous parlons, la terreur qu'inspirait le nom romain aux barbares s'était changée en profond mépris. L'un d'eux, le Lombard Luitprand, quelque temps après cette époque, peignait avec énergie ce mépris en ces termes : « Lors» que nous voulons, dit-il, insulter un » ennemi, et lui donner des noms odieux, » nous l'appelons Romain. Ce nom seul » renferme tout ce qu'on peut imaginer de » bassesse, de lâcheté, d'avarice, de dé» bauches, de mensonges, enfin l'assem» blage de tous les vices. »

Tel était le résultat de la politique odieuse du sénat dans les derniers temps de la république, et surtout de ce long despotisme qui avait avili les Romains et détruit leur liberté. Il est facile à présent de concevoir avec quelle furie les nations germaines, poussées sur le Rhin par les peuples belliqueux de l'Orient, franchirent ce fleuve pour livrer au pillage un empire que la guerre des Goths et la fai-

blesse des fils de Théodose livraient sans défense à leur avidité.

Ce qu'il est nécessaire d'observer, c'est que, dans cette première invasion, les barbares, suivant leurs anciennes mœurs, n'eurent d'autre objet que le pillage; ce flot dévastateur ne voulait que détruire; c'est ce qui rendit cette irruption si funeste. Ce ne fut que quelques années après, lorsque les Goths se fixèrent en Aquitaine, et les Bourguignons en Alsace, que la politique des barbares changea de plan, et s'occupa enfin de la conservation des contrées où ces peuples avaient résolu de se fixer; et ce fut alors aussi que les Francs s'efforcèrent de prendre, dans le nord, leur part au démembrement d'un empire qu'ils avaient défendu de tous leurs efforts contre la première invasion des autres peuples de la Germanie.

Les premiers qui se jetèrent sur la Gaule furent les Vandales, mais ils rencontrèrent, dès leurs premiers pas, un obstacle qui faillit causer leur ruine. Les Francs ne voyaient pas sans effroi le Nord et l'Orient se précipiter sur l'Occident; paraissant alors pressentir leur destinée, ils s'armè-

rent pour défendre le pays sur lequel ils devaient un jour régner, marchèrent contre les Vandales, les attaquèrent et en tuèrent vingt mille. Cette défaite arrêta dans sa marche le roi des Allemands qui se préparait à rejoindre les Vandales. Si l'on en croit Grégoire de Tours et Frigéride, le roi des Vandales, Godésigile, ayant été tué dans cette bataille ainsi que ses plus braves guerriers, tout son peuple en déroute aurait été exterminé, si tout-à-coup une foule innombrable d'Alains ne fût venue les secourir. Ce renfort ranima les vaincus; ils se relevèrent, et leur ligue, qui grossissait tous les jours, contraignit enfin les Francs à se retirer dans leurs marais. Ce fut alors que cet affreux débordement, ne rencontrant plus de barrière qui pût l'arrêter, se répandit dans les Gaules.

Le dernier décembre 406 les barbares passèrent le Rhin. Le souvenir de leurs dévastations nous est seul resté; les horribles détails de leurs brigandages ne sont point parvenus jusqu'à nous, et l'on ne peut suivre les traces de leurs courses incendiaires qu'au moyen de quelques fragmens d'Orose, de Procope, de Frigérid

et qu'en retrouvant quelques plaintes échappées à la douleur des victimes de cette époque fatale : il paraît seulement que ces hordes dévastatrices s'éloignèrent promptement des provinces septentrionales qu'elles trouvèrent trop défendues par le courage des Belges ; le voisinage des Francs surtout les empêcha d'y séjourner.

Saint Jérôme, qui vivait dans ce temps, atteste que les Francs prirent alors avec intrépidité la défense des Romains qu'ils avaient si long-temps combattus. « Au » reste, dit ce père de l'église, toute cette » vaste contrée située entre les Alpes, » les Pyrénées, l'Océan et le Rhin est » devenue la proie du Quade, du Vandale, » du Sarmate, de l'Alain, du Gépide, » de l'Hérule, du Saxon et du Bourgui» gnon. Telle est, enfin, notre funeste des» tinée; on a vu les Pannoniens mêmes, » sujets de l'empire, se joindre à nos en» nemis pour nous écraser. »

Les légions romaines avaient fui de la Gaule, mais cette Gaule abandonnée n'était point encore aussi corrompue que Rome : livrée sans défense et sans chef à la fureur des barbares, elle retrouva quel-

ques ressources dans son courage ; et si elle fut forcée de céder au nombre, on peut dire au moins qu'elle ne succomba point sans gloire.

Tandis que la flamme et le fer ravageaient les champs, détruisaient les moissons, incendiaient les cités ouvertes, la jeunesse gauloise s'armait, se retranchait dans les montagnes, se renfermait dans les villes fortes, et vendait chèrement à leurs féroces ennemis leur vie et leur liberté.

Une partie de la Belgique se fit respecter ; l'Armorique sauva son indépendance, et la résistance de plusieurs villes est prouvée par le saccagement de quelques-unes et par la conservation des autres. Enfin ce qui, dans ce désastre, achève de prouver que la Gaule se montra encore, en expirant, digne de son antique renommée, c'est qu'en 409, après trois ans de ravages et de combats, la plus grande partie des barbares, lasse de payer son butin par tant de sang, abandonna cette contrée belliqueuse et porta ses armes en Espagne.

Nous apprenons par saint Jérôme que Mayence, punie de sa longue résistance

fut détruite : « Worms, dit-il, après un » long siége, a été saccagée. Spire, Stras- » bourg, Amiens, Arras, sont tombées » dans les mains des Allemands ; la dévas- » tation s'est étendue dans les deux Aqui- » taines, la Novempopulanie, les Lyon- » naises et la Narbonnaise. Peu de villes » ont pu se soustraire au malheur général, » et celles dont les armes ont repoussé les « assauts des barbares, sont affamées par » les hordes nombreuses qui les assiégent. » Je ne puis surtout retenir mes larmes en » parlant de Toulouse, qui ne dût enfin » son salut qu'au courage et aux vertus de » son saint évêque Exupère. L'Espagne » elle-même, à la veille de sa ruine, est » consternée. Que de malheurs éprouvés ! » que de maux encore à prévoir ! Ne les » reprochons point à nos princes ; leur » piété les justifie : n'accusons qu'un bar- » bare travesti en romain ; Stilicon est le » seul auteur de notre ruine. »

Les dernières lignes de ce passage, où saint Jérôme, après avoir parlé en citoyen, s'exprime en pontife irrité, prouvent que l'excès du malheur même ne peut adoucir celui de la haine, et que l'esprit

de parti survit encore à la ruine de la patrie.

Cette fureur d'invasions qui s'était emparée des peuples du Nord, ne se laissait pas plus arrêter par l'Océan que par le Rhin. Les flottes saxonnes et scandinaves menaçaient la Bretagne ; à leur approche les légions gauloises et bretonnes qui défendaient cette île se révoltent contre le gouvernement du lâche Honorius ; elles élisent un chef nommé Marcus et le proclament Auguste : mais bientôt, le trouvant indigne du rang où la sédition l'avait fait monter, elles l'assassinent. Tous voulaient sauver la Bretagne et délivrer la Gaule ; mais pour exécuter un si vaste dessein, il fallait un grand talent, un grand caractère, un grand homme ; on le chercha vainement, et dans cette détresse, la multitude crut devoir se fier au sort et s'attacher à un grand nom.

(1) Il existait dans l'armée un brave soldat appelé Constantin ; ce nom lui valut la couronne, et il justifia ce choix, sinon par son génie, du moins par son active intrépidité. A peine couronné, le

(1) Quatre cent huit ans après J.-C.

nouvel empereur repousse les Saxons, passe dans la Gaule, s'y fait reconnaître, s'allie avec les Francs, ranime partout l'espérance, remporte plusieurs victoires sur les barbares et ramène la fortune dans les rangs Gaulois; enfin il force une partie des dévastateurs de la Gaule à repasser le Rhin, et l'autre à fuir au-delà des Pyrénées.

Son nom les y poursuivit, et l'Espagne se soumit aussi à son sceptre. Constantin, sans perdre de temps, releva les forteresses du Rhin et les garnit de troupes; ainsi la bravoure d'un soldat délivra la Gaule, que l'empereur de Rome avait lâchement abandonnée.

Honorius, qui n'avait osé combattre ni les Goths en Italie ni les barbares dans la Gaule, ne sortit de son sommeil que pour tourner ses armes contre les libérateurs de ces deux contrées. Un lâche assassinat l'avait débarrassé d'un grand capitaine, de Stilicon, vainqueur d'Alaric; il envoya ensuite des troupes commandées par le goth Saurus, pour punir Constantin de ses triomphes et pour lui enlever une couronne généreusement conquise.

L'aveugle fortune abandonna Constantin ; Saurus le battit, le poursuivit et l'assiégea dans Valence (1). Les Francs, sous la conduite d'Edopinc et de Gérontius, volèrent au secours du libérateur de la Gaule ; Saurus, repoussé à son tour, rencontra dans sa retraite un grand nombre de Gaulois armés qui ne le laissèrent rentrer dans les Alpes qu'après lui avoir enlevé son butin ; car les Romains n'avaient pas rougi d'imiter les barbares et de s'enrichir des dépouilles de la Gaule dévastée.

A cette époque, on voit, par le récit de Zozime, que les Romains irrités, affectant un injuste mépris pour les partisans de Constantin, donnaient le nom de Bagaudes aux milices gauloises. Le mot de *Bagad*, dans la langue celtique, signifiait *attroupement séditieux* : de tout temps le despotisme s'est efforcé de flétrir par des noms injurieux, la résistance, le courage et la liberté.

Le faible Honorius ne tarda pas à sentir l'étendue de la plaie qu'il avait faite à l'empire en le privant de son plus fermé appui.

(1) Quatre cent huit ans après J.-C

Alaric, autrefois ennemi de Stilicon, revint en Italie le venger. Il y rentra en 409. L'empereur, effrayé de cette nouvelle invasion, conclut un traité avec Constantin et lui abandonna le sceptre des Gaules.

Ce fut à cette époque que, selon Isidore de Séville et Idace, les barbares découragés s'éloignèrent de cette contrée et portèrent leurs armes en Espagne. Rome ne pouvait attendre alors aucun secours de l'Orient; Arcadius n'y régnait plus et le jeune Théodose, son successeur, gouverné par sa sœur Pulchérie, ne songeait qu'à s'affermir sur son trône chancelant et sans cesse menacé par les armes redoutables des Goths et des Huns.

Honorius, livré à lui-même et entouré de ministres aussi incapables que leur maître de régner, n'opposa au terrible roi des Goths que les intrigues d'une cour corrompue et les perfidies de la faiblesse. Après avoir désarmé Alaric par une basse soumission, il le combla d'honneur, lui prodigua les dignités de la couronne, lui confia la défense de l'empire, le flatta pour le tromper, et par des trahisons répétées ralluma sa redoutable colère.

Alaric reparut aux portes de Rome en 410 ; il y entra, y parla en maître, la livra au pillage et ordonna au sénat d'élire un fantôme d'empereur nommé Attale, qui bientôt mérita le mépris et l'abandon de son superbe protecteur.

La mort d'Alaric suivit de près son dernier triomphe. Aucun courage ne se présentait alors pour sauver Rome ; mais le sort qui voulait encore prolonger son existence, enflamma d'amour le cœur d'un barbare pour une Romaine. (1) Ataulphe, successeur d'Alaric, épris des charmes de Placidie, sœur d'Honorius, releva ce faible empereur. Le roi des Visigoths devint le plus ardent défenseur de l'empire conquis et le premier sujet de l'empereur vaincu.

Orose nous a conservé les paroles ou plutôt le voile sous lequel ce guerrier, dompté par l'amour, croyait déguiser sa faiblesse. « Autrefois, dit-il, le plus ardent » de mes vœux était d'effacer le nom des » Romains, et de le remplacer par celui » des Goths. Je voulais fonder l'empire

(1) Quatre cent onze ans après J.-C.

» gothique, et j'espérais devenir, comme
» Auguste, la tige d'une longue suite d'em-
» pereurs ; mais l'expérience m'a prouvé
» que les Goths, trop indociles au joug
» des lois, ne pouvaient fonder un état qui
» ne doit subsister que par elles : j'em-
» ploierai donc désormais leurs armes à
» défendre, à relever l'empire romain : et
» puisqu'il faut renoncer à la gloire de fon-
» dateur, je saurai mériter au moins celle
» de restaurateur. »

Ataulphe, devenu l'époux de Placidie, s'éloigna de l'Italie, et reconquit pour Rome la plus grande partie de l'Espagne. Cette révolution soudaine retentit de l'Italie dans la Gaule. La fortune d'Honorius relevé lui rendit ses partisans. La discorde, éternel fléau des Gaulois, secoua de nouveau sur eux ses torches sanglantes, et le trône de Constantin, à peine affermi, s'ébranla dès que la multitude, toujours inconstante et faible, le vit à la fois menacé par les Romains et par les Goths.

Dans tous les pays, comme dans tous les temps, l'amour de la gloire et l'ambition produisent, dans les périls publics, une foule d'hommes déterminés qui bra-

vent le danger pour suivre la fortune ; beaucoup même d'entre eux sont favorisés par le sort et couronnés par la victoire : mais c'est après le triomphe qu'on rencontre souvent les écueils les plus dangereux, il est plus rare de fixer la fortune que de l'atteindre ; le courage et le talent suffisent pour vaincre, et l'art de régner est bien plus rare que l'art de la guerre.

Constantin avait renversé ses ennemis, il ne put résister ni aux intrigues de ses courtisans ni aux efforts factieux de ses généraux. Gérontius avait commandé ses troupes en Espagne ; Constantin y envoya son fils ; Gérontius, jaloux de ce jeune prince, fomenta l'esprit de révolte parmi les Gaulois et dans l'armée. Les Francs et leur chef Edobinc pouvaient traverser les desseins des conjurés, on les éloigna en les chargeant d'inviter leurs diverses tribus à envoyer de nouveaux renforts pour combattre les Goths.

Dès que Constantin fut privé de leur secours, la révolte éclata, et Gérontius fit proclamer empereur un officier gaulois, nommé Maxime. Constantin, pour éviter la mort, se jeta dans la ville d'Arles avec

le peu de troupes qui lui étaient restées fidèles ; il y fut bientôt investi par les rebelles.

Depuis long-temps l'empire, dans sa chute rapide, n'avait cherché des appuis que parmi les barbares ; mais le sort voulut qu'à cette époque un Romain, digne de ce nom, apparut à la tête des légions d'Honorius. Constance, patrice et consul, venait de pacifier l'Afrique soulevée par Héraclien ; il fut envoyé dans les Gaules, et la fortune l'y suivit. Gérontius et Maxime, vaincus par lui, trouvèrent la mort dans la fuite.

Edobinc et les Francs accouraient alors pour défendre Arles et Constantin ; l'heureux Constance les combattit, les défit, et les força de retourner dans leur pays. (1) Constantin, obligé de se rendre, fut livré à la cour de Ravenne. Honorius, qui l'avait reconnu comme collegue lorsqu'il était puissant, l'envoya lâchement au supplice dès qu'il fut vaincu.

La Gaule subissait cependant à regret le joug de ce méprisable empereur. Les pro-

(1) Quatre cent onze ans après J.-C.

vinces du Nord, de concert avec les Francs, donnèrent la couronne à un gaulois appelé Jovinus; mais son règne fut de peu de durée. Ataulphe, asservi à Placidie, joignit ses armes à celles de Constance contre le nouvel usurpateur qui perdit la couronne et la vie.

Après une courte querelle que l'inconséquence de la cour de Ravenne excita entre les Romains et les Visigoths, Constance et Ataulphe conclurent de nouveau la paix. L'empereur, par ce traité, céda l'Aquitaine aux Visigoths; il abandonna aussi l'Alsace, ainsi que la Franche-Comté aux Bourguignons, qui avaient profité de tous ces troubles pour s'y établir. Ainsi la paix fut rendue passagèrement à la Gaule démembrée, et le faible Honorius, délivré de tous ses rivaux par les armes d'Ataulphe et de Constance, se fit honteusement décerner dans Rome, par un sénat avili, les honneurs d'un triomphe qui ne donna d'éclat qu'à sa lâcheté.

(1) Ce prince, aussi vain que faible, ne savait ni soutenir la guerre ni conserver

(1) Quatre cent treize ans après J.-C.

la paix ; manquant de foi dans sa politique comme de courage dans les périls, il cessa de ménager Ataulphe, dont il ne croyait plus l'appui nécessaire pour affermir son trône. La guerre éclata donc de nouveau ; Constance la conduisit avec habileté, et la termina avec sagesse.

(1) Ataulphe jouit peu des douceurs de la paix ; un assassin trancha ses jours, s'empara de son scèptre, et jeta dans les fers sa veuve Placidie, que l'inconstance du sort fit ainsi successivement passer du palais d'Auguste dans la captivité, de la captivité sur le trône, du trône dans les fers, pour la tirer encore de cet esclavage, et remettre dans ses mains les rênes de l'empire.

Le meurtrier d'Ataulphe expia promptement son crime. Les Visigoths, indignés de sa tyrannie, le poignardèrent, et donnèrent la couronne à un guerrier digne de remplacer Alaric et Ataulphe. (2) Wallia, proclamé par eux, maintint la gloire de leurs armes, et consolida leur puissance. Fidèle au traité conclu avec Rome,

(1)—(2) Quatre cent quinze ans après J.-C.

il conquit une partie de l'Espagne pour Honorius, lui rendit Barcelone, brisa les fers de Placidie, et lui permit de retourner près de l'empereur son frère. (1)

Honorius alors parut pour la première fois éclairé d'un rayon de sagesse; il donna la main de Placidie au brave Constance, releva le titre dégradé de César, en le lui conférant, et dans le même temps, ouvrant tardivement les yeux sur les malheurs de la Gaule livrée par sa faiblesse aux dévastations des barbares, il convoqua les députés de toutes les cités, pour entendre leurs plaintes, pour connaître leurs besoins, et pour remédier à leurs maux.

Jusque là, suivant un ancien usage, les états de la Gaule s'étaient tenus à Trèves, mais l'inimitié des Francs, et les invasions fréquentes des Allemands ne permettaient plus de réunir les députés dans cette ville; et ce fut dans celle d'Arles qu'il leur ordonna de se rendre.

A cette époque, un lien commun unissait encore les deux branches de la puis-

(1) Quatre cent seize ans après J.-C.

sance romaine, tout édit impérial était signé par les empereurs d'Orient et d'Occident, et il avait force de loi dans tout l'empire.

(1) Tel fut donc le langage que, dans ce temps de détresse et d'alarmes, Honorius et Théodose tinrent aux Gaulois par un édit que l'empereur d'Occident adressa au sénateur Agricola, préfet du prétoire des Gaules.

« Nous avons résolu, en conséquence » de vos sages représentations, d'obliger, » par un édit perpétuel et irrévocable, » nos sujets des sept provinces à prendre » le seul moyen qui puisse réaliser leurs » vœux. Rien, en effet, n'est plus con- » forme à l'intérêt général et plus utile » aux intérêts particuliers de votre dio- » cèse, que la convocation d'une assem- » blée annuelle des états sous la direction » du préfet du prétoire des Gaules. Elle » doit être composée, non-seulement des » personnes qui, par leurs dignités, pren- » nent part au gouvernement général de » chaque province, mais encore de celles

(1) Quatre cent dix-huit ans après J.-C.

» qui participent à l'administration de
» chaque cité. Une telle assemblée peut,
» sans doute, délibérer avec fruit sur les
» mesures qui seront tout à la fois les plus
» convenables au bien de l'état, et en
» même temps les moins préjudiciables
» aux propriétaires. Notre intention est
» donc que, dorénavant, les députés des
» sept provinces s'assemblent chaque an-
» née, à un jour fixe, dans la ville métro-
» politaine, c'est-à-dire, dans Arles.
» D'abord, une telle assemblée formée
» des plus notables personnages de chaque
» province, et présidée par notre préfet
» du prétoire des Gaules, ne peut pren-
» dre que des résolutions salutaires; en
» outre, nos provinces les plus dignes de
» fixer notre attention ne seront plus dans
» l'ignorance des motifs qui auront dirigé
» nos conseils et dicté nos déterminations.
» Nous voulons aussi, comme la justice
» l'exige, que tout ce qui aura été décidé
» par les états soit communiqué aux autres
» provinces qui n'auront point eu de re-
» présentans dans cette assemblée.

» Nos sujets apprécieront, sans doute
» le choix que nous avons fait pour c

» réunion, de la ville de Constantin. Au-
» cun autre lieu n'offre un aspect plus
» riant et des abords plus faciles. On ne
» rencontre dans nulle autre ville un com-
» merce plus florissant; nulle part on ne
» trouve à vendre, à acheter, à échanger
» plus commodément les productions de
» toutes les contrées de la terre; ce n'est
» que là où la nature favorable fait par-
» venir à la maturité ces fruits rares et
» variés qui, ordinairement, n'arrivent
» à leur perfection que sous le climat par-
» ticulier dont ils sont originaires : on les
» voit naître et croître avec succès dans les
» environs d'Arles; on y trouve à la fois
» les trésors de l'Orient, les parfums de
» l'Arabie, les plantes délicates de la Sy-
» rie, les denrées précieuses de l'Afrique,
» les nobles coursiers que l'Espagne élève,
» et toutes les armes qui se fabriquent
» dans les Gaules. Arles est le lieu que la
» Méditerranée et le Rhône semblent
» avoir choisi pour y réunir leurs eaux et
» pour y appeler tous les peuples qui ha-
» bitent leurs rivages.

» Nous espérons donc que les Gaules
» nous sauront quelque gré d'avoir choisi,

» pour rassembler leurs états, une ville
» où l'on peut également se rendre avec
» facilité en barque ou en voiture, par
» terre ou par eau. Notre préfet du pré-
» toire, déterminé par ces considérations,
» avait déjà pris une décision pareille à la
» nôtre ; mais son mandement à cet égard
» est demeuré sans effet, soit par la négli-
» gence des citoyens, soit par l'indiffé-
» rence des usurpateurs pour tout ce qui
» concernait le bien public. Aujourd'hui
» nous vous ordonnons de nouveau d'obéir
» au décret suivant :

» Notre volonté est, qu'en exécution
» du présent édit, et conformément aux
» anciens usages, vous et vos successeurs,
» vous fassiez tenir chaque année, dans la
» ville d'Arles, une assemblée composée
» des magistrats, des autres officiers, et
» des députés nommés par les proprié-
» taires de chacune des sept provinces,
» laquelle assemblée commencera ses
» séances le treizième du mois d'août, et
» les continuera sans interruption, à
» moins d'impossibilité, jusqu'au trei-
» zième du mois de septembre. Nous vou-
» lons encore que nos officiers qui adminis-

» trent la justice dans la Novempopulanie
» et dans la seconde Aquitaine, provinces
» les plus éloignées d'Arles, dans les cas
» où ils ne pourraient se rendre aux états,
» y envoient des fondés de pouvoir pour
» les représenter, ainsi que l'usage les y
» autorise en pareil cas.

» Nous croyons, par cette ordonnance,
» rendre un bon office à tous nos sujets, et
» donner en même temps à la ville d'Arles
» un témoignage authentique de notre
» reconnaissance pour son attachement
» constant à nos intérêts: son dévouement
» nous est suffisamment connu par les rap-
» ports favorables du patrice Constance,
» que nous regardons comme notre père.
» Enfin, nous ordonnons qu'on fasse payer
» une amende de *cinq livres d'or pesant*
» aux juges qui auront manqué de se
» rendre à l'assemblée d'Arles, et une
» amende de *trois livres d'or* aux notables
» et officiers municipaux coupables de la
» même négligence. » Donné le dix-sep-
tième avril, l'année du douzième con-
sulat de l'empereur Honorius, et du hui-
tième de l'empereur Théodose. Publié dans
Arles le 23$^{me}$ mai de la même année 418.

On voit, par cet acte très-remarquable, que, de tout temps, la Gaule avait connu et conservé les formes du gouvernement représentatif. Cet élément de la liberté, partout ailleurs inconnu, paraît un fruit du sol gaulois, et toujours il en garda quelques racines au milieu des factions de la Gaule indépendante : depuis l'humiliation de la conquête, et même sous le despotisme des empereurs, ces racines, comprimées mais non détruites, semblèrent se fortifier ensuite par les armes des Francs. La féodalité les fit quelque temps disparaître sans les anéantir, l'intérêt du trône uni à celui du peuple les fit renaître. Enfin les siècles de lumière, chassant les ténèbres de la barbarie, leur donnèrent une culture, une vigueur nouvelle, et amenèrent l'époque où, du sein de la Grande-Bretagne et de la Gaule, leurs semences fécondes, s'élançant hors de leurs terres natales, devaient se répandre dans les deux mondes.

L'édit d'Honorius, dicté par la vanité puérile d'une cour corrompue, nous montre encore les vains efforts de l'autorité impériale pour déguiser sa honte, pour dissimuler le démembrement de l'empire, la

perte ou l'indépendance de dix provinces, et pour cacher enfin les véritables motifs de la convocation et de la translation des états. Des ministres courtisans, un conseil esclave, aimaient mieux décrire poétiquement les beautés d'Arles, que d'avouer les malheurs de Trèves.

D'autres causes prolongeaient alors l'erreur qui nourrissait l'orgueil de la cour de Ravenne et du sénat romain. Le long prestige des grandeurs de Rome durait encore, et les peuples mêmes qui renversaient sa puissance semblaient respecter son ombre.

Les Alaric, les Ataulphe, les Wallia, les Gondebaut et les princes des Francs, en combattant les empereurs, s'honoraient des titres de maîtres de la milice, de lieutenans des Césars, de commandans de leur garde; ils sollicitaient la dignité de Patrice: et au moment où ils s'emparaient du tiers des terres romaines, ils se disaient encore hôtes des Romains.

C'est ainsi que les derniers Césars, bercés au moment de leur chute par de vaines chimères et trompés par la flatterie, qui n'abandonne les monarques qu'au bord de la tombe, se regardaient toujours comme

rois des rois, et croyaient commander aux guerriers barbares qui les détrônaient.

Honorius accompagna son édit d'une amnistie générale, mais ces mesures tardives, qui tranquillisèrent la Provence, ne purent rétablir dans la Gaule ni le repos intérieur ni la sécurité extérieure : l'avidité du fisc semblait croître en proportion de la perte des terres qui fournissaient aux tributs. La Bretagne, nommée alors Armorique, et plusieurs provinces du centre de la Gaule celtique, révoltées contre les exactions des officiers impériaux, cessèrent d'obéir à une autorité qui les opprimait et ne les protégeait plus ; et il paraît que, dès ce moment, sans s'organiser précisément en république, comme le dit le savant abbé Dubos, elles revinrent aux anciens usages gaulois, et se confédérèrent pour assurer leur défense commune.

Le nom des empereurs continua toujours à paraître dans les lois et sur les monnaies, mais la puissance réelle de ces princes n'y fut plus exercée que partiellement, par intervalles, et en y éprouvant sans cesse la plus active résistance. Ce fut à cette époque, de 418 à 420, que la mort enleva

un héros à l'empire, un défenseur à la Gaule, et aux barbares une digue redoutable. Constance termina sa glorieuse vie après avoir donné le jour à un jeune prince, Valentinien III, alors espoir de Rome, et depuis son opprobre.

Honorius, jaloux de tout mérite, ennemi de toute vertu, persécuta sa propre sœur Placidie, veuve de Constance ; elle chercha un asile dans l'Orient. En 423, Honorius cessa de régner, ou plutôt de vivre. Placidie et son fils Valentinien, soutenus par les troupes du jeune Théodose, revinrent en Italie, triomphèrent d'un usurpateur nommé Joannès, et reçurent, par le consentement du sénat, la puissance suprême. Ainsi, sous le nom de Théodose et de Valentinien, Pulcherie et Placidie occupèrent les trônes d'Orient et d'Occident, et le monde romain se trouva gouverné par deux femmes.

Les intrigues de la cour de Ravenne replongèrent l'empire dans de nouveaux malheurs. Boniface et Aëtius, généraux de Placidie, s'armèrent l'un contre l'autre. Boniface trompé devint rebelle ; trahi par la fortune et vaincu, il appela d'Espagne

en Afrique les Vandales, qui envahirent, ravagèrent et enlevèrent à Rome cette riche et populeuse contrée.

Aëtius, exilé par l'impératrice, chercha chez les Huns un asile, des secours; reparut en armes dans l'Italie, perdit une bataille, et tua son rival.

Pendant ces discordes civiles, le désordre s'accrut dans tout l'empire. Les Visigoths attaquèrent la Provence, les Bourguignons s'étendirent dans l'Est, les Francs envahirent le Nord, enfin le terrible Attila, maître d'une partie de l'Europe, menaça l'autre d'une destruction totale.

Dans cet extrême péril, Placidie sentit que le génie d'Aëtius lui serait plus utile que son ambition ne lui avait paru redoutable; elle le rappela, lui rendit sa confiance, le combla d'honneurs, le nomma Patrice, duc des Romains, et par là, peut-être, sauva la civilisation européenne, qui aurait péri sous la hache dévastatrice des Huns. Ainsi, par un sort bizarre, ce fut le courage d'un Scythe, ce fut le bras d'Aëtius, qui, seul, opposa une digue à ce torrent.

Raffermissant le trône qu'il avait ébran'

ce grand capitaine ramena dans les Gaules la fortune et la victoire ; il vainquit les Visigoths, leur fit lever le siége d'Arles, et les repoussa dans leurs frontieres.

Après avoir délivré la Provence, Aëtius enlève aux Bourguignons Metz et Toul ; il marche ensuite dans le nord contre lès Francs, et les rejette dans leurs marais.

Le flambeau de l'histoire, presqu'éteint au milieu des débris de l'empire romain tombant en ruines, ne nous a point laissé de lumières pour suivre ce guerrier dans ses combats, qui répandirent un dernier éclat sur les armes romaines.

Les détails de l'invasion des Francs, de leurs progrès et de leur établissement dans les Gaules, ne nous sont connus que par quelques passages tronqués, échappés à ce temps de ténèbres. On sait seulement que dans l'année 420, une tribu de Francs passa le Rhin sous la conduite d'un roi nommé par les uns Théodemir, par les autres Pharamond. En 426 Clodion, successeur et peut-être fils de Pharamond, régnait sur les Francs alors établis en Toxandrie. Dispargum, aujourd'hui Duisbourg, près de Tongres, était le lieu de sa résidence, et

ce fut dans le temps où Placidie devint maîtresse de l'empire, que Clodion, à la tête des Francs, envahit le nord de la Gaule, dans le dessein de s'y établir. Il en fut chassé deux fois par les Romains, mais il est probable que, malgré ses défaites, il y conserva quelques possessions.

Ce qui est certain, c'est que les Francs, alliés de Rome en 406, et qui s'opposèrent alors à l'invasion de la Gaule par les Germains, étaient devenus les ennemis de l'empire depuis la chute de l'usurpateur Constantin, dont leurs armes avaient soutenu la puissance. Cette haine dura longtemps, et ce ne fut, comme on le verra bientôt, que l'approche menaçante des Huns et l'intérêt d'un danger commun, qui suspendirent momentanément cette longue querelle.

Les victoires d'Aëtius donnèrent à la Gaule plutôt une trève qu'une paix. L'empire était arrivé à un tel degré de vétusté, de faiblesse et de décadence, que le génie d'un grand homme, en l'étayant, ne pouvait plus que retarder sa chute.

Les seules cités réellement soumises alors

aux empereurs étaient celles de la Séquanaise, de la première Aquitaine, de la première Lyonaise, et des pays situés entre Lyon, les Alpes, la Méditerranée et le Rhône. Les Visigoths gouvernaient en maîtres la Guyenne avec une partie du Languedoc; leurs armes s'étendaient même dans le Périgord, le Poitou, le Limousin, et jusqu'aux frontières de l'Auvergne. Les Bourguignons possédaient l'Alsace, la Franche-Comté, et presque toute la Bourgogne. La Gaule germanique tombait sous le pouvoir des Allemands et des Francs ripuaires. Les Francs saliens menaçaient le nord de la Belgique; et ce qui prouve que, sous le nom d'Armoriques, les provinces situées entre la Seine et la Loire et confédérées avec la Bretagne, s'étaient rendues indépendantes, c'est que, Aëtius, après avoir battu les Francs, se vit forcé de faire le siége de Tours.

Lorsqu'il eut plutôt comprimé que terminé cette rébellion, il revint à Rome, et pendant son absence, Celsus son lieutenant, quittant les Armoriques, livra une bataille près de Toulouse aux Visigoths,

qui le défirent complètement. Cette défaite contraignit Aëtius de quitter l'Italie et de rentrer dans les Gaules. La fortune, fidèle à ses armes, le seconda; il répara l'échec de son lieutenant, repoussa les Visigoths, et conclut avec eux une paix honorable; il s'efforça ensuite de nouveau, mais sans succès, de soumettre les Armoriques; et l'éloquence de saint Germain, évêque d'Auxerre, appuya vainement ses armes.

Peu d'années après, les Francs sortent de la forêt Charbonnière, et s'emparent de Tournai et de Cambrai. Jusqu'alors cette partie de la Belgique, désolée par des guerres fréquentes, était restée peu florissante et peu cultivée; ce fut sous la domination des rois francs qu'on y vit s'élever successivement les villes de Bruges, de Gand, de Malines, de Bruxelles, d'Anvers et de Louvain.

Aëtius, dont l'infatigable activité, veillant partout au salut de l'empire, triomphait tour à tour des Vandales en Italie, des Visigoths dans le Languedoc, des Allemands sur le Rhin et des Bourguignons dans la Lorraine, marcha rapidement contre

Clodion, l'atteignit dans les champs des Atrébates, et le défit complètement.

Le poëte Sidonius, racontant cette victoire et s'adressant à Majorien, compagnon d'armes d'Aëtius, s'exprime ainsi : « Les
» Francs terribles, se montrent mûrs pour
» la guerre dès leur plus tendre enfance ;
» en vain le nombre les accable, jamais
» ils ne cèdent à la crainte ; la mort seule
» peut les abattre ; le péril les trouve
» inébranlables, et leur courage survit,
» pour ainsi dire, à leur âme : tels sont
» les Francs qu'Aëtius força de fuir. Vos
» éloges ont, dans ce revers même, honoré
» leur valeur. »

L'époque des deux différens combats livrés aux Francs par Aëtius est devenue le sujet d'une vive contestation entre les historiens : il paraît que l'opinion la plus probable est celle du père Pétau, qui rapporte la première défaite de Clodion en 420, et la seconde en 445. Au reste, quoiqu'en aient dit ceux qui veulent que les Francs n'aient point eu d'établissemens dans les Gaules avant Clovis, un grand nombre de faits prouve que Clodion, chassé, revint dans le Tournaisis, et que ses successeurs

y régnèrent. Le tombeau de Childéric, trouvé depuis à Tournai, réfute à cet égard toute objection.

Il paraît qu'au temps de cette dernière expédition les différentes tribus de Francs s'étaient réunies sous les ordres de Clodion, et que Cologne devint la résidence des princes ripuaires, comme Tournai celle des rois saliens.

Jamais, peut-être, aucun pays ne se vit en proie à plus de malheurs que n'en éprouvaient alors les Gaules; elles avaient peut-être plus encore à redouter leurs défenseurs que leurs ennemis, et le sceptre impérial pesait plus sur elles que le glaive des Barbares.

Ces besoins d'une guerre perpétuelle rendaient le fisc insatiable; la confusion de ce temps de troubles voilait, protégeait tous les abus; enfin, comme on ne voyait plus de Romains dans les légions romaines, les Gaulois opprimés se trouvaient livrés à la licence grossière des Huns, des Alains, des Hérules, des Goths et d'autres aventuriers qui composaient alors l'armée impériale.

Les Visigoths au contraire, les Bour-

guignons et les Francs, libres, égaux entre eux, ennemis du luxe, rendaient leur joug léger pour les peuples conquis, et, si l'on en croit Orose, tous les Gaulois, encore soumis à Rome, hâtaient par leurs vœux le moment de la conquête.

Ecoutons, dans leur détresse, le langage et les plaintes de ces Gaulois infortunés. « Le peuple, disait Salvien, est traité si » durement, qu'il n'aspire qu'à secouer le » joug; son poids seul l'empêche encore » de le rejeter; et comment les Gaulois » pourraient-ils former d'autre vœu que » celui d'être délivrés d'une chaîne si in- » supportable? Écrasés par les impôts, on » les menace de la servitude quand ils ne » paient pas des subsides hors de toutes » proportions avec leurs fortunes. Ils fuient » leurs maisons pour échapper à la tor- » ture, et s'exilent pour se soustraire aux » supplices; ils ont moins à craindre les » soldats de l'étranger que les agens de » l'empereur, et, persécutés par leurs ma- » gistrats, ils ne trouvent d'asile contre » eux que chez les barbares. Ces vexations » seraient au moins plus tolérables si elles » étaient générales, et si elles pesaient éga-

» lement sur tous ; mais l'inégalité aggrave
» l'injustice ; les exacteurs ne font porter
» le fardeau des tributs que sur les pau-
» vres ; l'infortuné paie à la fois pour lui
» et pour le riche privilégié. Ainsi, on
» souffre en même temps de sa propre mi-
» sère et de l'opulence d'autrui ; le peuple
» est condamné à vivre dans l'indigence,
» et à payer l'impôt comme s'il était riche.
» Cependant les sénateurs, tranquilles dans
» leurs palais, se font indemniser par la
» cour, tandis que leurs arrêts forcent les
» plébéiens à payer les impositions, sans
» retard et sans dégrèvement. Une pareille
» oppression est inconnue aux autres na-
» tions ; on n'en trouve point de traces
» parmi les Vandales, les Francs et les
» Huns. Les Gaulois romains qui habitent
» leurs états, ne sont pas traités avec moins
» de justice que leurs propres concitoyens,
» et comment Rome pourrait-elle encore
» s'étonner du rapide progrès de la puis-
» sance des Goths ? Tous les peuples sou-
» haitent leur domination. Oui, je l'at-
» teste, si tous les Gaulois, si tous les
» Romains pouvaient, au gré de leur dé-
» sir, transplanter à la fois leurs biens,

» leurs meubles, leurs familles chez les
» barbares, ils n'hésiteraient pas ; on les
» verrait, en foule, fuir la tyrannie, et
» chercher ailleurs la liberté. »

« La Gaule, dit Sidonius qui, cette fois
» emporté par la douleur, ne flatte plus
» en courtisan, mais parle en citoyen in-
» digné, la Gaule obéit depuis long-temps
» à des souverains qu'elle ne connaît pas ;
» elle est livrée au pillage par ceux qui
» doivent la protéger. Ah ! que les peuples
» sont malheureux de vivre sous le gou-
» vernement de princes qui auraient
» eux-mêmes tant besoin d'être gouver-
» nés. »

Ce cri de l'oppression, ces exclamations de la douleur justifient suffisamment l'insurrection des Armoriques. Toutes les cités des provinces celtiques, redevenues indépendantes et véritablement gauloises, se défendaient alors avec une égale vaillance contre la tyrannie romaine, et contre les invasions des Goths et des Francs. Leurs courageuses milices repoussaient tour à tour et les officiers concussionnaires de l'empereur et les hordes dévastatrices des Saxons qui, traversant l'Océan et remontant la

Loire, portaient dans ces provinces le pillage et la désolation.

Egidius Afranius, général gaulois, qui depuis défendit glorieusement l'indépendance des Armoriques, vint alors les attaquer par les ordres d'Aëtius; il assiégea Chinon; ainsi la Gaule était à la fois écrasée par trois fléaux : le despotisme romain, la discorde civile et la guerre étrangère.

Ce fut au moment où le sort la réduisait à un état si déplorable que, dans l'année 449, le terrible Attila se précipita sur elle à la tête de trois cent mille combattans, tirés de toutes les nations, tartares, scythiques, sarmates, scandinaves et germaines, qu'il traînait à sa suite. Ce conquérant sauvage fit long-temps trembler par ses menaces le jeune empereur d'Orient, Théodose, qui ne suspendit sa fureur qu'en lui montrant la honteuse soumission d'un vassal.

Après la mort de ce jeune prince, Pulchérie plaça sur le trône un guerrier digne de l'occuper, puisqu'il sut le défendre. Martian, ranimant le courage de ses sujets par son exemple et rétablissant la discipline par sa fermeté, opposa tout à co au roi des Huns tout l'Orient en arn

Le fier Attila recula devant lui et tourna ses fureurs contre l'Occident : il y était appelé par les sollicitations du roi des Vandales, et tout semblait offrir à ses armes, dans la Gaule démembrée et dans l'Italie corrompue, une proie facile.

Clodion venait alors de terminer sa vie ; deux princes Francs se disputaient son trône. L'un d'eux courut implorer l'appui du roi des Huns ; l'autre, nommé Mérovée, sollicita la protection des Romains.

Attila s'avança vers le Rhin : à son approche, le désordre qui fondait son espérance cessa ; les querelles se suspendirent ; les intérêts opposés se rapprochèrent : Romains, Gaulois, Visigoths, Bourguignons, tous se réunirent pour s'opposer à ce monstre sanguinaire, à ce conquérant féroce, à ce fléau de Dieu, qui n'attachait de gloire qu'à la destruction, et qui « voulait, disait-il, que jamais moisson ne » repoussât dans les lieux où son cheval » aurait passé. » Cette guerre était celle de la barbarie contre la civilisation. Attila, vainqueur, aurait plongé l'Europe dans l'état sauvage où vivent encore les peuples du Thibet en Asie, ou ceux qui parcourent

les tristes déserts de l'Afrique : heureusement ce torrent s'arrêta dans la Gaule ; ainsi nous verrons deux fois la Gaule sauver le monde civilisé. Aëtius, général romain, Théodoric, successeur de Wallia et régnant alors sur les Visigoths, enfin Mérovée à la tête des Francs, rejetèrent au-delà du Rhin ces Huns destructeurs, après avoir couvert les champs gaulois de leurs cadavres. Par un semblable triomphe, trois siècles après, Charles Martel, dans la même Gaule, extermina les Musulmans, et préserva l'Europe des malheurs et de l'esclavage sous lequel gémissent encore la Grèce et l'Asie.

Ce fut dans l'année 451 que les Huns franchirent le Rhin. La politique astucieuse d'Attila avait retardé la réunion des Romains et des Visigoths ; d'abord il ne rencontra pas d'obstacles. Metz, après une faible défense, fut saccagée, et l'armée barbare, composée, selon Sidonius, de Huns, de Ruges, de Gélons, de Gépides, de Basternes, de Thuringiens, et même de quelques Bourguignons et de quelques Bructères forcés de la suivre, arriva sans combattre aux portes d'Orléans. La

reur précédait Attila; la ruine de plusieurs villes qu'il avait détruites pour les punir de leur résistance épouvantait les autres ; elles lui ouvraient leurs portes ; les femmes, les vieillards, les enfans espéraient éviter la mort en se précipitant dans la servitude, et la jeunesse gauloise indignée cherchait dans les camps un asile que ne lui offraient plus des remparts qu'on ne lui permettait pas de défendre.

Cependant, avant qu'Aëtius, Théodoric et Mérovée se fussent réunis, le courage d'un pontife et la fermeté d'une femme arrêtèrent la marche du conquérant sauvage; Geneviève, que ses vertus firent placer au nombre des saintes, jouissait sur les rives de la Seine de cette influence que de tout temps les femmes, regardées comme inspirées, exerçaient sur les Gaulois. La vierge de Nanterre, par ses prières, par ses discours, par ses promesses, par ses menaces, au nom d'un Dieu protecteur, ranima la confiance des Parisiens, fit renaître l'espoir dans Lutèce ; les Gaulois crurent, et les Huns redoutèrent ses oracles. Le fier Attila détourna ses coups et les fit tomber sur Orléans ; mais, arrivé sous les murs de

la ville d'Aurélien, il en trouva les portes fermées, le peuple en armes, et les remparts couverts de défenseurs intrépides.

D'abord la multitude effrayée avait voulu forcer les braves à se rendre ou à fuir; mais l'évêque Aignan monte en chaire, parle au nom de la patrie et du ciel, triomphe de la peur par les armes de la religion, annonce des secours, promet des miracles, et ordonne le combat. A sa voix, les guerriers courent aux armes, et pour la première fois les efforts puissans d'Attila se brisent contre les murs d'un ennemi.

Cependant les Huns renouvelaient leurs assauts; Orléans semblait près de succomber sous la foule des barbares qui l'assiégeaient; déjà les mobiles Gaulois découragés doutaient des promesses de leur pontife, lorsque, du haut des remparts, ils voient briller dans la plaine une forêt de lances. Le patrice romain, le roi des Visigoths et celui des Francs s'avancent; Attila surpris abandonne sa proie, lève le siége et se retire dans le dessein de se joindre à la partie de son armée qu'il avait laissée derrière lui. L'armée confédérée le poursuit vivement, et l'atteint enfin dans

les plaines de Châlons, dans ces champs catalauniques, où sa défaite jeta sur la Gaule un éternel rayon de gloire.

L'historien des Goths, Jornandès, nous a transmis quelques détails sur cette célèbre bataille. Un vaste plateau qui, des deux côtés, s'abaissait en talus sur la plaine, séparait les deux armées; l'occupation de ce poste avantageux fut l'objet de leurs premiers combats; elles se le disputèrent avec acharnement. Le roi des Visigoths commandait la droite des confédérés; Aëtius la gauche; un corps d'Alains formait le centre; les Francs combattaient en avant de la ligne.

Après un choc long et sanglant, Attila est repoussé, et les deux armées se préparent à une action décisive. Attila range sa troupe en bataille: irrité d'un premier échec, il harangue avec fureur ses troupes; son regard brûle; sa voix tonne: « Eh! » quoi, soldats, dit-il, après tant de vic- » toires, le courage vous abandonne. Quels » sont donc ces ennemis qui vous arrêtent » et qui vous effraient? Ce sont des guer- » riers amollis, énervés, à demi vaincus, » dès qu'on les force de sortir des murailles

» qui les rassurent : voyez avec quel effroi
» ils se hasardent en rase campagne ; re-
» gardez avec quelle crainte active ils creu-
» sent des fossés pour s'y cacher, au défaut
» de remparts ; la pusillanimité des Ro-
» mains dégénérés vous est connue ; char-
» gez-les hardiment au milieu de leurs
» manœuvres, dont notre audace méprise
» la science ; croyez-moi, la poussière de
» vos coursiers suffira seule pour mettre
» ces lâches en fuite : mais, que dis-je ! au
» lieu de les combattre, il faut les mé-
» priser. Attaquons des ennemis dignes de
» nous, chargeons les Visigoths, renver-
» sons les Alains, enfonçons les Francs :
» quand ces braves seront vaincus, les
» Romains disparaîtront, leur force sera
» anéantie ; car, lorsqu'une fois les nerfs
» sont coupés, les membres ne peuvent
» plus agir. »

A la voix courroucée de ce chef terrible, tout frémit, tout s'agite ; les plus hardis espèrent la victoire, les autres se résignent à la mort. Le signal est donné, la mêlée commence ; la terre est inondée de sang. Théodoric tombe percé de coups ; sa mort, loin de décourager les Visigoths, les excite

à la vengeance, et change leur vaillance en fureur. Thorismond, son fils, jure de le venger; il se précipite sur les Huns, les tourne, les enfonce; les Francs et toute l'armée d'Aëtius, profitant de ce désordre, portent l'épouvante et la mort dans les rangs désunis des barbares, ils fuient en déroute; la cavalerie gauloise les poursuit et en fait un horrible carnage. Attila cherche vainement à les rallier; la peur brave ses menaces et méprise ses ordres; enfin, entraîné lui-même par la foule des fuyards, il se réfugie dans son camp.

L'impétueux Thorismond voulait l'attaquer encore, forcer les retranchemens, et compléter sa défaite; mais le prudent Aëtius l'en dissuada: il importait à sa politique qu'Attila ne fût pas totalement détruit, et que le jeune roi des Visigoths ne restât pas sans rival, et l'empire sans danger. Il fit craindre à Thorismond que, pendant son éloignement, quelques factieux ne lui disputassent le sceptre, et il lui persuada de retourner à Toulouse pour y prendre possession de sa couronne.

Le lendemain Attila continua sa retraite. Aëtius et Mérovée le harcelèrent plus qu'ils

ne le combattirent jusqu'aux rives du Rhin. L'année suivante (1) Attila tourna ses armes contre l'Italie. Les Alpes ne purent l'arrêter : Aquilée seule résista; les autres villes lui ouvrirent un libre passage. Partout le roi des Huns cherchait les Romains sans les rencontrer; aucun soldat n'écoutait la voix d'Aëtius; aucun obstacle ne séparait plus Rome des barbares; l'empire allait tomber sous les coups d'un Tartare. Dans cette extrémité, Aëtius voulait que l'empereur Valentinien abandonnât la molle Italie et se réfugiât dans les Gaules, seul pays où l'empire comptait encore des bras et des courages. Enfin, tout espoir semblait perdu, lorsque ce vainqueur farouche, que l'univers nommait *le fléau de Dieu*, se laissa tout à coup désarmer par les prières et par l'aspect vénérable du pape saint Léon, qui sauva Rome, comme Geneviève avait sauvé Paris.

Ce torrent, qui dévastait tout, s'écoula aussi rapidement qu'il s'était formé et grossi. Le roi des Huns retourna dans ses états

(1) Quatre cent cinquante-deux ans après J.-C.

et périt bientôt sous le poignard d'une femme captive qu'il avait contrainte à l'épouser; sa chute entraîna celle de son empire; sa monarchie fut démembrée, et, depuis, ces Huns si redoutables, qui sous lui dominaient le monde, furent à peine comptés dans la foule des tribus barbares.

Le jeune roi des Visigoths, Thorismond, jouit peu de temps de sa gloire, il fut assassiné. (1) Théodoric II, son frère, lui succéda; ce prince habile affermit son trône, éclaira son peuple, le soumit au joug des lois, lui donna un code, étendit ses limites, inspira une juste crainte aux Romains, aux Bourguignons, et conquit même l'estime des Gaulois.

Sidonius Apollinaris fit de ce monarque un portrait que le temps nous a conservé. Le tableau qu'il trace de la cour de Théodoric donne lieu de croire que dans ce temps les chefs de ces peuples, vainqueurs de Rome et méprisés par elle, ne méritaient plus le nom de barbares qu'on leur donnait. Depuis long-temps, en effet, les princes bourguignons et francs, ainsi

(1) Quatre cent cinquante-trois ans après J.-C.

que ceux des Goths occupant les grandes dignités de l'empire, parlant la langue romaine, correspondant sans cesse aveo les personnages les plus distingués de la Grèce et de l'Italie, avaient cessé d'être étrangers à la civilisation ; les mœurs grossières de leurs peuples les forçaient encore à se montrer pour eux farouches, durs, souvent même cruels ; ils n'auraient pu sans force diriger la liberté sauvage de ces hordes guerrières qui regardaient leur prince plutôt comme un compagnon d'armes que comme un roi ; mais ces mêmes chefs et les grands qui les entouraient se montraient sous un autre jour aux Gaulois et aux Romains ; ils adoptaient leurs lois, professaient lour culte, imitaient leurs mœurs ; enfin on peut dire que, par un singulier contraste, on voyait chez eux à la fois, un peuple, une armée à demi sauvage, et une cour presque romaine.

Le Gaulois Avitus, né en Auvergne, qu'il illustra par ses exploits, avait instruit le jeune Théodoric dans les lettres grecques et latines. Depuis, l'affection de ce prince l'éleva pour son malheur au trône de Rome.

Sidonius parle des talens et des vertus de Théodoric avec un enthousiasme qu'il est pourtant difficile de croire exempt d'exagération « Ce prince, dit-il, force » l'envie même à l'admiration ; sa taille est » ordinaire et bien prise, sa tête ornée par » une belle et longue chevelure ; ses sour- » cils sont épais et arqués ; ses yeux grands » et ouverts ; leurs cils prolongés s'éten- » dent jusque sur ses joues ; plusieurs » nattes de cheveux couvrent ses oreilles ; » son nez aquilin donne beaucoup de » majesté à sa figure qu'embellissent des » lèvres vermeilles, une bouche agréable » et des dents d'ivoire.

» Théodoric, ajoute Sidonius, se lève » tous les jours avec le soleil, assiste à la » prière dans l'église ariène, et de là se » rend à son tribunal. Un officier porte » ses armes près de lui ; ses gardes, armés » de haches et couverts de fourrures, entrent » à sa suite dans le prétoire, n'y restent » que peu d'instans et se tiennent après » dans une pièce éloignée. Le roi donne » audience aux députés des communes et » des nations : les affaires sont prompte- » ment expédiées; ses réponses sont courtes

» et claires. Après le conseil, il visite son » trésor, se rend dans ses écuries et part » pour la chasse ; il n'y porte point d'ar- » mes : si un animal passe à sa portée, » un de ses veneurs lui présente l'arc qu'il » tend lui-même ; et rarement sa flèche » manque le but.

» Sa table est bien servie sans être » somptueuse ; sa vaisselle offre plus d'é- » légance que de richesse ; ses meubles, » couverts de pourpre, brillent plus par » la propreté que par la magnificence. En » tout, dans ses repas, ce qu'on admire » le plus, c'est la gravité des discours du » prince. Dans les grandes solennités, il » est servi avec le goût des Grecs, la pro- » fusion des Gaulois, la ponctualité des » Romains. Le grand nombre des convives » vous rappelle que vous êtes à un festin, » l'ordre qu'on y voit régner et le peu de » bruit qu'on entend vous font croire que » vous assistez à un repas d'amis, mais le » respect seul vous fait sentir que vous » êtes à la table d'un roi. La magnificence » et le luxe sont réservés pour les jours de » fêtes.

» Après le dîner et une courte méri-

» dienne, Théodoric se livre quelques ins-
» tans aux plaisirs du jeu : il l'aime vive-
» ment; mais, toujours maître de lui, il n'y
» montre jamais aucune émotion : cepen-
» dant on dit que des courtisans habiles
» ont dû de grandes fortunes à la bonne hu-
» meur où le mettait le gain. Il invite ses
» convives et ceux qui jouent avec lui, à une
» familiarité qui n'existe ordinairement
» qu'entre égaux.

» A trois heures, Théodoric reprend
» de nouveau son travail ; un grand nom-
» bre de supplians affluent dans son palais,
» et la foule ne s'éclaircit qu'à l'heure du
» souper : alors chacun, suivant l'usage,
» se rend chez son patron, qui reste en-
» touré de ses cliens jusqu'au moment où
» il se couche. Le roi, pendant son sou-
» per, fait venir des musiciens, des mimes,
» des farceurs ; mais il ne leur permet
» ni airs lascifs ni paroles satiriques.
» Dès que le prince sort de sa table, il se
» rend au lit, et sa garde prend autour
» du palais les postes qu'elle doit occu-
» per. »

Ces détails sont curieux ; ils peuvent, au défaut d'autres documens, nous don-

ner une assez juste idée de la vie et des mœurs des rois de ce temps. Tout porte à croire qu'il existait peu de différence entre la cour de Clovis et celle de Théodoric.

Tandis que les barbares se civilisaient peu à peu dans la Gaule, le trône des empereurs, en Italie, s'écroulait journellement; une seule colonne le soutenait encore avec force. Valentinien III la renversa, en poignardant Aëtius son libérateur.

Ce crime annonça que Valentinien allait marcher sur les pas des tyrans: c'est une route funeste où l'on ne peut s'arrêter. Ce prince, livré avec emportement à tous les vices, outrage la femme du sénateur Pétronius Maximus; quelques jours après, le mari offensé fait périr l'empereur par une main inconnue. Les Romains proclament Maxime empereur: sa femme était morte; pour compléter sa vengeance, il épouse la veuve de Valentinien; mais, aussi indiscret que vindicatif, il avoue que c'est lui qui a fait périr l'empereur. Rome alors, nouvelle Argos, put croire que la famille des Atrides revivait dans ses murs; elle devint le théâtre des plus grands crimes et des plus noires trahisons. La veuve de

Valentinien jure une haine éternelle au meurtrier de son premier époux, elle appelle secrètement les Vandales en Italie; ils accourent d'Afrique, la ville leur est livrée. Maximus perd la couronne et la vie; Rome succombe sous les coups de Carthage ressuscitée: les richesses, amassées pendant douze siècles de conquêtes, sont la proie des Africains; le peuple est massacré; les patriciens tombent dans les fers; l'époque de destruction, annoncée, disait-on, au bout de douze cents ans, par les douze vautours de Romulus, est accomplie; et les Vandales, abandonnant la reine du monde, ruinée, déserte et déshonorée, retournent dans la ville d'Annibal, dont l'ombre irritée se console à la vue des dépouilles romaines.

Ce désastre du peuple-roi retentit au loin et détruit dans tout l'univers le dernier prestige de sa grandeur. De tous côtés les barbares agitent de nouveau leurs armes; les Saxons descendent en Armorique; les Francs s'emparent de Trèves; ils envahissent les deux Belgiques; les Visigoths menacent la Provence. La Gaule succombait; mais dans ce péril, un Gaulois, l'au-

vergnat Avitus, chargé récemment par Maxime du gouvernement de cette contrée, relève sa patrie expirante ; ses armes contiennent les Bourguignons et repoussent les Saxons. Réveillant dans le cœur de Théodoric l'ancienne amitié qui les liait, il obtient de lui la paix ; le roi des Visigoths fait plus, il engage le peuple et l'armée à proclamer Avitus empereur ; les débris du sénat romain reconnaissent le nouvel Auguste ; l'empereur d'Orient confirme son élection, et Rome voit encore un Gaulois triomphant dans ses murs.

Avitus avait acquis une brillante renommée dans les camps et dans les académies de la Gaule, mais, à Rome, il n'existait plus de guerriers, d'orateurs, de savans ; il n'y trouva que des courtisans, des esclaves, un peuple licencieux ; la contagion des vices flétrit son caractère, et il perdit sur le trône la gloire qui le lui avait mérité.

Sa chute fut prompte, honteuse, et rendit ridicules les éloges pompeux que Sidonius Apollinaris, son gendre, lui prodiguait à cette tribune aux harangues qui, depuis long-temps, ne faisait plus en-

tendre aux Romains que le langage de la servitude et les accens d'une basse flatterie.

Les peuples, comme les hommes, conservent souvent leur vanité après avoir perdu leur fortune, leur puissance, leur courage et leur fierté. Rome, abaissée sous le glaive des barbares, dominée par les Visigoths, ruinée par les Vandales, s'irritait cependant encore de voir un Gaulois assis sur le trône d'Auguste. Un général suève, Ricimer, commandait alors les légions romaines ; il venait, à leur tête, de vaincre les Vandales et de reconquérir sur eux la Corse. Ce guerrier ambitieux, hautain, impérieux, aigrit les ressentimens du peuple et fomenta l'esprit de sédition dans l'armée. Théodoric, le seul appui d'Avitus, était trop éloigné de l'Italie pour y maintenir le pouvoir de l'empereur, son protégé. Le Suève Ricimer contraignit Avitus d'abdiquer; ce prince obéit, descendit du trône, partit pour retourner dans la Gaule, et mourut près des Alpes.

Dans ce temps de honte pour Rome, les barbares disposaient de la pourpre impériale et la dédaignaient. Ricimer fit élire

empereur Majorien, ancien compagnon d'armes d'Aëtius. C'était alors le seul Romain dont l'épée eût brillé dans les combats et qui rappelât quelques souvenirs des vertus antiques. L'Italie applaudit à ce choix; mais il irrita les Gaules, et Théodoric échauffa leur mécontentement.

Le roi des Visigoths, qui venait de reconquérir une partie de l'Espagne pour Rome, repassa les Pyrénées, et tourna ses armes contre la Provence, tandis que les Bourguignons étendaient leur domination dans les deux Lyonnaises.

Majorien, reconnu et soutenu par Léon, empereur d'Orient, opposa autant d'activité que de courage aux nombreux ennemis qui, de toutes parts, accablaient l'empire; il battit les Vandales, les chassa de l'Italie, et confia la défense de la Gaule à un illustre Gaulois, le patrice Égidius: il ne pouvait choisir un plus digne lieutenant. Égidius, surnommé Afranius, et né à Lyon dans la famille Syagria, honora sa patrie par ses talens, la soutint quelque temps dans sa chute par son courage, et sut mériter à la fois l'af-

fection de ses concitoyens et le respect de ses ennemis.

Les Visigoths redoutaient ses armes ; il avait contribué, par sa vaillance, aux défaites de Clodion, d'Attila ; et les Gaulois ne démentaient point alors les éloges poétiques de Sidonius, qui le comparait pour l'activité à Sylla, pour la prudence à Fabius, et pour les ruses à Camille : les évêques alors les plus révérés rendaient hommage à son caractère, et le disaient « plus illustre encore par ses vertus que » par ses talens. »

Égidius défendit la province romaine contre les Visigoths, repoussa les Bourguignons, et contint les Francs. L'empereur vint le seconder dans ses travaux ; et après avoir pacifié momentanément la Gaule, étonnant son siècle par un vaste dessein digne des anciens temps, il rassembla une nombreuse armée, équipa une flotte redoutable, parcourut l'Espagne en vainqueur, et réunit toutes ses forces sur les côtes de l'Andalousie, pour s'embarquer et pour reconquérir l'Afrique. Le sort trahit son génie ; ses vaisseaux furent livrés aux

flammes par des traîtres ; l'or des Vandales vainquit Rome que leur fer avait dépouillée. Majorien se vit forcé de rentrer en Italie, et ses soldats révoltés le tuèrent : sa mort prouva que les Romains ne pouvaient plus supporter un empereur digne de l'être.

Dès ce moment les Alpes devinrent les bornes de l'empire, et la Gaule en fut séparée : on n'y reconnut plus les empereurs que par une vaine formalité ; les Visigoths, les Francs et les Bourguignons, prétendant chacun dominer exclusivement, continuèrent à en faire le théâtre de leurs sanglans combats ; l'Auvergne seule resta fidèle au nom des Césars : mais ce qui, peut-être, méritait une admiration qu'un injuste dédain refuse à ces temps de désastres, c'est le courage que les Armoriques opposèrent alors à ces calamités.

Tandis que tout l'univers romain s'affaissait sous les coups des barbares, la Gaule celtique seule se tenait encore debout avec fierté ; isolée au milieu de tant de peuples ennemis, elle défendait son indépendance avec ses propres milices, repoussait les brigandages des Saxons

et faisait respecter par les barbares les rives de la Loire et de la Seine.

Égidius, ne pouvant plus défendre des empereurs, esclaves couronnés, qui ne savaient ni régner ni combattre, forma le noble dessein et conçut l'espoir de sauver la Gaule, de la régénérer, et d'y fonder sur les débris de l'empire une nouvelle et grande monarchie; il pressentit peut-être que l'union des Armoriques avec les plus belliqueux des barbares, avec les Francs, pouvait seule faire réussir une telle entreprise; la fortune favorisa ses premiers pas; mais le sort réservait à un Franc, à Clovis, l'honneur de cette régénération projetée par un Gaulois.

Childéric avait succédé dans l'année 457 au belliqueux Mérovée. Il paraît qu'à cette époque Tournai était devenue la résidence des rois saliens, et qu'une autre tribu de Francs possédait Cambrai. Égidius, comte de Soissons et maître de la milice dans les Armoriques, trouva le vrai moyen de s'attirer l'estime de ces Francs passionnés pour la gloire militaire; il les vainquit. Childéric, au contraire, choquait leurs mœurs, en se livrant à la mol-

lesse, et en s'abandonnant aux vices; son peuple le déposa et donna sa couronne au brave Egidius : ainsi cet illustre patrice, réunissant sous son autorité les Francs et les Gaulois, dut alors espérer que la Gaule ressuscitée chasserait bientôt au delà du Rhin et des Pyrénées les Visigoths et les Bourguignons.

On ne conçoit pas comment plusieurs auteurs graves ont pu traiter de fable le règne d'Égidius sur les Francs; la différence de religion qu'ils allèguent ne s'opposait point à cette réunion des deux peuples : récemment on avait vu Celsus, païen, commander les légions romaines, et l'on sait que Clovis, avant sa conversion, fut plutôt secondé que traversé par les évêques de la Gaule : on objecte encore la difficulté de gouverner des peuples dont on n'entend point le langage, mais la langue romaine était alors universellement répandue; depuis long-temps les princes des Francs revêtus des dignités de l'empire, unis souvent aux Romains par des traités et combattant dans leurs rangs, s'étaient familiarisés avec la langue des maîtres du monde : les anneaux de

nos premiers rois portaient des inscriptions latines. On lisait sur celui de Childéric ces mots : *Childerici regis*. Enfin Priscus raconte que dans la cour d'Attila il entendit plusieurs Scythes parler latin. D'un autre côté comment croire qu'Egidius ignorait la langue *tudesque* ou *franque*, lorsqu'il est dit, dans nos anciennes annales, que les chefs francs et germains craignaient de faire des fautes dans leur propre langage, en parlant devant Syagrius, fils de ce même Egidius.

L'incrédulité ne peut pas plus ici s'appuyer sur l'éloignement des deux peuples; les mêmes critiques n'admettent ce motif que pour soutenir leur système contraire à toute idée d'établissement des Francs dans les Gaules avant Clovis : mais tous les faits parlent contre eux ; les combats de Childéric au milieu des Armoriques et le tombeau de ce prince retrouvé à Tournai anéantissent toutes ces objections. Enfin l'élévation d'Egidius au trône des Francs paraît incontestablement démontrée par le récit de Grégoire de Tours, qui, né soixante-trois ans après la mort de Childéric, dut connaître dans sa

jeunesse plusieurs contemporains de ce prince.

Quant au titre de roi, un homme tel qu'Egidius l'honorait plus qu'il n'en était honoré, et ce titre était depuis long-temps regardé comme inférieur à la dignité de patrice, puisqu'on avait vu un grand nombre de rois francs et visigoths occuper dans les camps et dans les palais impériaux des emplois et des charges moins considérables.

Ennodius, évêque de Pavie, contemporain d'Egidius, raconte que, sous les drapeaux de Théodoric, on comptait autant de rois que le district où se trouvait l'armée pouvait nourrir de soldats. Quoi qu'il en soit, Egidius, secondé par les Francs, repoussa glorieusement les Visigoths que Ricimer était parvenu à armer contre lui pour soutenir Sévère, fantôme d'empereur, couronné par ses ordres, et dont les Armoriques avaient refusé de reconnaître l'autorité.

Egidius ne put régner que quatre années sur les Francs. Ce guerrier, trompé par ses habitudes ou par les conseils perfides d'un ami secret de Childéric, voulut

exiger de ses nouveaux peuples des tributs que refusa leur humeur indépendante ; ils rendirent la couronne à Childéric.

Il paraît qu'Egidius, en cessant d'être roi des Francs, resta leur ami, car depuis on le vit constamment secondé par Childéric dans ses guerres contre les ennemis des Armoriques. Au reste, autour de lui tous les débris de la Gaule tombaient rapidement sous le fer des barbares. Les Francs ripuaires se rendirent définitivement maîtres de Cologne et de Trèves : Les Visigoths s'emparèrent de Narbonne ; Egidius les contraignit à lever le siège d'Arles. Enfin, dans l'année 463, ces mêmes Visigoths, commandés par Frédéric, frère de Théodoric, se joignirent aux Alains établis depuis cinquante ans sur les bords de la Loire. Ces deux peuples, secondés par Adoacre, roi des Saxons, descendu sur les côtes de l'Océan, s'avancèrent jusqu'aux portes d'Orléans. Egidius et Childéric leur livrèrent bataille et les défirent complètement. Frédéric périt dans ce combat dont Idace et Grégoire de Tours nous ont conservé la mémoire.

Egidius survécut peu de temps à ce der-

nier triomphe. Syagrius son fils hérita de son pouvoir, de sa fortune, de son ambition, et non de sa renommée. Dans ce même temps Ricimer, ensanglantant et déshonorant Rome à son gré, empoisonna Sévère, sa créature, et donna sa couronne, de concert avec l'empereur d'Orient, à un général romain nommé Anthême. Ce nouvel empereur crut s'affermir sur ce trône chancelant en prenant pour gendre Ricimer, dont l'ingratitude ne trompa que trop son espérance.

Ce fut à la même époque que Théodoric, roi des Visigoths, mourut. Euric son frère, qui lui succéda, montra pour les Ariens un zèle fanatique, et les persécutions qu'il fit éprouver aux catholiques disposèrent les peuples mécontens à la révolution qui, peu d'années après, fonda la domination des Francs dans les Gaules.

Euric, aussi belliqueux, aussi ambitieux que ses prédécesseurs, voulait envahir les Armoriques et l'Auvergne. On voit par une lettre de Sidonius, alors devenu évêque de Clermont, à quel point les peuples redoutaient le joug de ce prince persécuteur. Sidonius, en s'adressant à l'r

de ses parens, Avitus, qui jouissait d'une grande fortune et d'un grand crédit, lui parle en ces termes : « Vos possessions en » Auvergne devraient vous y attirer; venez » les voir, les connaître et les défendre : » les Visigoths brûlent de s'en emparer. » Cette province, ruinée par la guerre, » désolée par les invasions, est cependant » encore le but de leur ambition : pour la » posséder, pour l'opprimer, ils abandon» neraient volontiers leur Septimanie. Puis» sent le secours du ciel et votre média» tion protéger la république et désarmer » les barbares! Depuis long-temps, dépas» sant les limites des possessions que leur » ont concédées les empereurs, leur au» dace envahit tout; ils écrasent tout par » leurs masses; l'influence de votre sa» gesse les engagera peut-être à la modé» ration et Rome à la fermeté. »

L'empereur Anthême ne pouvait envoyer des Romains à la défense de la Gaule; mais comme alors les Saxons dévastaient la Grande-Bretagne, un roi breton, Riotame, vint avec douze mille hommes chercher un asile dans les Gaules. Anthême, croyant pouvoir se servir utilement de

leurs armes, les établit dans le Berri, où, si l'on croit Sidonius, ils causèrent plus de désordre qu'ils n'y apportèrent de secours.

Les Francs seuls défendaient alors avec une apparente sécurité la Gaule romaine et la Gaule indépendante, c'est-à-dire les Armoriques; leur but réel était d'empêcher ou les Visigoths ou les Bourguignons de parvenir, par le progrès de leurs armes, à une prépondérance qui aurait bientôt rendu l'un ou l'autre de ces peuples maître de toutes les contrées situées entre l'Océan, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées.

Les Gaulois voyaient encore à leur tête, à cette époque, un chef digne de les commander; c'était le comte Paulus, maître de la milice. Childéric seconda ses efforts. Tous deux battirent plusieurs fois les Visigoths; mais, peu de temps après, Paulus, marchant contre les Saxons qui avaient remonté la Loire et s'étaient emparés d'Angers, fut défait et tué par eux. Childéric, arrivant trop tard pour le secourir, ne put que le venger. Les Franc-

taillèrent en pièces les Saxons et les chassèrent de l'Anjou.

Pendant ce temps le trône des Césars en Italie, livré aux barbares, aux factions et au mépris, était successivement occupé par une foule d'ombres impériales qui ne faisaient que paraître et disparaître sur cette scène autrefois si majestueuse.

Ricimer enleva à son beau-père Anthême la couronne et la vie; il lui donna pour successeur Olybrius qui mourut la même année. Ricimer lui-même descendit au tombeau peu de jours après. Ce fut alors que les Bourguignons, pour la première fois, tentèrent de disposer d'un trône dont les barbares se disputaient les débris (1). Gondebaut, leur roi, avait été nommé Patrice et gouverneur des Gaules par Olybrius; il donna la pourpre à Glycérius; mais ce fantôme d'empereur fut bientôt forcé d'abdiquer et de se sauver en Dalmatie.

Le sénat romain, obéissant aux ordres

(1) Quatre cent soixante-quatorze ans après J.-C.

de Zénon qui gouvernait alors l'Orient, décora du titre d'Auguste Julius Népos. La Gaule et l'Espagne, loin de respecter et de reconnaître tous ces empereurs aussitôt déposés que couronnés, avaient à peine le temps d'apprendre leurs noms qu'une prompte chute faisait bientôt oublier.

Tandis que la puissance romaine expirait, celle des Visigoths prenait un accroissement rapide. Euric s'était rendu maître de toute l'Espagne ; il ravagea le Portugal et s'empara ensuite, dans la Gaule, d'Arles et de Marseille. De leur côté les Bourguignons conquirent la première Lyonnaise, sous les ordres d'un de leurs princes, Chilpéric, qui prenait alors le titre de maître de la milice romaine.

L'Auvergne, froissée entre ces deux peuples, leur opposait un honorable mais inutile courage. « Telle est, disait Sidonius, » notre déplorable situation ; deux na-» tions barbares nous pressent, nous en-» tourent et nous regardent comme une » barrière importune qu'elles s'efforcent » à l'envi de renverser. Nous serons ir» failliblement la proie de l'une d'el

» Notre résistance irrite les Visigoths ; les » Bourguignons se fient peu à notre al- » liance ; ils nous défendent, mais nous » les redoutons autant que les Visigoths » qui nous attaquent. »

L'événement justifia bientôt les craintes et les prédictions de Sidonius. En 475, Népos céda l'Auvergne aux Visigoths ainsi que le reste de la Gaule : il se déterminait à cet abandon dans l'espoir qu'Euric le défendrait contre Glycérius, et maintiendrait en Italie son pouvoir chancelant. Quelle distance de ce temps à celui des Flaminius et des Popilius !

Saint Épiphane, chargé par Népos de cette triste négociation, porta dans Bordeaux, au pied du trône d'un roi barbare, non les ordres, non les demandes, mais les supplications de l'empereur romain. « Julius Népos Auguste, lui dit-il, que » Dieu a placé sur le trône de Rome, vous » propose une paix qui terminera nos dis- » sensions et rétablira la concorde entre la » Gaule et l'Italie. Possédez l'une et con- » servez-lui l'autre ; respectez tous deux les » limites naturelles qui séparent ces deux » contrées ; que ce partage qui doit vous

» satisfaire tous deux forme entre l'em-
» pereur et le roi des Visigoths un lien
» indissoluble. Terminez de grâce la guerre
» et acceptez le traité que nous vous of-
» frons, afin qu'un empereur romain qui
» désire la paix, mais qui ne craint point
» la guerre, puisse se dire avec honneur
» votre ami. »

— « Les traits de l'éloquence romaine,
» répondit Euric sans doute ironiquement,
» ont atteint mon cœur, malgré le bou-
» clier que je porte et la cuirasse qui me
» couvre ; j'accepte la paix ; je signe le
» traité ; je ne veux que la parole de Népos
» et je le dispense de tout serment. »

Plusieurs évêques avaient secondé les démarches d'Épiphane dans le dessein de soustraire leur diocèse à la fureur des Visigoths. Les pontifes inspiraient seuls alors quelque respect aux barbares ; les Gaulois abandonnés ne trouvaient plus d'appui qu'en eux : ainsi la lâcheté des gouvernemens, la mollesse des peuples et le courage des évêques fondèrent dans l'Europe la puissance temporelle du clergé.

Cependant, si toute trace de l'énergie romaine avait disparu dans l'Italie, la

Gaule en faisait encore briller quelques éclairs, et, malgré le lâche abandon de Népos, Décius, fils de l'empereur Avitus, continua courageusement de défendre sa patrie contre les barbares.

On croit encore entendre le cri de l'indignation des Gaulois, en écoutant cette exclamation de Sidonius : « Enfin Rome » avilie achète un honteux repos aux dé» pens de la liberté gauloise! Les Arver» niens, descendus de Troie comme les » Romains, sont condamnés à l'esclavage! » Le bouclier de la Gaule est brisé! Ces » fiers Gaulois, qui aimaient mieux se » nourrir de l'herbe croissant dans les cre» vasses de leurs murailles que de les » rendre aux barbares, se livraient encore » derrière leurs remparts à l'espoir de la » liberté, et répandaient souvent l'effroi » dans les camps de l'ennemi; et voilà ceux » qu'un lâche empereur livre aux Visi» goths! Son autorité nous abat au lieu » de nous protéger; il ne commande à la » Gaule que pour l'avilir; il nous défend » de combattre, et ne veut pas même nous » permettre de mourir armés. »

Népos reçut bientôt le prix de sa pusil-

lanimité. Un barbare, le patrice Oreste, le déposa, et fit proclamer empereur son propre fils Augustule. Le sénat décora le dernier des Césars des noms d'Auguste et de Romulus, comme si le destin eût voulu parer cette victime, et sacrifier avec elle au ressentiment du monde, si long-temps opprimé, les deux ombres illustres des deux fondateurs de Rome et de l'empire.

(1) L'apparition d'Augustule fut courte. Un Hérule, Odoacre, rassemble tous les barbares, leur partage les terres des Romains, attaque Oreste, le défait, le tue, et commande à son fils d'abdiquer : ainsi tomba l'empire d'Occident.

Zénon refusa d'abord, par orgueil, de reconnaître la nouvelle autorité d'Odoacre, mais bientôt il y consentit par crainte. Les Ostrogoths attaquaient et dévastaient alors l'empire d'Orient ; un célèbre guerrier, Théodoric, leur roi, force le faible Zénon de se soumettre à son pouvoir et de lui confier le commandement de ses armées vaincues. Théodoric, dédaignant de détrôner Zénon et de régner à Byzance,

(1) Quatre cent soixante-seize ans après J.-C.

tourna ses armes contre l'Occident, franchit les Alpes, combattit Odoacre, le défit, et fonda en Italie le royaume des Ostrogoths.

Au bruit de la chute de Rome, les Gaulois découragés laissèrent tomber leurs armes; et probablement les fiers enfans de la Scandinavie, les descendans d'Hermanrick, les Ostrogoths et les Visigoths, déjà maîtres de l'Italie, de l'Espagne et de la moitié de la Gaule, auraient hérité de la fortune de Rome et ressuscité son empire, si un jeune héros, né parmi les Francs, n'eût soudainement alors arrêté leurs armes et fait pâlir leur gloire.

Avant que ce nouveau conquérant parût, Euric jouit quelque temps de sa prépondérance; sa cour ressemblait alors à celle des anciens maîtres du monde. Sidonius peint sous de vives couleurs la joie que la chute de l'empire d'Occident y fit éclater : « On la voit, dit-il, briller dans les » regards des vieux Sicambres captifs qui » laissent recroître leurs longs cheveux; le » Bourguignon colossal redoute la guerre, » il sollicite timidement la protection du » roi des Visigoths.; les fiers Hérules flé-

» chissent le genou devant le trône d'Eu-
» ric : enfin on voit une foule de Romains
» accourir sur les rives de la Garonne pour
» y chercher un appui auprès du nouveau
» Mars protecteur de ce nouveau Tibre. »

Ainsi tout le monde romain pliait sous le joug des Goths ; l'Auvergne s'était soumise la dernière à leur pouvoir ; les Armoriques seules gardaient leurs armes, et combattaient encore pour leur indépendance. Euric, en 477, leur accorda une paix honorable, conquise par leur courage; mais un nouvel ennemi les menaça bientôt. Un corps nombreux d'Allemands, favorisés probablement par les Bourguignons, pénétra dans la Gaule, et s'avança vers la Loire. Alors Childéric, allié des Armoriques et de leur chef Syagrius, comte de Soissons, appelant à son secours les Saxons et leur roi Adoacre, combattit les Allemands, et remporta sur eux une victoire complète ; ce prince mourut en 481.

Clovis, son fils, âgé de quinze ans, lui succéda. A cette époque la Bourgogne était troublée par des factions et souillée par des crimes : Gondebaut, pour affer-

mir son trône, massacra deux de ses frères. Dans le même temps Euric souillait sa renommée en persécutant les catholiques, et faisait naître, dans l'esprit des peuples et du clergé, le désir d'être délivrés du joug des Visigoths et des ariens; il mourut peu d'années après. Alaric, son fils, proclamé à Toulouse, hérita d'une puissance plus étendue que consolidée; car les Gaulois redoutaient moins alors le paganisme des Francs que l'arianisme persécuteur des Visigoths.

Tel était l'état des Gaules, lorsque Clovis, donnant l'essor à son génie, franchit la Seine, et parut en armes dans les Armoriques. (1) Syagrius défendit encore vaillamment leur indépendance; mais la fortune le trahit : défait près de Soissons par le roi des Francs, il se réfugia chez Alaric, qui, pour éviter la guerre, le livra lâchement à son vainqueur.

La soumission des Armoriques et les triomphes de Clovis terminent l'histoire de la Gaule, et commencent celle de la

(1) Quatre cent quatre-vingt-sept ans après J.-C.

France. Cette Gaule, envahie, dévastée par cent nations barbares, n'avait pas cessé, depuis un siècle, de les combattre. Son courage survécut à celui de Rome; sa destinée était de ne fléchir que devant la gloire : elle succomba sous les armes de Clovis, comme elle avait cédé à celles de César; mais sa résistance jeta encore quelque éclat sur sa chute, puisqu'elle fut la dernière à poser les armes, et que, peu de momens encore avant de tomber, elle donna un empereur aux Romains et un roi aux Francs. (1)

(1) Avitus et Egidius.

FIN DE L'HISTOIRE DES GAULES.

# TABLE

## DES CHAPITRES DU TOME II.

Chapitre Ier. Siége de Marseille; histoire des Gaulois depuis César jusqu'à la translation du siége de l'empire par Constantin. Page 5

Chapitre II. Histoire des Gaulois depuis la mort de Constantin jusqu'à celle de Théodose. 83

Chapitre III. Invasion des Barbares dans la Gaule; démembrement de l'empire; établissement des Visigoths, des Bourguignons et des Francs dans les Gaules; chute de Rome; conquête des Armoriques par Clovis. 122

FIN DE LA TABLE.

